2e mille.

MADELEINE DE SWARTE & WILLY

MADY ÉCOLIÈRE

ROMAN



ALBIN MICHEL, EDITEUR
PARIS, 22, RUE HUYGHENS, 22, PARIS

MADY ÉCOLIÈRE





Madeleine de SWARTE et WILLY

MADY ÉCOLIÈRE



ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
PARIS — 22, RUE HUYGHENS, 22 — PARIS

MADY ÉCOLIÈRE

CHAPITRE PREMIER

ÉCOLIÈRES GENEVOISES

Elles sont cinq, entre quatorze et quinze ans, coiffées du classique béret alpin, la serviette sous le bras, flânant au long de la rue du Rhône, en bonnes écolières. « Nous avons toutes fait ça, plus ou moins, n'est-ce pas ? »

Seule, Mady, la jolie, fine et coquette Mady, vêtue d'un manteau en duvetine cendre, ourlé d'astrakan gris, pose sur ses beaux cheveux de soie blonde un chapeau de velours noir, d'une allure indéniablement parisienne.

Une sixième suit, une petite sœur, à laquelle les grandes ne prêtent aucune attention.

Ces demoiselles font leur « persil », jalousent les toilettes réussies, médisent comme de vraies femmes déjà, se poussent du coude quand des jeunes gens passent auprès d'elles, éclatent de rire

alors, nerveusement ; on ne sait pas pourquoi, mais c'est l'usage.

Hélène, — le béret vert, — fait la roue, naïvement bouffie de prétentions que l'avenir se chargera de dégonfler.

— J'entrerai au Grand-Théâtre, plus tard, oui, mes chères !

— En qualité de concierge ? flûte la petite voix caustique de Mady.

— J'y entrerai... Et comm' ! C'est le baryton du théâtre qui m'y a dit ; paraît que j'ai une très belle voix.

— Viens à la maison, propose Mady, décidément sceptique, je t'accompagnerai au piano et tu chanteras pour nous la faire entendre, ta belle voix ; je parie qu'elle fait trancher le lait !

Les trois autres bérets — bleu horizon, violet et rouge : Isabelle, Fernande et Simone — parlent politique, non qu'elles y comprennent grand'chose, mais chacune répète, pour impressionner les autres, la conversation entendue pendant le déjeuner familial, alors qu'elles n'avaient pas la parole ; elles se rattrapent généreusement.

De temps à autre, leurs brocards pleuvent sur une malheureuse passante :

— Regardez voir cette guignauche avec son galure à fleurs, c'en est une de Plan-les-Ouates, c'est sûr !

La toute petite — le béret blanc, Ninette, sept ans, madame ! — écoute le charabia des politiciennes et cherche à se montrer à la hauteur,

Alors, remarquant l'intérêt qu'elle prend à la conversation, Mady lui demande, taquine :

— Et toi, microbe, qu'est-ce que tu es ? Démocrate ou radicale ?

— Moi, je suis Vaudoise.

Cette suave réponse précipite le groupe des fillettes dans une joie dont les éclats font retourner les passants. Et, de voir la gaîté que suscite sa profession de foi, la petite rit comme les autres.

Dans le passage des Lions, le béret vert essaie de lâcher ses compagnes.

— Viens donc, insiste Mady, nous irons voir les nouvelles galeries de tableaux, aux rues Basses, paraît que c'est d'un chic !

— Pas mèche, j'ai pas le rapp.

— T'as pas d'argent ? Mais je crois que c'est gratuit, j'y ai aperçu tant de monde ! Viens toujours, on verra bien.

— J'peux pas ; ce soir, je vais au cours de danse ; alors, je dois me préparer. Je veux être la plus belle, le frère de Georgette Hoffmann m'a promis de me faire danser le shimmy.

— Veinarde, va ! envie Isabelle.

— Oh ! oui, si tu savais quand il me tient contre lui !... Ah !...

Le petit cercle, brusquement intéressé, se resserre autour de la future *prima donna*.

— « Ah ! » Quoi ?

— Ça me trouble, ma cervelle valse toute seule.

— Moi, je ne l'aime pas, parce qu'il flirte avec

tout le monde ; je préfère son cousin, déclare Simone-au-béret-rouge.

— Tu le trouves mieux ?

— Oh ! c'est pas pour ça, c'est parce qu'il est peintre... Des fois qu'il ferait mon portrait...

— Si c'est possible ! jette Mady en haussant les épaules, car cette Parisienne fiérote de quatorze ans, ou presque, n'est ni vénale, ni même flirteuse.

— Tu ne vois pas ça, s'il l'exposerait après, ce que je me croirais ! Charrette !

— Eh bien, ma pauvre fille, si tu veux voir sauver les promeneurs, t'as qu'à montrer ta tête.

Le béret violet intervient pour calmer les susceptibilités genevoises facilement excitées par l'ironie de France.

— Les hommes, mes petites, le meilleur ne vaut pas cher, il ne vaut même rien du tout.

— Qui t'a dit ça, Fernande ? s'étonne Mady.

— C'est ma maîtresse de piano, Mlle Anninha, ce qui ne l'a pas empêchée de convoler ces jours-ci en justes noces, pour parler comme les juristes.

Elles arrivent aux fameuses galeries, sautillent devant les vitrines pour voir au-dessus des tableaux ce qui se passe à l'intérieur.

Et cet intérieur leur en impose, car elles se réfugient dans le couloir voisin pour faire mousser leurs frisons sur les joues, retresser leurs nattes, renouer le large ruban qui attache leurs cheveux à la nuque, en queue de cheval. Mady lisse ses boucles d'or.

— Si on n'y allait pas ? fléchit Simone, émue.

— Penses-tu ! proteste le béret vert, ils ne « veûlent » pas nous manger !

— Que non. « Ils » auraient une indigestion, t'es trop grosse.

— Dis donc, toi, grande bringue ! rage Hélène.

— J'aime mieux être une grande bringue qu'une matagasse, je suis à la mode.

Coupant la discussion, Mady ouvre la porte et entre délibérément. Les autres suivent, à la queue leu leu.

— Tu vois ; ce n'est pas plus malin que ça...

Mais une jeune femme, embusquée derrière un bureau, les interpelle sèchement :

— Vous êtes de l'école industrielle, mesdemoiselles ?

— Non ! font-elles toutes ensemble, anxieuses.

— Alors, c'est un franc par personne.

Elles se regardent, consternées. En commun, elles possèdent vingt-cinq centimes.

Mady prend son courage à deux mains et affirme avec aplomb, non sans rougir un peu :

— C'est le critique dramatique de la *Suisse* qui nous a dit que l'entrée était gratuite.

— Ah ! M. Willy ? Alors, c'est bien, vous pouvez rester.

Seules, un petit conciliabule s'échange rapidement, à voix basse ; les bérets multicolores se rapprochent.

— Pourquoi y as-tu dit ça, Mady ? s'alarme Hélène.

— Je me le demande ! Je me suis rappelé comme dans un éclair ses articles d'inauguration, avec les reproductions photographiques de tableaux ; j'ai pensé que ça ferait bien.

— Ma vieille, quelle aventure !... S'il allait entrer, ce zico... Qu'est-ce qu'on ferait ? Y a seulement point de place pour se cacher, ici !

— Zut, j'ai le trac !

— Moi, je me trotte, faites ce que vous voulez, vous autres.

Prises de panique, toutes les fillettes gagnent la porte et s'enfuient, toujours à la queue leu leu...

CHAPITRE II

LA COMPOSITION FRANÇAISE

En classe. Ces demoiselles attendent, non sans quelque appréhension, le sujet de la composition française.

Mais la maîtresse ne semble pas pressée ; c'est d'une voix posée et lente, qui les fait frémir d'impatience, qu'elle prononce :

— Mesdemoiselles, vous ferez à votre choix : « Le facteur », ou : « Les enfants qui jouent », ou : « La bavarde. »

Ayant dit, elle descend majestueusement les trois marches de son estrade, comme d'un trône, et quitte la classe pour faire un petit tour dans le jardin, tranquille pendant une bonne heure.

La porte, à peine refermée, ces demoiselles donnent libre cours à leur joie ; des chuchotements s'élèvent.

Isabelle se trémousse sur son banc :

— Veine ! Je sais la faire !

— J'parie que tu choisis « la bavarde », jalouse

Simone, sa voisine, petite maigrichonne brune à la natte en queue de rat.

— Nature ! répond la rondelette Isabelle — cette blonde filasse, piquetée de taches de rousseur serait assez jolie sans son extraordinaire nez bourguignon qui lui fait le plus grand tort en attirant magnétiquement tous les regards, aussitôt apitoyés ou narquois. Dès qu'elle a peur, ce nez devient violet. Autrefois, elle disait : « natürlich ! » ; depuis la guerre, elle a supprimé cette terminaison germanique et dit : « nature ! »

— Moi, je prends « les enfants qui jouent », je ferai l'île Rousseau. J'y vais si souvent me rôder ! « Les enfants qui jouent », il y en a beaucoup, c'est facile, tandis que le « facteur », lui, il est tout seul.

— Ben, ma vieille, proteste Isabelle, ce que t'as le cerveau vide, vrai ! Le facteur t'inspire donc point ?

— Non, le nôtre sent la pipe culottée et le vin nouveau.

— Le vin nouveau ? T'as joliment le nez fin pour y reconnaître du vieux !

— Oui, à des picotements.

— Ah ! quelle horreur !

— Toi, qu'est-ce qu'il t'inspire, le facteur ?

— Ah ! là là ! Des choses ! D'abord, c'est lui qui apporte les lettres de mon cousin...

— C'est ton amoureux ?

— Pas plus, mais j'adore recevoir du courrier et, le facteur, c'est une espèce de Père Chalande ; pas besoin que ce soit Noël pour qu'il ait des sur-

prises dans sa boîte. Après son passage, il laisse les gens en joie ou en larmes.

Sans s'apercevoir que Simone s'empresse de prendre des notes furtives, elle développe :

— Et quand il apporte des mandats, c'est alors qu'il est le bienvenu ! Après, on y donne toujours un verre de vin blanc, chez nous. « C'est pas d'refus », qu'y dit, et chaque fois ses moustaches trempent dans le verre.

— Pouah ! Ce que t'es sale, Isabelle !

Des « chut ! » impatientés font taire les deux bavardes.

Penchées sur leurs pupitres noirs, les élèves travaillent avec ardeur. On n'entend plus que le grattement des plumes sur le papier.

Quelques malheureuses, à court d'idées, se prennent le front dans les mains et semblent méditer profondément. Au vrai, à travers leurs doigts écartés, elles regardent de biais la prose de leurs voisines. Puis, comme sous le coup d'une inspiration soudaine, elles copient cyniquement, en prenant soin toutefois de modifier quelques termes. Après tout, faut bien que les synonymes servent à quelque chose !

Les prudentes qui se méfient de ces larcins élèvent une barricade avec leur plumier ouvert, posé sur une pile de livres, et travaillent, rassurées, en se garant encore derrière leur coude plié, contre toute indiscrétion.

Mady a fini la première. Elle se relit et semble satisfaite de son œuvre.

— Qu'est-ce que t'as mis ? demande hypocritement Simone, dans l'espoir de pêcher quelques idées supplémentaires.

— Penses-tu que je vais te le dire ? Pas si bête ! Je te montrerai mon brouillon « d'abord qu'on aura rendu les copies », comme tu dis.

Les murmures agacés recommencent. Des « chut » jaillissent.

— Si c'est permis de barjacquer ainsi ! grinche Raton — une petite rouquine.

Mady range ses affaires. Au bout de quelques minutes, comme elle s'ennuie, elle prend délicatement la belle tresse blonde de l'écolière placée devant elle et en plonge l'extrémité dans son encrier.

Toute heureuse de son espièglerie, elle retient malaisément un fou rire. Puis elle commence à fredonner un refrain populaire entendu jadis sous ses fenêtres, lors d'un bal parisien du 14 Juillet :

Moi, moi, moi, j'compte les poils de ma barbe ;
Moi, moi, moi, j'compte les poils de ma barbe ;
Seulement, comme j'en ai pas beaucoup (boum !),
Je mets un grelot à chaque bout (boum !).
Moi ! moi ! moi !...

Devant elle, les épaules dansent de plaisir. Raton introduit son mouchoir tout entier dans sa bouche pour étouffer son allégresse ; Françoise Laya, Georgette Hoffmann et Charlotte Bouvier se roulent sur leurs cahiers, convulsionnées de joie.

Encouragée par ce succès, Mady continue le même répertoire :

Y a des gens qui sont du Midi,
Y z'ont pour s'prom'ner la Cann'bière,
Tandis que nous autres, à Paris,
Nous n'avons qu'les allées... donc, c'est pas ton père !...

La classe est en délire ; l'écolière placée devant la chanteuse se retourne si brusquement pour la regarder mimer ses refrains, qu'elle lui envoie sa natte en pleine figure.

Mady sent sa joue humide ; elle se tâte et, furieuse, constate qu'elle est balafrée d'encre.

« On est toujours puni par où l'on a péché », lui crie sa conscience.

Mais elle n'écoute pas la voix de cette gêneuse et reproche, exaspérée, à sa compagne :

— Espèce de serine, regarde-moi ce que t'as fait : t'as trempé tes cheveux dans mon encrier !

Honteuse, l'innocente se confond en excuses : « Pardon ! J'y ai pas fait exprès », tout en essuyant sa natte avec le coin de son tablier noir...

CHAPITRE III

PLAISIRS SIMPLES

C'est la sortie de l'école.

Un coup d'œil à droite et à gauche pour s'assurer que les parents ne les attendent pas, et les cinq amies s'engagent sur le pont des Bergues, en se hâtant, afin que l'encombrante petite sœur ne puisse les rejoindre.

— Où va-t-on ? s'informe Hélène, qui a changé de béret et étrenne un petit fromage à la crème, tout neuf, ma chère !

— Voir les tableaux, cette fois, annonce Mady.

— Tu peux te fouiller... pour qu'on se fasse sortir comme l'autre soir... Ce qu'on aurait l'air « bœf ! »

— Tranquillise-toi ; cette fois, nous serons reçues comme des clientes.

Malgré son assurance, les quatre autres se consultent du regard avec un reste d'hésitation.

— Pourquoi qu'on serait reçues comme des clientes, d'abord ? demande Simone, en avançant son petit menton pointu.

— Ah ! voilà ! C'est un mystère.

— T'as-t-y les entrées ?

— Bien sûr.

— Fais-les voir, insiste la méfiante Isabelle en épinglant son béret bleu horizon, un peu trop grand pour sa tête et enclin à s'envoler.

Mady exhibe, avec une pointe d'orgueil, cinq petits cartons blancs, qu'elle s'est procurés le matin même... à la caisse.

Immédiatement, les figures s'éclairent.

— Veine, ce qu'on va s'amuser ! s'emballe Hélène, en sautillant de plaisir sur un pied.

— Oui, mais qu'est-ce qu'on racontera chez nous, si on est en retard ?

— T'en fais pas ! pour parler comme mon filleul. On inventera bien quelque chose... Voyons... si on disait qu'il y a eu la visite de M. l'inspecteur après le cours de comptabilité ? propose Fernande.

— C'est une idée ; seulement, tu viendras à la maison demain et tu parleras de lui devant maman, sans avoir l'air...

— Bien sûr. J'y dirai qu'il nous a tenues une heure et que tu avais si peur de te faire marronner après, en rentrant !

Satisfaites de ce prétexte plausible, elles s'arrêtent aux devantures des magasins, au kiosque à journaux de la Fusterie, critiquent les couvertures des gazettes de mode. Hélène se répand en moqueries acerbes :

— On n'a pas idée de se fagoter comme ça ! Charrette ! Avec ces cols qui montent jusqu'aux

cils, on leur y voit seulement plus la figure, à ces gaguies...

— Moi, ma chère, minaude Simone, en jouant avec sa natte en queue de rat, je n'aime que la simplicité ; par exemple, cette robe-là, tiens, la verte, tu vois, avec sa veste qui ferme de côté et ses larges poches... eh bien ! je donnerais tout ce que j'ai pour l'avoir.

— Pardi ! T'as rien, riposte Mady, taquine.

— Avec ça ! Et mon bracelet du dimanche ? Oui, ma gourmette en or ?

— Ben, pour ce que ça dure, les robes, fait la pratique Hélène, moi, je serais de toi, j'aimerais mieux conserver mon bracelet ; ça passe moins vite de mode.

Mady parcourt à haute voix les titres des revues, des livres, qu'elle connaît tous pour les voir là, chaque jour, un peu plus poussiéreux, derrière la vitre.

Décidées à s'amuser, tout est, pour ces demoiselles, motif à plaisanterie.

— Oh ! *La bonne maîtresse !* s'exclame Fernande. C'est peut-être une maîtresse qui vous fait des cadeaux ? Je voudrais bien lire ça. L'auteur, c'est ce gros Français qu'écrit contre les Boches dans la *Suisse.*

— Je ne te le conseille pas, piaille Simone, en pinçant des lèvres méprisantes. J'ai parcouru ce bouquin dans le bureau de papa, pendant qu'il passait le dimanche à Vevey, et y a plein de choses que je n'ai pas comprises.

— Moi aussi, je l'ai lu, affirme Hélène d'un air suffisant, mais j'ai tout compris. Vrai, ce que t'es niolue !

Simone avance une petite moue dédaigneuse :

— Peut-on écrire aussi bien des choses aussi sales !

— Ah ! c'est sale ? coupe Isabelle, distraite, qui n'est pas du tout à la conversation. En tout cas, *La bonne maîtresse*, c'est sûrement pas notre maîtresse de gym. Cette gribiche, elle m'a punie lundi parce que je n'avais pas ma culotte, comme si c'était de ma faute !

— Tu n'avais pas mis de pantalon ?... Tu n'as pas honte ?... s'indigne Mady.

— Mais non, ma culotte de gym ! Ma chère, maman l'avait lavée le soir, chez nous, et pis mise sécher à la fenêtre ; et, la nuit, la bise l'a emportée j'sais pas où ; j'y ai cherchée partout, on l'a retrouvée nulle part, c'te culotte ; alors, j'ai pas pu faire la gym et la maîtresse a ronné.

Leurs patiapatias continuent jusque dans la galerie de tableaux où, soudain muettes, elles marchent sur la pointe des pieds, comme dans une église.

— C'que c'est chouette ! Zyeutez les tapis, chuchote Fernande.

— On n'est pas venues ici pour les tapis, blâme Mady, déjà médusée devant des paysages délicats ; elle les regarde de loin, puis s'approche tout près et déclare :

— Ce qu'il est habile, ce peintre Apol ! Regardez ça, comme c'est fait !

Les autres approuvent, pour avoir l'air de s'y connaître.

— Qu'est-ce que c'est, ce pont-là ? demande tout bas Isabelle.

— Le pont Alexandre-III ; je le reconnais bien, avec ses pylônes, assure Simone, qui se glorifie de posséder toutes les vues de Paris dans son album de cartes postales.

— Penses-tu ! proteste Mady. C'est le pont de la Coulouvrenière, à vingt pas d'ici.

— C'est vrai, bête que j'suis ! Je ne le vois jamais de ce côté-là, aussi !

Elles discutent maintenant avec toute leur incompétence devant les toiles d'un exposant local qu'elles trouvent aussi variées d'inspiration que de facture ; et, comme elles sont seules, Mady détache sa jarretelle, roule son bas en chaussette et montre, triomphante, son fin mollet satiné aux deux amies :

— Vous voyez bien, la chair, c'est comme celle de la femme nue qu'il a peinte là... et non pas crevette rose comme celle qu'il a faite ici.

Mais Isabelle, qui en tient pour la femme « crevette », se révolte, et, à son tour, retire sa jarretière, baisse son gros bas de laine cachou et laisse voir un mollet un peu là, d'un rose qui aurait ravi le peintre.

Chacune regarde, étonnée, le mollet de l'autre,

en préférant, bien entendu, le sien, et Simone avance, timidement, de peur de gaffer :

— Tout ça, je crois que c'est des questions d'éclairage, de plein air... Si j'étais riche, je ne serais pas embarrassée ! J'ai déjà fait mon choix...

Mais Simone n'est pas riche, elle ne le sera peut-être jamais... malheureusement pour elle et pour le peintre.

Elles s'arrêtent devant le portrait de l'artiste par lui-même, les appréciations se croisent : son système pileux est très discuté.

— Pourquoi qu'il est tout ébouriffé et qu'il se taille une barbe de vieux loup de mer ? interroge Isabelle.

— On voit bien que t'es de Dardagny et que t'as jamais vu de loup de mer : c'est une barbe comme Alfred de Musset, oui, ma chère, soupire Mady, dont les quatorze ans précoces adorent le poète des *Nuits*.

— Ben ! et toi, alors, t'en as-t'y vu, des Alfred de Musset ? se rebiffe Isabelle, qui ne sait pas au juste qui ça peut être...

Le menton entre le pouce et l'index, les yeux clignés, Simone dit à voix basse :

— C'est étonnant, s'il n'avait pas cette barbe, comme il me rappellerait quelqu'un que j'ai beaucoup aimé.

Déjà !

Hélène a sournoisement disparu ; toutes se mettent à sa recherche et la retrouvent à l'étage supérieur, cramoisie d'émoi : la future étoile du

Grand-Théâtre est tombée amoureuse d'un portrait à la mousquetaire !

Les quatre amies ne peuvent pas la détacher de sa fervente contemplation.

— C'est-y la cape, qui te séduit, espèce de romanesque ? raille Mady, avec un joli rire clair.

Elles essaient de critiquer ce séducteur inoffensif pour refroidir l'enthousiasme de son admiratrice, mais sans y parvenir. Alors, de guerre lasse, elles abandonnent la fascinée et continuent leur promenade.

— Oh ! c'est trop fort, s'exclame Isabelle, voilà Mignonne ! Qu'est-ce que tu fais ici, Mignonne ?

— Qui ça, « Mignonne » ? questionne Mady qui ne voit personne.

— Là, pointe le doigt d'Isabelle montrant un tableau, c'est la vache de mon oncle Auguste, je la reconnais bien !

Comme si la vache valaisanne — qui n'est sûrement pas celle de l'oncle Auguste — pouvait l'entendre, Isabelle lui parle avec tendresse : « Mignounne, ma mignounne » !

Après quoi, gourmande, elle tombe en arrêt devant une coupe de bois sculpté remplie de pommes. Ses yeux brillent de convoitise.

— Regardez voir, vous autres, c'est des vraies, vous savez, on peut y manger !

— Pas plus ! ma petite, c'est comme les cerises de nos chapeaux, dedans, c'est du coton !

— C'est rudement bien imité ! déplore Simone.

En bonne campagnarde, Isabelle ne s'y trompe

pas et elle en chipe une, derrière le dos de ses amies, après avoir enfoncé un ongle vérificateur dans le fruit juteux...

Une visiteuse passe, qui les intrigue beaucoup : elle a une petite bouclette brune qui lui chatouille la nuque et un amour de robe toute droite en velours souple et fleuri.

Leur instinct féminin reprend le dessus : envieuses, elles oublient les tableaux pour suivre des yeux l'inconnue.

— T'as vu, hein ! comme c'est original ! Quand je serai grande, je mettrai rien que des choses comme ça ; et puis, si ma mère veut pas...

Fernande n'achève pas sa phrase pleine de menaces révoltées.

Pensives, elles rejoignent Hélène, toujours en extase devant son bellâtre qui lui sourit.

— Viens-tu ? s'impatiente Mady, nous partons. Tu nous agaces, avec ton Arsène Lupin ! Allons, sortons.

Elles s'éloignent, précédées de Mady toute fluette, avançant péniblement, luttant contre une bise soudaine qui souffle, souffle... Isabelle mange sa pomme. Déjà, elles ont oublié la jolie dame élégante et parfumée qui, l'éclair d'une seconde, troubla leurs jeunes cerveaux.

La bise ne leur laisse pas le temps de se dire adieu ; elles se quittent au coin de la rue Pierre-Fatio et du Grand Quai, pour courir avec de grands éclats de rire après leurs bérets qui roulent comme des disques multicolores.

Coin dangereux : des couvre-chefs masculins subissent le même sort ; on ne voit pas leurs propriétaires, mais les chapeaux arrivent brusquement, par sauts, rebondissent, titubent du bord du trottoir aux boutiques comme des ivrognes, et là, à l'angle de la rue du Rhône, ils filent à droite, v'lan !... Des jupes s'envolent plus haut que la décence ne le permet, ce qui amuse fort les rares passants, surtout les messieurs.

CHAPITRE IV

LA GYMNASTIQUE

Léonie Gaudichon est la bête noire de la classe ; méchante, hargneuse, fausse, médisante, elle a tout ce qu'il faut pour se faire exécrer : on l'exècre.

Si vous prononcez son nom devant n'importe quelle élève, vous la voyez aussitôt se boucher les oreilles et crier : « Hou ! hou ! hou ! »

Son signalement ? Mady le donne généreusement :

« Une petite chipie, laide, le teint terreux, des cheveux gras couleur sale, ni blonds, ni bruns, un œil ici et l'autre tout là-bas... vous savez bien, ces yeux dont l'un dit « zut » à l'autre... un nez vulgaire, en pied de marmite, une bouche de nègre ; avec ça, des gros « poireaux » sur la figure et des trous. Avec les poireaux, elle pourrait boucher ses trous. Voilà. Ajoutez-y tous les défauts que vous pouvez imaginer, elle les a sûrement tous, et vous aurez Léonie. Et sachez que je ne l'aime pas. »

C'est assez juste, quand on la détaille ; mais Mady est trop partiale et surtout trop jeune pour se douter que Léonie pourrait passer pour une

jolie laide ; quand elle aura un amoureux, il lui trouvera des lèvres voluptueusement sensuelles ; ses poireaux deviendront des grains de beauté ; elle poudrera ses joues ; le léger maquillage qu'elle risque déjà en dehors des heures d'études — ses parents sont donc aveugles ? — atténue l'irrégularité de ses yeux en leur donnant une expression vicieuse, dont elle abuse consciemment en clignant ses paupières pour dévisager les passants, exagérant une myopie, réelle ?... ou simulée ? Sait-on jamais avec ces petites filles extraordinairement rusées ?

Pourquoi Mady ne l'aime pas ? Parce que Léonie a failli, en voulant s'introduire dans leur clan, y jeter la zizanie. Trois jours après, elles se chamaillaient toutes et seraient devenues de vraies ennemies sans l'heureuse inspiration de Mady qui les réunit pour tirer les choses au clair ; après une explication nette, la traîtrise fut démasquée et Léonie Gaudichon confondue, à tout jamais bannie. Depuis, ces demoiselles vivent en paix.

Léonie essaya bien une nouvelle tentative de rapprochement en s'adressant à Fernande — l'esprit faible de la bande — incapable de dire « non » sans rougir, et se reprendre aussitôt. Léonie, donc, multiplia les menus services en son honneur, faussement empressée, toujours aux petits soins, avec une platitude répugnante. Mais la première épreuve avait suffi et Léonie en fut pour ses frais. Ses cadeaux, suprême espoir, lui furent impitoyablement renvoyés, à travers la classe, passés de

main en main comme le furet du Bois-Joli, au milieu d'une joie générale et vengeresse.

La dernière fleur offerte — une large pensée mauve veloutée — préalablement séchée entre les pages de sa *Chronologie* — fut interceptée au passage par Mady qui, avec l'approbation de tout le clan, y compris Fernande, en fit une boulette et la relança sur le nez de l'expéditrice.

C'était la dernière défaite, l'écrasement complet.

Depuis, Léonie, devenue plus ennemie que jamais, ne rate pas une occasion de faire punir ses compagnes ; mais, dit Mady, « comme elle ne la ratait pas avant non plus, ça ne change pas ». Et elles sont enfin délivrées de cette calamiteuse intrigante.

Ce matin, avant l'arrivée de la maîtresse, Léonie annonce à haute voix :

— Moi, je ne suis pas jolie, mais je suis bien faite.

Les rires incrédules, accueillant cette déclaration, piquent son amour-propre. Elle sort de sa poche un petit moulin en os et, de ce petit moulin, déroule un mètre en ruban vert imprimé de chiffres noirs. Devant les élèves égayées de cet intermède inattendu, elle mesure alors ses chevilles, ses mollets, ses poignets, sa taille, déclarant que, pour être parfaite, ceci doit être le double exactement de cela. Assise à sa place, elle précise : « Le cou, vingt-huit ; la taille, cinquante-six... », avec un air si infatué que Mady réplique, agacée :

— Pardi, vous avez serré votre corset juste à la mesure voulue, comme c'est malin !

— Si vous voulez, je vais l'ôter, vous vérifierez vous-même : j'ai tout exactement en double.

— C'est pour ça que vous êtes un double zéro, sans doute ?

Interloquée et furieuse de l'allégresse trépignante manifestée par les élèves, Léonie décoche à son ennemie un de ces regards, sans myopie, qui en promettent long.

Ruminant sa vengeance, elle mord sa lèvre inférieure et ne démuselle plus.

Mais, au bout de quelques minutes, elle marmotte, de façon à être entendue :

— Elle est jalouse de moi.

Mady répond *illico* sur le même ton endormant :

— Je ne suis pas jalouse d'une gaudichonne.

Haussant les épaules, Léonie continue, rageuse :

— Elle met du parfum de cocotte sur son mouchoir.

Comme des litanies traînardes, Mady parodie la voix calomniatrice avec un plaisir non dissimulé :

— Mon mouchoir sent l'eau de Cologne, bien modestement.

Toute la classe couvre la réplique de Léonie en psalmodiant :

— Gningningnin, gningningnin, gningningnin.

La discussion pourrait mal tourner, côté Léonie, si la maîtresse n'avait le bon esprit d'entrer fort à

propos et d'enjoindre à ces demoiselles de descendre pour la gymnastique.

Quelques-unes essaient vainement de se défiler :

— Mademoiselle, maman a demandé que je ne fasse pas de gym, ça me donne des battements de cœur.

— Et à moi des crampes, mademoiselle.

— Moi, j'ai des engelures aux pieds.

Mais Mlle Berthe reste sourde aux tire-au-flanc et tout le monde descend.

La maîtresse de gymnastique attend, le corps sanglé dans une robe noire austère, démodée. Elle reste immobile, se contentant de commander les mouvements ; une élève très avancée, placée auprès d'elle, les exécute et les jeunes filles l'imitent.

Après quelques exercices d'assouplissement, de barre, de vindas, on passe à l'échelle, la passion de Mady qui, la leçon finie, revient toujours dans le préau pendant la récréation pour profiter un peu de l'appareil, malgré les ampoules inévitables qui s'ensuivent.

Vient le tour de Léonie. Les pieds sur le premier échelon, elle s'adosse à l'échelle rouge, posée en biais, s'agrippe des deux mains au barreau qu'elle sent à hauteur de ses bras tendus et attend en maugréant :

— Sûr que demain j'aurai encore des « cassins » plein les mains !

— Un !... les pieds ! tranche la voix de « Toute-

en-muscles » (surnom de la maîtresse de gym, offert gracieusement par Mady).

Léonie reste suspendue par les mains pendant que ses pieds, qui ont abandonné le premier échelon, gigotent maladroitement pour atteindre le second.

— Deux !... Les mains !

Cette fois Léonie, bien tendue sur son échelle, se hausse d'un étage — comme dit Mady, qui lui conseille : « Prends l'ascenseur, tu arriveras plus vite » — ses mains crispées lâchent alors, timidement, leur appui et saisissent le bâton supérieur.

L'exercice continue méthodiquement.

On n'entend que les ordres brefs : « Un... deux... un... deux... » et les bruits des talons qui tâtonnent, chercheurs, inquiets.

Déjà, elle est à mi-hauteur de son calvaire ; les élèves assises auprès de l'échelle aperçoivent alors ses jambes, droites comme deux poteaux.

Devant cette exhibition, Mady confie à sa voisine :

— Si sa taille a juste le double de son cou, ses chevilles sont bien semblables à ses mollets. Quelles quilles ! J'aurais dû contrôler quand elle me le proposait tout à l'heure, pour la confondre ! Elle en aurait fait un nez !

— Regarde son pantalon, avec son petit kiki de dentelle au crochet : il lui descend jusqu'aux mollets ; elle pourrait au moins y faire un ourlet, souffle Simone.

La malheureuse Léonie, qui se sent âprement

critiquée, lutte contre l'envie de se laisser glisser jusqu'à terre et de gifler « Toute-en-muscles » pour calmer sa rage.

Arrivée en haut de son ascension, on la fait passer, en l'aidant, à l'échelle horizontale.

Tout à l'heure, l'élève-très-avancée a effectué l'exercice avec une maestria qui lui a valu des félicitations. Souple comme un chat, elle s'est suspendue des deux mains aux montants et, « par le balancement régulier du corps dans le vide », comme dit la maîtresse, elle s'est avancée, à la force des poignets, jusqu'à l'extrémité de l'échelle ; pour faire du zèle, elle s'est même offert un petit aller-retour ; on ne lui en demandait pas tant.

— Commencez, Léonie, ordonne la maîtresse. Un... deux... un... Eh bien ! qu'attendez-vous ?

Léonie essaie gauchement le mouvement et se tortille sur place comme un ver ; ses mains se cramponnent peureusement ; elle est grotesque.

« Toute-en-muscles » vient à son secours, lui tient les jambes unies et l'encourage, non sans constater, pour la plus grande satisfaction des élèves, qu'elle a l'air d'un salami (saucisson) pendu.

— Allons, Léonie, y êtes-vous ? Un... soulevez la main ; deux... reposez-la, soulevez l'autre ; je vous tiens, n'ayez pas peur. Vous voyez, cela va tout seul, c'est mécanique. Un... deux... Un... deux... Mon Dieu ! que vous êtes raide !

Sans la lâcher, elle la fait marcher comme un balancier de pendule. Léonie se laisse conduire et

tout irait pour le mieux si, à chaque mouvement, ses vêtements trop tendus ne craquaient, craquaient de plus en plus, si bien que le fou rire gagne tout le monde.

— Un... ! Crac ! Deux... ! Crac ! Un... ! Crac !

Exaspérée, Léonie se vengerait avec un violent coup de pied si elle ne se sentait si étroitement emprisonnée dans les mains de « Toute-en-muscles », qu'elle voue mentalement aux enfers, au moment précis où celle-ci arrête le supplice.

Léonie saute à terre et, pendant qu'elle regagne sa place, enfin libérée, la maîtresse dit :

— Vous manquez de souplesse, vous vous serrez beaucoup trop dans votre corset !

Prompte à saisir l'occasion, cette petite peste de Mady déclare, avec une douceur féline :

— C'est justement ce que je lui disais tout à l'heure, mademoiselle, mais elle ne veut pas m'écouter !

CHAPITRE V

L'ÉCOLE BUISSONNIÈRE

Toute fraîche dans une robe tricotée de laine pelucheuse gris souris aux parements blancs, sa serviette gonflée de livres sous le bras, Mady se rend à l'école. Une capeline de velours noir coiffe ses boucles d'or longues et souples qui dansent à chaque pas et, sous la frange soyeuse voilant légèrement le front, la figure aux traits si délicats semble plus menue encore.

D'un pas égal, elle avance, sans se presser, posant sur les pavés, avec des précautions de chatte, ses petites bottes haut lacées et vernies du bout.

Si Mady ne se hâte pas, si ses yeux bleus s'assombrissent aujourd'hui de mélancolie, c'est qu'elle appréhende les justes reproches de sa maîtresse : Mady ne sait pas sa leçon, Mady ignore complètement en quoi l'électricité statique diffère de l'électricité dynamique.

Elle a bien ouvert ses *Notions de sciences physiques*, hier soir ; mais, en fait de physique, Mady ne s'intéresse encore qu'aux expériences de prestidigitation ; aussi, sans persévérer, a-t-elle refermé avec une petite moue dégoûtée ce livre plein de principes abstrus, pour s'adonner au plaisir tout neuf d'un jeu de patience : « Le secret des Dames », que son amie Isabelle lui a enseigné pendant la leçon de géographie.

A l'embarcadère du Jardin anglais, elle aperçoit le potache, son adorateur : Otto. Régulièrement, il attend là, chaque jour, le passage de l'aimée avant de se rendre au collège. Il lui sourit, risque quelques mots timides ou affectés quand ils sont seuls, et c'est pour lui du bonheur pendant vingt-quatre heures, pour elle une petite fierté de se sentir entourée d'une si fidèle tendresse, bien qu'elle ne la partage nullement.

Aujourd'hui, Otto semble d'une hardiesse inaccoutumée ; sa boutonnière est fleurie de quelques violettes, comme son visage de boutons printaniers ; son mouchoir, dépassant un peu la poche de son veston, trahit des efforts vers l'élégance ; il s'approche d'une allure décidée et Mady, qui ne l'y a autorisé par aucun signe, s'étonne de cette audace et fronce imperceptiblement les sourcils.

D'une voix que l'émotion rend bredouillante, il expose sa requête : passer ensemble toute la matinée, personne n'en saurait rien, quelques heures s'écoulent si vite ! L'après-midi, ils s'excuseraient

en classe, trouveraient un prétexte insoupçonnable..., on ferait un petit voyage aller et retour jusqu'à la frontière, pour voir des soldats français.

Otto a touché le point sensible. Tentée, Mady — bonne petite Française dont le papa est au front depuis le début de la guerre — se voit déjà à la frontière, distribuant, comme un certain dimanche avec ses amies, des cigarettes aux fantassins bleu horizon qui lui souriaient et l'appelaient « ma petite sœur ». Elle se souvient : un grand diable barbu lui avait embrassé les joues ; un autre, tout jeune et tout rasé, avait baisé sa petite menotte. En rentrant, dans le chemin de fer, elle songeait en tâtant sa joue : « Celui-là m'a un peu piquée, c'est un baiser de père » ; et, en regardant sa main : « Celui-ci me brûle encore... » Mady, pendant quelques jours, resta distraite...

— Voulez-vous, dites ? répète le collégien, anxieux.

— Oui, consent Mady, mais on achètera des cigarettes, beaucoup de cigarettes.

Il la regarde, un peu surpris, mais accepte sans discuter.

— Comme vous voudrez... Vous choisirez vous-même.

Radieux, il ajoute :

— Que vous êtes gentille d'accepter ! Vous verrez, nous serons bien, toute une matinée, seuls, rien que nous deux. Ah ! je me doutais bien que vous m'aimiez aussi !

Mady, tout à la joie de son escapade, ne songe pas à protester. Aussi bien, elle l'écoute à peine.

Pour éviter d'être rencontrés ensemble, ils se donnent rendez-vous à la gare, et se quittent sans même se saluer. Elle le voit partir au pas gymnastique et, rêveuse, saute dans le tramway de Cornavin.

Un quart d'heure plus tard, au buffet de la gare, ils sont encore penchés sur l'Indicateur des chemins de fer, assez penauds.

— Etes-vous bien sûr qu'il n'y a pas moyen ? insiste Mady, déçue.

— Regardez vous-même, on ne peut pas être revenus à temps pour déjeuner, avec les réductions de trains.

— Vous auriez bien dû vérifier, avant de me faire cette proposition !

— Ça ne fait rien, allons à Saint-Pierre. A cette heure-ci, il n'y a personne, nous serons encore plus tranquilles que dans un compartiment où il monte des gens à chaque station, vous verrez !

Mais Mady se soucie fort peu de grimper à Saint-Pierre et de rester seule, là-haut, à grelotter auprès de ce grand nigaud. Pourtant, elle réfléchit : l'heure de l'école est passée... elle ne sait pas sa leçon... Ce matin, à l'affreuse physique, succède l'affreuse algèbre... Et, comme elle ne peut pas attendre jusqu'à onze heures dans cette gare ni « traîner les rues », à tant faire, le plus sage est d'accepter.

Avant de sortir de la gare, il lui demande, prévenant :

— Si nous achetions vos cigarettes ?

— Je ne fume jamais, répond Mady, piquée.

— Mais, tout à l'heure, vous en vouliez...

— Pas pour moi, voyons !

Il rougit, soupire, cherche à comprendre ce qui se passe dans cette blonde tête qu'il aime, y renonce ; c'est un petit jeune homme simple !

Dans la cathédrale, Mady détaille curieusement les stalles des chanoines, le tombeau du duc de Rohan, la chapelle des Macchabées et par-dessus tout, les grandes rosaces multicolores des vitraux ; mais son guide l'entraîne vers la tour, pressé de lui montrer le panorama de la ville et surtout de rester seul avec elle.

L'escalier tourne, tourne, tourne et Mady s'arrête, haletante, toute pâle.

— Asseyez-vous, propose-t-il.

— Où ?

— Sur la marche, pardi.

Ça ne lui plaît guère, à la pauvrette, de s'asseoir sur cette pierre où tant de gens râclent leurs souliers, mais son cœur saute si fort qu'elle surmonte sa répugnance.

Il s'installe, ravi, à côté de son idole qui ôte son chapeau et s'en évente, tout en regardant un morceau de Genève par un coin de petite fenêtre étroite comme une fente.

La gorge sèche, les oreilles bourdonnantes, il

caresse les longues boucles, en déroule une qui, réfractaire, se dérobe et se reboucle toute seule ; puis, il les soulève toutes et pose ses lèvres sur la nuque fragile. Mady tressaille, sent un pincement désagréable au cœur ; une rougeur lui brûle les pommettes.

Levée d'un bond, courroucée, elle escalade le plus vite possible les marches qui la mènent à la dernière terrasse.

Il l'y rejoint, tout piteux. Il n'ose rien dire. Elle se tait aussi. Tous deux, gênés, contemplent le panorama ; ils circulent chacun de son côté.

Mady s'oriente ; là-bas... c'est la France, le voyage manqué : une sourde animosité l'irrite contre son compagnon... Mais le Léman est d'une sérénité si pure, la chaîne des montagnes si imposante, tout prend une telle ampleur que Mady ne pense plus : elle admire.

Alors, Otto s'approche d'elle, tout doucement, pour éviter de la troubler ; puis, il lui parle, d'une voix changée, dans laquelle elle entrevoit tout d'un coup l'homme qu'il sera bientôt :

— Vois le Mont-Blanc, là-bas, qui se renferme, tel un ermite sévère, dans sa chartreuse de brumes...

Abasourdie de cette rhétorique, Mady regarde le collégien ; habituellement, il parle sans phrases et sans emphase. Elle se dit :

« Sans doute, il est déjà venu ici avec son professeur qui lui aura appris ça. »

Dominant la ville, la fillette sent monter en elle

des désirs romanesques, confus ; elle a complètement oublié le collégien ; elle n'est plus une gamine ; la voici reine ; et tout de suite elle rêve d'un Prince Charmant, beau, si beau...

Le garçon parle toujours. Brusquement, il la serre dans ses bras, la couvre de baisers bruyants, goulus, humides. Indignée de l'agression, Mady se débat, la tête renversée pour éviter ces caresses brutales, les prunelles blessées par le soleil, tandis que le maladroit lui écrase les pieds de ses gros souliers cloutés, écorchant à tout jamais les fins petits bouts vernis.

— Laissez-moi... Laissez-moi, ou j'appelle toute la ville !

Il la lâche :

— Vous m'en voulez ? Je vous aime tant !... Vous ne m'aimez donc pas un peu, vous ?

« Non ! » songe aussitôt Mady, sans vouloir l'avouer à haute voix, de crainte de provoquer une scène tragi-comique.

Silencieuse, elle s'accoude sur la grosse balustrade de pierre, retombe peu à peu dans sa contemplation.

Son compagnon lui enlace la taille et incline sa grosse tête, amoureusement, sur l'épaule frêle de la fillette.

— Laissez-moi comme ça, dites ? Je vous promets, je ne bougerai pas.

Otto est cramoisi ; des gouttes de sueur mouillent son front, ses joues sont gluantes, piquées de multiples petits points noirs recueillis à la gare

ou tombés des cheminées ; Mady cache difficilement sa répulsion à le voir ainsi appuyé sur sa jolie blouse soyeuse, si fraîche.

De se sentir dévisagé, il se méprend, sourit et lui tend ses lèvres ; mais, écœurée, elle détourne la tête : « C'est affreux, sa peau, vue de tout près, songe-t-elle... Et puis, avec quoi se lave-t-il donc ? Il sent la cire !... »

Devant le beau lac calme, elle voudrait oublier tout à fait ce gêneur, mais elle le sent peser sur son épaule de plus en plus ; de crainte qu'il ne s'endorme, elle remue légèrement, toussotte.

— Je vous gêne, ma petite chérie ?

Choquée de cette familiarité, Mady esquive la réponse :

— Il doit être tard, je voudrais rentrer.

— Quel dommage ! J'étais si heureux, je rêvais !... Allons !... Mais nous reviendrons, dites, nous reviendrons souvent ?

Sans mot dire, elle descend, rapide, s'essuyant furtivement la figure là où l'embrassade l'a mouillée.

Sortis de la cathédrale, elle le regarde une dernière fois : les poussières étalées d'un revers de main maladroit ont laissé sur son front et sur ses joues des petites traînées noires, bizarres, cabalistiques, rappelant à Mady, désagréablement, son algèbre, sa classe manquée. Ils se séparent.

En passant devant un magasin, elle remarque dans une glace sa jolie robe maintenant fripée et poussiéreuse, ses chaussures éraflées. Honteuse,

elle s'en veut de cette tenue défraîchie. « C'est ça, l'amour ? » songe-t-elle, à jamais guérie de ce potache, sinon de l'école buissonnière...

Tandis que lui, fanfaron, se hâte d'aller attendre un copain sur la route du collège, pour lui confier :

— Mon vieux, tu sais, ça y est, j'ai trouvé une petite amie épatante !

CHAPITRE VI

LE SECRET DE MADY

Une chambre rose, des rideaux de tulle, un mobilier blanc ivoire, un grand paravent brodé de chrysanthèmes. Sur un pupitre, une *Histoire illustrée de la Suisse*, encore ouverte ; à côté du livre, deux poupées — blonde et châtain — vêtues en écolières, avec le classique tablier noir et le col garçonnet à la Claudine, se sourient et se tendent les bras.

Derrière le paravent, un large lit. Trois longues mèches dorées retombent, en spirales, hors des draps ; le reste, échevelé, serpente sur l'oreiller, où une petite tête semble dormir, entourée des volants festonnés de la taie.

Pourtant, Mady ne dort plus, sans être encore rendue à la réalité. D'abord, sa pensée s'estompe, indécise, dans les brumes du sommeil ; et puis, brusquement, c'est l'éveil, le cher souvenir, l'enchantement radieux.

Mady tressaille ; elle glisse la main sous son traversin et en retire une photo toute tiède : le por-

trait d'un jeune garçon d'une quinzaine d'années, aux traits réguliers, graves et doux. Elle l'approche de ses lèvres, ferme les yeux, l'embrasse avec ferveur.

Il y brille, à l'encre violette, des hiéroglyphes qu'une main aimée a tracés pour elle et où elle fixe ses yeux longuement, longuement, jusqu'à voir le visage charmeur s'animer de la pensée qui a dicté la courte phrase, si tendre...

Elle sourit à son souvenir tout frais :

Ils s'étaient rencontrés quelques jours avant, place du Port, devant la poêle du Savoyard. Elle venait acheter quatre sous de marrons, mais comme il en prenait, lui, pour six sous, elle demanda : « Un quart pour quarante centimes. »

Parce qu'il la dévisageait avec trop d'insistance, elle rougit et baissa la tête. Et lui, son cœur s'éveilla devant ces yeux d'azur.

Lentement elle s'en alla, s'arrêtant à tous les magasins pour vérifier, dans le reflet des vitres, s'il la suivait.

Oh ! oui, il la suivait... Et il l'attendait, là, posté sur le trottoir. Elle en était sûre, son instinct féminin ne l'avait pas trompée.

Elle pénétra dans le Jardin anglais baigné de soleil, choisit un banc, sous un sapin, prit dans sa serviette en maroquin fauve son « histoire » et commença d'étudier sa leçon, s'efforçant de lire attentivement les deux colonnes en petit texte. Puis elle ferma le livre, les yeux, et récita, tant bien que mal, sur le même ton chantant, qui

n'avait plus rien des nuances habituelles de sa jolie voix câline : « Principales dates de l'Histoire de la Suisse : 1315, bataille de Morgarten... 1648, traité de Westphalie ; l'indépendance de la Suisse est reconnue par les puissances européennes... Heu... Heu... 1798, annexion de Genève à la France... 1815, confédération des vingt-deux cantons... Heu... La neutralité de la Suisse est reconnue par les puissances... 1856, conflit avec la Prusse au sujet de Neuchâtel ; campagne du Rhin. »

Mady chercha encore, mais en vain ; c'est tout ce qu'elle avait retenu des deux colonnes. Elle rouvrit les yeux : Il était devant elle !

Timide, il s'assit à ses côtés ; comme ils ne savaient trop que se dire, il jeta les yeux sur le livre qui lui fournit une entrée en matière :

— Vous apprenez votre histoire, mademoiselle ?

Elle fit oui, de la tête. Il déplia un journal, parcourut le communiqué et soupira :

— Quelle guerre !

— Ah ! oui, quelle guerre ! Mon père y est, vous savez ?

— Non, je ne savais pas ; le mien aussi.

— Ah ! vous êtes Français ?

— Oui, mais j'ai toujours habité Genève. Je ne quitterai la Suisse que pour aller faire mon service militaire en France, j'ai encore le temps.

— Quel âge avez-vous ?

— Presque seize ans. Et vous ?

— Presque quatorze... Comme vous, je suis Française.

— Oh ! ça se voit bien !

— Je n'habite Genève que depuis peu de temps ; avant la guerre, nous y étions venus passer les grandes vacances, mais je suis retournée en France plusieurs fois depuis, pour embrasser mon père pendant ses rares permissions.

— Vous êtes jolie à ravir...

A quoi bon les transitions, quand on s'aime ? Une heure après, il s'étaient tout dit et se quittaient, non sans avoir échangé une feuille de lierre symbolique et gravé rituellement leurs initiales entrelacées sur « leur » banc.

Depuis ce jour inoubliable, ils n'avaient pu se rencontrer souvent, leurs heures de classe ne coïncidant pas toujours, mais ils s'écrivaient...

L'idée qu'une lettre l'attendait peut-être fait sortir Mady du lit : elle enfile un peignoir, ses pantoufles, et commence sa toilette, sans cesser de songer à son Roger. Elle y pense toujours en avalant son chocolat. Elle y pense encore en enfonçant son chapeau de velours noir...

— Au revoir, Mady, tiens-toi bien, ne cours pas dans les rues... sois bien sage.

— Oui, maman.

Mady trotte, trotte et s'arrête dans le Jardin anglais, désert. Satisfaite, elle aperçoit sous « son » banc un petit tas de cailloux bien innocent, qui certainement n'attirerait l'attention de personne. De la pointe du pied, elle les disperse : un coin

d'enveloppe paraît. Vivement, la fillette s'en empare, décachette d'un doigt fébrile et lit :

Ma petite Mady aimée,

Le temps a beau être gris, pluvieux, je suis content, et j'ai le printemps en moi, puisque j'ai une lettre de ma petite M'ame en attendant que M'ame elle-même arrive. D'un seul coup, frrrt', voilà quarante-huit heures de moins. Ma Mady, je te mange de baisers, ici, dans les fossettes de tes joues veloutées, là, dans le creux de tes yeux, et encore là, sur le coin effilé de tes lèvres.

Pourtant, la dernière fois, vous avez voulu vous dérober, M'ame, parce que ma moustache vous chatouille ? Tant pis, tant pis, vous serez chatouillée et mangée, c'est une affaire entendue.

Tendrement, bien tendrement, je t'embrasse.

ROGER.

P.-S. — Je t'attendrai sur notre banc à partir de onze heures et quart, en sortant du collège.

Et Mady, toute seule dans les allées silencieuses, évoque, amusée, l'ombre de cette moustache à peine naissante au frôlement si doux, si doux ; puis, elle relit sa lettre, s'interrompant, le cœur battant et tout plein de « Lui ».

Elle la relit une fois encore, tout doucement ; peu à peu, elle n'aperçoit plus le papier qu'elle tient entre ses mains ; de nouveau, toute sa tendresse jolie, sincère, frémissante, s'élève en elle avec une troublante intensité ; sous sa capeline de velours noir, elle sourit, radieusement heureuse.

Elle marche rapidement, pour ne pas arriver en

retard à l'école. En son cœur chante l'allégresse ; l'âme remplie de gaieté et de lumière, elle s'engage sur le pont du Mont-Blanc sans même voir le pauvre Otto déconfit et fidèle, son second amoureux, qui se tient, à son habitude, près de l'embarcadère, gauche et plus boutonneux que jamais.

. . . .

C'est la leçon de morale ; vaguement, Mady entend la maîtresse glisser cette remarque, peut-être à son intention : « Il y a des élèves qui feraient mieux de rester chez elles pour repriser les chaussettes de leur père ; si leur corps est ici, leur esprit est absent... etc... etc... »

Mais la fillette n'a garde de prendre ce conseil pour elle. Debout, elle écoute le sermon, respectueuse (en apparence) comme ses compagnes. La Morale dure longtemps et fatigue ; ces jours-là, les mauvaises élèves ont la chance, leurs bancs se trouvant au fond de la classe, de pouvoir rester assises ; la maîtresse ne peut voir ces privilégiées.

Derrière elle, Fernande l'appelle, à voix basse :

— Hé ! Mady ! Léonie est renvoyée avec Isabelle.

— Non ! Pourquoi ça ?

— C'est toute une histoire, ma chère ! Léonie avait étrenné un soutien-gorge.

— Penses-tu ! Qu'est-ce qu'elle en ferait, cette gaudichon, avec ses deux pains à cacheter ?

— Tu ne me crois pas ? Tu lui demanderas, pour voir.

— Puisque tu me dis qu'elle est renvoyée...

— Seulement pour la journée.

— Elle a dû chiper ce machin-là à sa mère pour nous épater ; je parie que c'est une blague !

— Moi non plus, je ne le croyais pas tout à l'heure ; mais elle nous l'a montré, ma chère : tout en dentelle rose, avec des petits nœuds en comète. Et comme Isabelle se moquait d'elle, elles se sont disputées en pleine classe. Isabelle avait le fou rire : « Un soutien-gorge ? Pour tes œufs sur le plat » qu'elle lui disait. Léonie répondait : « J'aime mieux avoir des œufs sur le plat que des petits pendards ». Alors Isabelle a bondi : « Des pendards ! Des pendards ! ! ! J't'en collerai des pendards, tu vas voir ça ! » Et elle lui a envoyé une de ces paires de gifles, v'lan ! L'autre a riposté, s'est pendue à sa natte, et la maîtresse est arrivée juste à ce moment-là... Alors elle les a renvoyées pour la journée. Isabelle saignait du nez, fallait voir !

Quoique amusée, Mady se désintéresse aujourd'hui de Léonie, d'Isabelle, de tous ces cancans, et comme elle ne répond plus, Fernande la croit très attentive à la leçon et se tait à son tour.

Et le silence de la mignonne Française se prolonge toute la matinée, inhabituel, plongeant dans la stupéfaction ses camarades genevoises.

Tandis que, rêveuse, Mady suit des yeux l'assentiment des branches de sapin qui se balancent devant la fenêtre, promenant sur son livre une om-

bre dentelée, sa voisine Hélène se penche et lui demande tout bas :

— T'es triste... T'as des peines ?

Mady secoue la tête, impatientée, — elle tissait un si beau rêve !

— Laisse-moi, Hélène, je pense.

— Pense tout haut.

— Non, les pensées sont des fleurs délicates dont on ne respire tout le parfum que dans le jardin secret du cœur.

O influence des lettres de Roger, phrases aimées, d'un maniérisme ingénu, devenues si familières qu'elles jaillissent spontanément et s'éparpillent !

Cette réponse, qui la surprend elle-même, la fait rougir et Hélène reste clouée, la bouche entr'ouverte.

— Pour sûr, elle a quelque chose... Je veux savoir.

A onze heures, Mady s'habille en hâte et s'éloigne ; mais Hélène la guettait ; elle lui barre le passage :

— Tu ne nous attends pas, aujourd'hui ?

— Je ne peux pas, j'ai une course à faire pour ma mère.

— J'irai avec toi.

— Impossible, ma pauvre fille, c'est tout là-bas, à la Roseraie, je dois prendre le tram.

— Tu ne veux pas me dire ce que tu as ?

— Je te dis que je n'ai rien ! A la fin, tu m'agaces!

Excédée, Mady s'enfuit de toute la vitesse de ses jambes si jolies, si bien dessinées que plus d'un passant les lorgne, à la stupeur d'Hélène qui la regarde disparaître.

Simone arrive, boutonnant ses gants de laine bis, accompagnée de Fernande et suivie de la petite Ninette fort émue de savoir sa grande sœur mise à la porte pour vingt-quatre heures.

— Venez-vous ? presse Hélène.

— Non, répond Fernande, faut attendre Mady.

— Tu seras encore ici à deux heures alors... Elle est loin, va, ta Mady, si elle court encore !

— Qu'est-ce que tu racontes ?

Alors, affairée, Hélène explique, multiplie les détails et conclut :

— Depuis ce matin, elle affecte un genre américain en parlant les dents serrées, en remuant à peine les lèvres. Oh ! ça ne peut pas durer comme ça, faut savoir !

— Oui, faut savoir, suivons-la !

— Suivons-la ! C'est facile à dire, elle s'est sauvée par le quai des Bergues. Si elle n'a pas pris le tram, elle a dû enfiler le pont du Mont-Blanc.

Elles organisent une battue : l'une prendra la rue du Rhône, l'autre ira par le Grand Quai, la troisième passera par les rues Basses ; rendez-vous général devant le Jardin anglais.

Les voilà toutes courant, chacune de son côté, trop impressionnées pour rire, trop excitées par leur chasse.

Au rendez-vous fixé, elles se regardent, bredouilles.

— Rien vu, avoue Simone, et vous ?

— Rien.

— Moi non plus. Où peut-elle être ?

Hélène échafaude des projets pour la pister le soir ; on finira bien par découvrir sa cachette !

Pendant qu'elle médite, un frais éclat de rire s'élève, dont elle reconnaît le son argentin. A travers la haie du Jardin, elle aperçoit Mady, assise près d'un beau jeune homme... très près d'un très beau jeune homme...

— Pardi, j'aurais dû m'en douter, elle est amoureuse !

Et, vexée de n'avoir pas été plus perspicace, Hélène, avec un peu d'amertume, montre du doigt à ses amies le couple charmant, dans le Jardin presque solitaire.

Une légère averse tombe, tapotant doucement les feuilles. Les écolières s'en vont, subitement mélancoliques.

Insouciants, Mady et Roger restent là ; un petit chien noir et feu se réfugie sous « leur » banc. Sans se préoccuper de l'ondée, ils causent tendrement, heureux de cette pluie qui, éloignant les promeneurs, leur permet de se serrer l'un contre l'autre, en échangeant des baisers, ces premiers baisers dont la douceur, jamais, ne s'oublie.

CHAPITRE VII

LA RÉCRÉATION

Pendant la récréation, ces demoiselles se promènent dans la cour, préférant aux jeux leurs bavardages confidentiels, toujours nouveaux, toujours les mêmes.

Sous le préau, la classe des petites, qui défile en rang bruyant, chante dans les tons les plus imprévus cette poésie effarante :

Marchons gaiement, puis, lançons-nous,
Avec ardeur marquons le pas,
Après travail, repos bien doux
A nos efforts succédera...

Au signal de la maîtresse, elles s'égaillent, poussant des cris aigus : « Dernier chat perché y est ! C'est Ninette qui s'y colle ! » Mais Ninette — la petite sœur d'Isabelle — proteste : « C'est tout le temps moi qui m'y colle, j'joue pas, ou alors faut compter. » Alors, les joueuses se rapprochent, forment un cercle bien serré et Ninette, fière de son importance, débite en tapant sur la poitrine de chaque fillette : « J'ai vu dans la lune — trois petits lapins — qui mangeaient des prunes — avec

des raisins — la pipe à la bouche — le verre à la main — ils disaient : « Madame — versez-moi du vin... »

Elle s'arrête, vexée, la main sur la collerette de son tablier.

Des exclamations de joie stridentes jaillissent : « Ah ! tu vois, c'est toi tout de même !... Le bon Dieu t'a punie ! Bien fait, bien fait ! Ksss ! Ksss ! Tu bisques ! »

Et elles se sauvent en l'excitant avec ce geste classique des écolières : l'index droit frottant le gauche comme on ratisse un salsifis, tandis que Ninette les pourchasse de toute la force de sa rage, criant : « Ça ne devait pas être moi, je m'ai trompée !... »

Dans un coin, une toute petite, le cœur serré, les yeux humides, les regarde avec envie ; mais, pour avoir refusé, sous prétexte qu'elle n'était pas coupable, de mettre les mains au-dessus de sa tête, comme ses compagnes (punition générale infligée à toute la classe pour cause de bavardage intensif), elle est privée de récréation et médite, déjà, sur les injustices de la vie.

— C'est insupportable, on ne s'entend plus avec ces gamines ! se plaint Fernande à Hélène et Mady qui causent près d'un arbre, on devrait bien changer les heures de récréations !

— Oh ! depuis le temps qu'on nous y a habituées ! répond avec philosophie Mady, en esquissant un geste d'insouciance.

Songeant aux zébrures éloquentes de son banc

du Jardin anglais, elle ramasse un caillou pointu et commence à tracer une initiale chère sur le vieux tronc.

— Je t'en prie, laisse ça, Mady, tu vas faire sortir des bêtes, s'inquiète Hélène.

— Bah ! Tu sais bien que les petites bêtes ne mangent pas les grosses.

Hélène hausse les épaules et, pour la taquiner, Mady soulève de l'ongle l'écorce sèche qui n'attendait que ce léger contact pour se détacher sur une longueur d'une dizaine de centimètres, mettant à jour une quantité d'insectes dont le grouillement affolé provoque chez Hélène et Fernande des cris de dégoût épouvanté.

— Attention ! avertit Isabelle en les rejoignant, veillez-vous, la maîtresse vous guigne de sa fenêtre. Tu sais, Mady, y a Simone qui te cherche partout, elle a quelque chose pour toi.

— Quoi ?

— Je ne sais pas, elle n'a pas voulu me le dire, elle prétend que c'est un secret.

— Oh ! je les connais, ses secrets ! C'est toujours quatre fois rien.

— Vous restez là ? Je vais la prévenir.

— C'est ça. Dis-lui qu'elle nous trouvera là, au bout du Jardin, sur le dernier banc.

Elle s'y rend aux bras d'Hélène et de Fernande.

— Que peut-elle te vouloir ? demande Fernande très intriguée.

— Est-ce que je sais ! On verra bien. Dis donc, tu as ta petite glace ? Prête-la-moi,

— Ce que tu deviens coquette !

— Pas tant que toi, puisque, moi, je n'ai pas de glace, ah !... D'abord, ce n'est pas pour moi.

— C'est peut-être pour le pape, hein ? Enfin, la voilà, mais ne la casse pas, surtout ! Ça porte malheur...

Elle lui tend un petit miroir rond, qu'enguirlande une branche de muguet en étain repoussé.

— Voilà assez longtemps que Mademoiselle nous surveille de là-haut, je n'aime pas les espions, je vais la faire partir tout de suite. A nous le soleil ! Profitons-en pendant qu'elle regarde les deux Jeannes. Tiens, curieuse, attrape le ratacot.

Et, joignant le geste à la parole, Mady prépare sa glace ; le soleil s'y reflète, un rais danse sur les cailloux ; alors, visant avec adresse, elle envoie brusquement la flèche lumineuse en pleine figure de la maîtresse qui s'écarte, les yeux blessés, et referme la fenêtre.

— Prends garde qu'elle ne s'aperçoive pas que c'est nous, dit Hélène craintive.

Et toutes les trois arborent des airs de sainte Nitouche.

Simone arrive en courant :

— Enfin, vous voilà ! Quelle idée avez-vous de vous cacher dans ce coin ? Vous avez l'air de conspirer.

— Nous conspirions, en effet. Nous « projetions » quelque chose, assure gravement Mady, charmée d'être incomprise.

— Oui ? Eh bien, tu me le raconteras pendant

la leçon de chant, au chœur. Pour le moment, j'ai quelque chose de plus pressé à te dire : tu n'as donc pas vu que je te faisais des signes pendant la géo ?

— J'ai bien vu que tu t'agitais comme un singe, mais qu'est-ce que tu veux, quarante élèves nous séparaient... Enfin, dis vite ton secret.

— Devant Hélène et Fernande ?

— Pourquoi pas ?

— Ah ! ma chère, quelle aventure ! C'est ton amoureux qui m'a suivie.

— Comment ? Mon amoureux t'a suivie ? pâlit la pauvre Mady. C'est impossible !

— Pas le beau, non, celui de l'embarcadère.

— Ah ! celui-là ? Je m'en moque bien, tu peux le garder. Je te le donne.

— Tu n'y es point, ma petite. Il voulait me remettre une lettre pour toi. Il m'a chargée de te dire qu'il l'avait écrite hier et qu'il avait bien réfléchi depuis : si tu ne vas pas ce soir le rejoindre à l'embarcadère, il se jettera dans le lac, il l'a juré ; et puis, avant, il tuera son rival.

— Roger ?

— Oui, il l'a juré aussi. Ce qu'il m'a fait peur ! Pour un peu, il m'aurait tuée aussi pendant qu'il y était. Tiens, voilà sa lettre.

— C'est tout de même assommant, un amoureux qu'on n'aime pas !

— Et l'autre, tu l'aimes ? demande l'indiscrète Hélène.

— Oh ! oui ! jette Mady avec une franchise où il y a de l'orgueil.

Elle décachette la lettre indésirable et, se penchant vers toutes les têtes rapprochées, attentives, elle lit à mi-voix :

« O ma charmeresse, ma petite ondine blonde, je suis comme l'algue flottante qu'un courant a mêlée à votre longue chevelure et que vos blanches mains aux ongles roses ont saisie : qu'elles la brisent et la déchirent, si elles veulent un jour la rendre à la lame qui vous l'a donnée en jouet... »

— C'est ça qu'il t'écrit ? interrompt Simone.

— Dame ! si tu crois que je serais capable d'inventer des choses pareilles !

— Ah ! bien... Charrette !...

La cloche interrompt la lecture. Toutes les élèves se pressent, forment leurs rangs avec une discipline parfaite. Les grandes avancent, les plus jeunes de la classe en tête : Mady et Fernande. La seconde classe suit, puis la troisième et ainsi de suite, par ordre, jusqu'à la dernière, les toutes petites, qui se remettent à chanter, en marquant le pas...

Dans l'escalier où le long défilé s'échelonne, Hélène tire la manche de Mady et, encore sous l'influence de cette lettre qui l'enthousiasme, avoue :

— Si j'étais à ta place, je l'aimerais, rien que pour ses lettres.

— Moi aussi, appuie Fernande ; ceux qui écri-

vent des belles lettres comme ça, ceux qui savent dire de jolies choses, c'est ceux qui aiment le plus !

— Pas sûr, murmure Mady, qui sait qu'avec son Roger le silence est tissé d'amour.

— Alors, tu ne l'aimes pas du tout, ce pauvre garçon ?

— Non, pas du tout.

— Il t'aime tant, lui !

— S'il fallait aimer tous les garçons qui vous aiment, où irions-nous ? Et puis, est-ce ma faute s'il me déplaît, s'il est laid et s'il s'appelle Otto, pour comble ? Un nom boche !

— Bah ! Si ton Roger s'appelait Otto, tu l'aimerais tout de même !

— Bien sûr ! Lui, ce n'est pas la même chose...

Elles se taisent. Leurs cerveaux travaillent. Mady sourit aux anges. Dans le silence, on entend les voix éloignées des toutes petites qui chantent toujours :

Si ma tête est du-u-re,
Je possède par bonheur
Un don de natu-u-re,
J'ai, voyez-vous, un bon cœur...

CHAPITRE VIII

LA LEÇON DE CHANT

— Un peu de silence, mesdemoiselles, je vous prie, on ne s'entend plus ! Prenez vos places pour le chant avant l'arrivée de M. Rémy, ordonne Mlle Berthe d'une voix plus douce que d'ordinaire, car elle étrenne une nouvelle robe...

Qu'elles sont touchantes, les humbles robes neuves des institutrices !

Les élèves se taisent, rangent hâtivement cahiers, livres et plumiers dans leurs pupitres. Quelques méfiantes garent dans leurs poches divers objets qu'elles veulent soustraire aux fouilles de leurs remplaçantes, souvent curieuses, voire chipeuses. Puis, chacune va rejoindre sa place.

La classe se divise en trois parties, pour le chœur. Le classement s'est fait (à la flan), au début de l'année ; le professeur, M. Rémy, a simplement demandé : « Quelles sont les élèves de la première partie ? » Selon les doigts qui se sont levés, les unes ont dit très vite : « Moi ! Moi ! », uniquement pour ne pas se séparer de leurs amies ;

d'autres, parce que, la première partie se trouvant placée à la droite de la classe, elles se sont aperçues que la troisième recevrait toute la matinée le soleil piquant et elles ont préféré l'ombre, malgré le froid.

Certaines, enfin, ont choisi la seconde partie pour se rapprocher davantage du professeur, dont elles raffolent presque toutes, parce qu'il est le seul homme admis dans l'école — avec le nettoyeur des cabinets, qui, lui, décemment, ne peut pas compter.

A chaque leçon — deux fois par semaine — une demi-douzaine de jeunes filles, qui prétendent n'avoir pas de voix, se retirent au fond de la classe et se hâtent de bâcler leurs devoirs afin de pouvoir disposer de leur soirée.

Aujourd'hui, les élèves du clan Mady, trop émues par les menaces d'Otto pour pouvoir chanter, occupent les derniers bancs et bavardent à qui mieux mieux, se moquant de celles qui ont fait des frais de toilette pour aguicher l'attention de M. Rémy. Elles pouffent en remarquant, par-ci, par-là, des rubans clairs sur des cheveux plus frisés que de coutume.

Léonie lance des yeux haineux à Mlle Berthe, car elle aussi a changé de robe en l'honneur de M. Rémy, et, pour éviter les railleries de ses compagnes, elle a gardé son manteau jusqu'à la dernière minute, prétextant le froid.

Les sarcasmes pleuvent maintenant. Léonie se mord les lèvres et feint de ne rien entendre. Pour-

tant, avant de regagner sa place, elle passe près des moqueuses et, montrant sa robe trop fanfreluchée à Fernande, explique :

— J'ai changé, parce que l'autre était trop salissante.

— Comment ?... Elle était noire !

— Justement, sur le noir, on voit la poussière, vous la trouvez bien, celle-ci ?

Fernande, qui n'a pas le courage de ses opinions, se contente de répondre :

— En effet, elle n'est pas salissante.

— N'est-ce pas ? Le ton est assez original, on ne sait pas si c'est gris ou bis, ou...

— Oh ! si, on sait ! affirme Mady. C'est couleur « pain K. K. » ; si vous voulez la poétiser, dites : couleur « mie de pain de guerre ».

— Je préfère celle de la maîtresse, dit spontanément Fernande, sans voir verdir Léonie.

— Oui, appuie Mady, elle est plus simple et de meilleur goût.

— Oh ! là là ! proteste Léonie, est-ce qu'on découvre son cou quand on a la peau toute pointillée de rouge d'une poule qu'on vient de plumer ?

— Bah ! Qu'est-ce que ça peut faire ? Le professeur ne la voit qu'à distance et, ainsi, elle est fort séduisante sous ses bandeaux qui semblent onduler naturellement. Regardez comme ils sont jolis maintenant dans le soleil, insiste Mady, heureuse d'aviver l'angoisse de son ennemie.

De voir les reflets d'or des cheveux châtains, Léonie sent de plus en plus l'aiguillon de la jalou-

sie la taquiner ; elle s'éloigne, regrettant de s'être fait la veille une quantité de petites nattes très serrées avant de se coucher, ce qui donne, au lieu du résultat qu'elle espérait, un aspect raide de ficelle cardée.

— Celle-là, murmure Mady, plus elle cherche à s'embellir, plus elle est ridicule. A-t-on idée de se fagoter aussi mal ?

— Et avec ça, tu peux être sûre qu'elle se croit !

M. Rémy, toujours pressé, toujours en retard, entre précipitamment. A sa vue, les jeunes filles se lèvent, respectueuses. Occupée à se pomponner, Fernande laisse maladroitement tomber sa poudrière qui va rouler sous les pieds du professeur, répandant sa poudre rose parfumée.

— Bonjour, mesdemoiselles ; asseyez-vous, soupire M. Rémy, déjà fatigué, en faisant de la main un signe amical, sans même voir tous les coquets colifichets exhibés à son intention.

S'installant à sa place habituelle, une chaise posée devant le pupitre de Léonie, le professeur déplie sa serviette, en sort une pile de morceaux de musique qu'il tend à son admiratrice.

— Tenez, mademoiselle Gaudichon, distribuez les parties.

— Bien, monsieur, répond-elle, empressée et rougissante, en se trémoussant d'aise.

— Dis donc, Fernande, demande tout bas Mady, crois-tu que, si M. Rémy venait par hasard, un jour où il ne serait pas attendu, il s'apercevrait

des changements qu'il provoque chez les trois quarts des élèves ?

— C'est peu probable, répond l'interpellée, qui se frotte les dents avec du fusain pour les blanchir.

La distribution terminée, le professeur s'éponge le front avec un mouchoir à large bordure verte ; puis, d'une poche intérieure de son veston, il sort son diapason. Tous les yeux épient ses moindres gestes.

— Attention, mesdemoiselles, je donne le « *la* ».

Il frappe l'instrument sur le bord de la table de Léonie. L'encrier enchâssé dans le pupitre en profite pour déverser son trop-plein, une longue traînée d'encre s'écoule sur la robe « mie de pain de guerre » ; Léonie s'écarte rapidement, pas assez vite cependant, car deux larges gouttes s'étalent encore sur sa bottine du dimanche.

— Je suis désolé, mademoiselle, s'excuse M. Rémy, du bout des lèvres.

— Oh ! ce n'est rien, monsieur, ce n'est pas salissant, bafouille Léonie, devenue cramoisie, et qui rage en sourdine.

— Allez vous nettoyer chez le concierge, pendant que l'encre est encore fraîche, conseille la maîtresse.

Léonie sort, doublement navrée, cependant qu'à sa place le plancher s'étoile de taches noires qui se mêlent à la poussière.

— Reprenons, mesdemoiselles, donnez le « *la* ».

M. Rémy recule tranquillement sa chaise, sans plus se soucier de l'incident, pendant que toutes

les élèves chantent la note qu'il demande, ou une autre qui s'en approche...

— Attaquez le chœur — *mi bémol*, à quatre temps...

Il bat la mesure, avec des gestes amples.

— Un, deux, trois... « *sol si mi*, *si si*, *ré fa mi mi*... »

La première partie commence :

> De ta source pure et limpi...de...

— Arrêtez, mesdemoiselles, c'est trop dur, n'appuyez donc pas tant sur le « *de* » final. Et puis, imaginez-vous cette « source pure et limpide » et ne chantez pas comme si vous évoquiez un torrent en furie : un peu de poésie, mesdemoiselles ; allons, reprenez.

Cette fois, les voix s'efforcent à la douceur, mais si singulièrement flûtées que Mady part d'un fou rire qui gagne toute la classe. Le professeur lui-même sourit, d'un seul coin de sa bouche, et tape sur la table avec son diapason pour obtenir le silence.

Le chœur recommence :

> De ta source pure et limpide,
> Elance-toi, fleuve argenté...

— C'est ça, donnez à ce vers toute son ampleur...

La seconde partie entre à son tour : « De ta source pure et limpide... », puis la troisième.

M. Rémy, avec de grands gestes, se donne tout entier.

— Bien, bien, continuez :

Porte trois mots, coursier rapide :
Honneur, Patrie et Liberté (*bis*).

Ici, les trois parties se mêlent.

La maîtresse, les sourcils froncés, la main sur le front et les oreilles ouatées de rose, s'évertue à ne pas entendre et à éviter la migraine tout en corrigeant les devoirs de ses élèves.

— N'allons pas plus loin pour aujourd'hui. Restons-en à : « Liberté », jusqu'à ce que ce soit parfait. Voyons : *da capo*.

Pendant que le professeur chante avec les élèves, Mady et ses amies regardent l'horloge toutes les deux ou trois minutes, aspirant à la délivrance. L'idée qu'Otto pourrait se tuer et tuer son rival par-dessus le marché les bouleverse. Elles essaient de parler d'autre chose, mais plus l'heure s'avance, plus elles s'énervent, le cœur sautant d'inquiétude.

Fernande frotte sur ses lèvres un bâton de rouge ; c'est une telle habitude chez elle, qu'elle le fait machinalement, sans même vérifier dans une glace si le carmin ne dépasse pas son petit domaine.

Mady, qui ne prise pas « cet éclat emprunté », la taquine :

— Tu n'as pas honte, à ton âge, de mettre déjà de ces horreurs-là ! Ça doit laisser des traces, quand tu embrasses ?

— Penses-tu ! D'abord, c'est de la pommade contre les gerçures, ça ne tient pas.

— Blagueuse ! Passe ton mouchoir dessus pour voir !

Fernande appuie sa bouche en fente de tirelire sur sa main et constate en riant que l'arc de ses lèvres y reste marqué.

— Bah ! fait-elle, avec une fausse désinvolture où perce l'amertume du regret, je n'embrasse personne, moi ! Je n'ai pas d'amoureux-chéri qui m'attende au Jardin anglais, moi ! Je n'ai même pas d'amoureux-crampon qui m'attende à l'embarcadère, moi ! Mais je parie qu'Otto serait bien heureux si tu l'embrassais, même avec du rouge sur les lèvres, il n'y verrait rien du tout !

— C'est possible, la première fois, mais pas la seconde ; il ne doit pas aimer les fards.

— Il s'y ferait vite... Est-ce que tu iras à son rendez-vous, tout à l'heure ?

— De la flûte !

— Et si c'était vrai, tout de même, s'il allait se tuer ?

— Allons donc ! C'est un truc pour me faire venir, mais ça ne prend pas !

— Et s'il allait tuer ton Roger ?

— Je suis bien tranquille, il n'oserait jamais. Tout ça, c'est des mots de quand on est en colère. Et puis, Roger, il ne craint personne !

— Si j'étais de toi, Mady, j'irais, insiste Hélène qui a de la suite dans les idées.

— On aime ou on n'aime pas : je ne l'aime pas !

— Qu'est-ce que ça peut faire ? dit Fernande. Tu

te laisserais embrasser... Un baiser de garçon, c'est toujours agréable.

— Avec ça !

— Et, puisque ça lui ferait tant de plaisir...

— Je ne pourrais jamais. J'aime trop mon Roger !

— Eh bien, tu fermerais les yeux et tu penserais à lui, en voilà une affaire ! Ce serait une bonne action, il faut être généreux dans la vie.

— Tu places drôlement ta générosité !

— Qu'est-ce que tu veux, je n'aimerais pas avoir tout juste un amoureux ; il y a des jours où j'en voudrais une dizaine à la fois, toute une cour et trôner là, au milieu, me sentir aimée par tous... Ah !

Ses yeux palpitent, elle se voit réellement entourée, adulée, tandis que Mady se répète avec ferveur : « Toi, mon Roger, toi tout seul ! »

M[lle] Berthe coule des œillades langoureuses vers le professeur, aveugle ou prudent.

Et chacune, à présent, disserte sur le cas psychologique soulevé par Fernande :

— C'est drôle, fait Mady, je ne te croyais pas comme ça, Fernande, toi si timide ! Tu te déranges ; c'est l'effet de la lettre d'Otto ?...

— Peut-être... mais n'attache pas d'importance à ce que je dis ; quand on est femme, les idées changent, il paraît qu'on se contente d'un bon mari.

— Heu ! pas toujours ; il y a des exemples du contraire.

Dès qu'il est question de mari, tout le groupe se rapproche.

— Mon rêve ! s'exalte Simone, un bon mari qui me donnerait tout ce que je veux.

— Moi, déclare Isabelle, faut qu'on me câline ; pourvu qu'il me cocole bien, je ne souhaite rien de plus.

S'adressant à Mady :

— Je n'ai pas de conseils à te donner, mais, au sujet d'Otto, je pense comme Fernande : à ta place, j'irais à son rendez-vous, on ne sait jamais, avec les hommes ; j'en ai connu deux comme celui-là, à Dardagny ; leurs bien-aimées n'en voulaient pas non plus, alors il y en a un qui s'est pendu et l'autre qui s'est noyé !

Simone hoche la tête d'un air capable et renchérit :

— Moi aussi, j'ai entendu raconter de ces histoires-là dans ma famille : le beau-frère de mon oncle s'est empoisonné quand il était jeune... C'est toujours quand ils sont jeunes que les hommes font des bêtises ! Prends garde, Mady.

— Ecoutez, vous commencez à m'ennuyer avec tous vos macchabées !

Mais Fernande, décidément sortie de son état normal, s'affole :

— Vas-y, vas-y, pense donc ! Quel remords sur ta conscience, toute ta vie, et pour nous aussi qui serions tes complices !

— Zut et zut, à la fin ! lance Mady qui s'exaspère.

Afin de ne plus entendre les mauvaises conseillères, elle se mêle au chœur, à la grande surprise de ses compagnes, et chante la première partie pour faire plus de bruit et s'étourdir :

De ta source pure et limpide,
Elance-toi, fleuve argenté !
Porte trois mots, coursier rapide :
Honneur, Patrie et Liberté (*bis*).

La leçon se termine. Le professeur se lève. Léonie lui passe son pardessus, son chapeau et recueille avec ravissement le dernier salut. Il sort.

— Regardez la maîtresse, quelle téterre elle fait ; qu'est-ce qu'elle a donc ? montre Mady.

Elle a qu'elle est congestionnée de rage : M. Rémy ne l'a pas regardée plus que d'ordinaire. Il n'a pas vu la jolie robe neuve, ni même l'élégante coiffure. Regrette-t-elle tant de dépenses inutiles ? Y songe-t-elle seulement ? La malheureuse, qui ne manquait pas, soutenue par son désir de plaire, d'une certaine beauté, glisse maintenant dans toute sa laideur. A la cruelle déception, la révolte succède, puis la rage... Les mâchoires se serrent, le nez gonfle, rougit, les yeux s'arrondissent et semblent vouloir s'échapper de leurs orbites.

Pressées de partir, les élèves ne remarquent pas ces symptômes. Les pupitres se ferment. Un plumier tombe bruyamment et déchaîne l'orage :

— Léonie, sortez ! Vous avez cinquante mauvais points et vous me ferez le plaisir de dire à vos

parents que vous vous tenez fort mal en classe. En voilà un genre, de vous jeter à la tête de ce professeur de chant ! Quelle dévergondée vous faites ! Vous croyez donc que je n'ai rien vu ?

Léonie, qui devine la jalousie de la maîtresse, ne bronche pas ; elle se contente de rougir jusqu'au cou, mais les élèves, stupéfaites, poussent des « oh ! » compatissants, sauf le cercle de Mady qui a compris. Au paroxysme de l'énervement, Mlle Berthe s'écrie :

— Pas de protestations ! Quelle classe indisciplinée ! Oh ! mais j'y mettrai de l'ordre, j'y mettrai de l'ordre, soyez tranquilles. Je vous dompterai, mes gaillardes ! D'abord, je donne cent mauvais points généraux.

Quelques indifférentes étouffent une forte envie de rire. D'autres s'indignent. On entend des : « J'ai rien fait ! » « Moi non plus ! » « C'est une injustice ! » « Je me plaindrai à Mme la directrice ! » « Je le dirai à ma mère ! » « C'est trop fort ! » « Elle va voir ! »

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ? leur souffle Mady, cent mauvais points généraux, ça ne recule personne, puisque c'est tout le monde. Ah ! là ! là ! heureusement que c'est l'heure de sortir. Qu'est-ce qu'on prendrait encore avec cette enragée-là, brrr...

Devant le tumulte de la classe, Mlle Berthe s'irrite davantage. Voyant ses élèves se lever, elle prononce d'une voix glaciale :

— Rasseyez-vous, mesdemoiselles. Je n'ai pas

donné le signal du départ. J'inflige à toute la classe une heure de retenue. Commencez vos devoirs et, surtout, que je n'entende plus un mot !

Le premier moment de stupeur passé, Mady conclut tranquillement ;

— Pauvre Otto ! C'était écrit, je ne devais pas aller au rendez-vous !

— Il va se suicider, tu verras, je le sens, prédit Fernande avec tant d'assurance que les autres en ressentent un véritable malaise.

La maîtresse ouvre la fenêtre, elle regarde le ciel si pâle, si tendre... Et c'est la détente, de grosses larmes coulent sur la robe neuve.

CHAPITRE IX

LA FUITE D'OTTO

Dans un silence studieux, l'heure de la consigne s'est écoulée. La maîtresse tasse une pile de grandes feuilles de papier écolier. D'une voix découragée, elle délivre ses prisonnières :

— Vous pouvez partir, mes enfants ; demain, je vous donnerai le résultat de la composition de ce matin.

Elle enfouit dans sa vieille serviette de moleskine toute fendillée les derniers feuillets à corriger.

— Au revoir, mademoiselle.

— Au revoir, mes enfants.

Les élèves saluent d'une inclinaison de tête hypocritement déférente en passant devant elle et s'éloignent.

Dehors, Simone embrasse ses amies :

— Je vous laisse aller, aujourd'hui, je suis trop en retard, j'aurai meilleur temps de passer par ce côté-là. Adieu !

— Rave ! boude Hélène, si la maîtresse nous a classées dans cet état d'esprit, ça promet.

— Et comm' ! Léonie est sûre de son affaire, promet Fernande : elle sera bonne dernière.

— C'est tout indiqué, acquiesce Hélène ; mais qui sera la preu ?

— Simone, bien sûr ! opine philosophiquement Mady. Elle gave Mademoiselle de cadeaux depuis quelque temps ; faut bien que ça serve à quelque chose, pas vrai, Isabelle ?

— Que si, elle fait tout ce qu'elle peut pour l'embijôler !

— Tu l'as bien réussie, ta compose ?

— Pas plus ! J'ai rien pu en tirer. Qu'est-ce que tu veux trouver sur un pareil sujet, je te demande un peu ?

— Moi, déclare Hélène, j'ai bafouillé tant que j'ai pu, mais je m'en moque, on ne me dit jamais rien à la maison. Et toi, Mady, t'as su ?

— Je ne sais plus, j'ai écrit d'une traite, d'un bout à l'autre, sans m'arrêter. Ça marchait bien, j'étais tellement fière de mon travail que j'ai failli le porter tout de suite à Mademoiselle, mais ça m'a passé. Maintenant, j'ai peur de m'être trop lancée dans la fantaisie, et je crains par-dessus tout d'être ridicule...

— Qu'est-ce que tu as donc mis ?

Au moment où Mady s'apprête à raconter, Hélène s'exclame :

— Oh ! c'est trop fort ! Regardez vite à gauche, sur le pont... le grand dâdou !

Toutes les têtes se tournent à la fois. Otto-

s'avance, la bouche distendue par un sourire béat, cachant derrière son dos un énorme bouquet.

— Eh bien ! s'étonne Mady, qui rage intérieurement, il en a une patience !...

— Elles sont jaunes, tu sais ? remarque Hélène, on y voit à travers le papier.

— Un bouquet de cette couleur à une jeune fille, c'est d'un goût ! critique Fernande masquant une pointe de jalousie.

— Le fait est, Mady, qu'elles lui vont mieux qu'à toi, ses fleurs jaunes, il peut les garder ! blague la bonne grosse Isabelle en s'esclaffant.

Comme il n'a pas mis à exécution son funèbre projet, il perd aussitôt tout son prestige auprès des amies de Mady.

— Non, mais ce qu'il est niolu, ce zico, fait Hélène. Si encore il avait au moins fait semblant : il aurait mis un bandeau à son front ou une écharpe à son bras et l'effet y était.

— Ça n'aurait pas pris ! rétorque Mady.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? Veux-tu qu'on te reconduise jusqu'à ta porte ? Comme ça, il n'osera pas te parler, propose Fernande.

— Pas la peine ! Pensez-vous que je vais me laisser cramponner ? Voulez-vous le voir décamper ?

« Oui », font les trois têtes intriguées et déjà ravies.

— Qu'est-ce qu'elle va encore inventer ? murmure Isabelle, en la voyant traverser la rue à petits pas rapides.

Mady arrive dans le dos d'Otto et lui parle très vite :

— Ne vous retournez pas ! Maman sait tout, elle a trouvé votre lettre, elle est à dix pas derrière nous !...

Pris de frousse, le collégien se sauve à toute allure, semant au hasard ses mimosas dédaignés.

Edifiée par cette fuite soudaine, Mady pouffe de rire :

— Sûr qu'il serait le premier, dans une course Marathon !... Tout de même, si c'était vrai ! Quel grand lâche ! Quand je pense que, sans vouloir l'avouer aux autres, tout à l'heure, je me sentais déjà apitoyée, prête à m'attendrir !

Un peu méprisante, elle rejoint ses compagnes ébaubies qui courent sur la piste d'Otto, pour ramasser les fleurs qu'elles se disputent.

— Vous voyez, ce n'est pas plus malin que ça, conclut Mady après les avoir mises au courant de son stratagème. S'il était resté une dernière hésitation, elle n'existerait plus... Et maintenant, je vous quitte pour aller retrouver Roger.

— Tu crois qu'il t'attend encore ?

— Lui ? J'en suis sûre comme de moi-même. D'ailleurs, vous pouvez le constater... Le voyez-vous, là, sur notre banc, en train de lire ?

— Oui... Tu en as de la chance, tu es bien tombée... Il est si beau ! murmure Fernande, avec un soupir qui en dit long.

— N'est-ce pas ? approuve ingénument Mady, les yeux brillants, toute à son bonheur enamouré,

— Tout de même, quand on pense que la lettre d'Otto nous avait fait si peur ! Hein, croyez-vous, quel menteur ! A qui se fier ?

Et elles s'en furent toutes trois, doutant pour la première fois de la parole des hommes...

. . . .

Sous la pluie des baisers de Roger, Mady raconte, grisée de caresses :

— Tu es gentil de m'avoir attendue si longtemps ! Une heure de retenue quand je te savais là, c'est dur ! Mais laisse-moi donc t'expliquer...

— Tout à l'heure, ma chérie ; qu'importe, puisque te voilà... j'aime mieux t'embrasser... tu es adorable, tu es exquise... je t'aime comme un fou. Ah ! tiens ! j'oubliais, j'ai là quelques fleurs pour toi...

Devant les yeux écarquillés de Mady, il s'inquiète :

— Tu n'aimes peut-être pas les mimosas ? Un marchand passait là tout à l'heure, un pauvre boiteux...

— Mais si, je les aime, proteste la jolie fillette, toute troublée ; j'en raffole, de ces petites gerbes d'or !...

Elle respire le bouquet, baissant les paupières pour cacher son émoi, y pose ses lèvres.

Cependant que, très amoureux, Roger s'exalte :

— Comme tu es belle, mon amour ! Ne bouge plus, une seconde, que je t'admire... tu évoques en moi des souvenirs : « Je boirai la rosée aux calices des lys... »

CHAPITRE X

« ZIZI »

Ces demoiselles attendent le résultat de la composition française, promis la veille.

Tous les yeux se braquent sur la maîtresse : on en voit d'inquiets, de câlins qui cherchent à plaire en ce moment suprême, et aussi de fort indifférents.

Mlle Berthe tient encore quelques pages en mains, les numérote de son gros crayon bleu, contrôle une dernière fois son classement. Enfin ses lèvres s'entr'ouvrent :

— Première...

Simone sourit et se lève à moitié.

— Mady.

Un flot de sang empourpre les joues de la triomphatrice. La voix troublée, elle demande, hésitante :

— Moi, mademoiselle ?

— Oui. Venez sur l'estrade, vous allez lire votre travail à vos compagnes.

— J'en suis bleue, glisse-t-elle tout bas à sa voi-

sine, avant de gravir — dignement, comme il sied, malgré sa crainte éperdue du ridicule — les trois marches de l'estrade.

Elle prend sa composition et la tient devant sa figure pour garder son assurance en s'isolant de ses compagnes. Dame ! Elle a si souvent fait rire les autres qu'elle redoute les représailles. Puis elle commence : « Zizi. »

— Oh ! font quelques voix surprises.

— N'interrompez pas, mesdemoiselles, laissez lire Mady, je désignerai ensuite celle d'entre vous qui fera la critique.

Mady reprend : « Zizi. »

Il pleut, viens, protège-moi, mon vieux compagnon. Vois, le quai est désert, aucun piéton n'ose affronter la rafale... Viens. Attention, l'eau dégouline dans mon dos, je la sens, elle me transperce et je frissonne... Protège-moi, tu es si grand et moi si petite !

Puisque nous sommes seuls, je peux te le dire : tu vieillis, tu sais ? Mais je t'aime quand même...

Tu te rappelles, quand je t'ai connu ? Tu étais beau, tu me regardais avec tes bons yeux tendres, et tout de suite, tu me plus. Je m'attardais à te contempler, t'examinant méticuleusement ; je te cherchais en vain un défaut, tu étais parfait.

Je pensais à toi toute la journée. En sortant du cours, je ne rentrais plus directement, je faisais de grands détours pour te voir, tant j'avais peur

qu'une autre ne t'enlevât à moi. Tu étais simple et beau ; tu fus mon premier désir...

Cet amour dura longtemps.

Enfin, un jour, je m'en souviens bien, on fêtait l'anniversaire de ma dixième année ; au milieu de la table, dix petites bougies marquant mon âge brûlaient autour d'un gâteau sur lequel mon nom s'inscrivait en lettres de chocolat. J'étais très émue, mais soudain je t'aperçus et je me précipitai vers toi, t'embrassant, te caressant... Ah ! le cher cadeau qu'on m'offrait là !

Pendant quelques jours, nous ne nous quittâmes plus. J'osais à peine te toucher, prenant mille précautions pour ne pas te froisser ; je restais en extase devant toi, admirant ton élégance, ta ligne...

Et puis, je me mis à jouer avec toi, comme d'autres fillettes, avec leur poupée. Je te baptisai Zizi et, de crainte qu'on ne te volât, je te laissai à la maison. Mais, à peine dehors, je m'ennuyais déjà de toi, je pensais à ta jolie tête de bon caniche, à la chaînette d'or qui entourait ton cou, au minuscule grelot... Non, décidément, je ne pouvais me séparer de mon Zizi !

Désormais, je t'emmenai partout ; au commencement, je te portais sous mon bras pour ne pas te salir au contact du sol ; et puis, les jours passèrent et j'en vins à te traîner derrière moi, comme un enfant qui ne veut pas avancer et qu'on tire par la main. Tu laissais sur le sable de l'allée la trace capricieuse de ton passage.

Enfin, lassée, je décrétai que tu devenais vrai-

ment trop encombrant... Ce grand amour n'était donc qu'un caprice?

Maintenant, je t'aime encore parce que je me souviens, tu es mon vieux camarade, mais je ne suis plus fière de toi. Je te cache. Tu ne vois que la pluie, toujours la pluie. Entends-tu sa chanson? Je l'aime. Et toi, dis, l'aimes-tu? Eh quoi! tu pleures? Attention, nigaud, tu mouilles ma manche! Puisque je te dis que je te chéris, pourquoi cet air sombre? Tout passe, que veux-tu? Allons, rentrons, mon vieux Zizi, abrite-moi mieux, voyons, il n'y a pas à dire, tu vieillis, ta soie s'éclaircit...

*
* *

— Comment, Catherine, vous sortez par un temps pareil?

— Dame, faut ben, mam'zelle Mady, mes guenilles ne craignent plus rien, elles en ont vu d'autres!

— Mais vous allez vous enrhumer, vous n'avez donc pas de parapluie?

— Ma foué non, ça coûte trop cher, j'mourrons avant d'pouvoir m'en offrir un.

— Catherine, Catherine! Ne vous en allez pas. Attendez, regardez, vous êtes déjà toute trempée, l'eau ruisselle par terre tout autour de votre jupe, vous ne voyez donc pas?

. . . .

Allons, va, Zizi, tu lui seras plus utile qu'à moi, à cette pauvre vieille, et puis, pourquoi m'attendrir? Je te reverrai souvent, toutes les fois que Catherine viendra aider la bonne à faire le ménage? Donne ton petit crâne de chien. Comme il était bien sculpté! Que l'ivoire en était doux à caresser! Va-t'en vite, je pourrais te regretter. Adieu, mon pauvre Zizi...

*
* *

— Eh bien, Catherine, il pleut et vous n'avez pas apporté votre parapluie?

— Bah! mam'zelle Mady, j'aime autant vous dire: je me suis jamais servie de ces outils-là, la roïlle, ça m'connaît...

— Mais alors, le parapluie?

— Ben, voilà: j'ai défait la soie qu'était bonne et je me suis taillé un jupon dedans.

— Un jupon? avec mon parapluie?

— Dame! oui, tout en petits volants, c'est p't'êt' pas ben beau, mais c'est rudement solide. T'nez, regardez voir, j'en ai jamais eu d'pareil.

— Ah!... Et... la tête? La tête de caniche, qu'en avez-vous fait, Catherine? Tâchez de vous rappeler...

— J'ai dû la laisser dans ma boîte à ouvrage.

— Rapportez-la-moi, Catherine, je vous donnerai un jupon tout neuf.

*
* *

Que je suis heureuse, Zizi, de revoir ta jolie tête blanche, là, dans ma vitrine ! Sans toi, je n'aurais jamais soupçonné de telles misères...

Mady s'arrête et scrute les visages ; quel effet a produit sa prose ?

La bouche pincée, Simone affecte de ne pas la voir ; de loin, Hélène approuve avec des signes de tête admiratifs : « C'est très bien ! » Une autre applaudit silencieusement, en tapant seulement l'un contre l'autre les ongles de ses pouces. Léonie hausse les épaules et la majorité est rêveuse, ce que la maîtresse constate d'un regard circulaire. S'adressant à Isabelle, dont le grand nez bourguignon devient aussitôt violet, comme une aubergine :

— Isabelle, dites-nous bien sincèrement ce que vous pensez de la composition de Mady ?

— Je ne peux pas, mademoiselle, je suis trop émue, j'ai envie de pleurer.

— C'est parfait, asseyez-vous. Vous venez de décerner à votre amie le plus bel éloge qu'elle puisse souhaiter. C'est précisément pourquoi je l'ai classée la première ; c'est qu'elle a su nous émouvoir avec un parapluie. Je vous indiquerai les défauts tout à l'heure, mais c'est très bien, Mady... beaucoup de sentiment... l'âme des choses aussi... Ne ricanez pas, Léonie, n'est-ce pas ?... ou

je fais lire à haute voix votre copie, dont voici la première phrase : « Le parapluie est un objet que l'on ne sort que lorsqu'il pleut... ! »

La classe rit avec entraînement et Léonie baisse le nez.

CHAPITRE XI

LA BRONCHITE

Tout amincie par le séjour au lit, Mady ouvre ses paupières languissantes. Sur sa joue pâle, une boucle de cheveux glisse.

D'une main, elle remonte les couvertures jusqu'à son menton ; de l'autre, elle pianote sur les larges rayures verticales du mur, écartant bien les doigts, le plus possible, pour attraper les lignes, « *mi*, *do*, *ré*, *mi* ; *mi*, *sol*, *fa*, *mi* » (ô Carpentier !).

En apercevant auprès du « *mi* » un petit trou rond qu'elle a percé au cœur d'une rose elle s'arrête et, avec l'ongle de son auriculaire — comme il a poussé pendant sa maladie ! — elle vrille, creuse, l'élargit encore... Au contact du plâtre qui poudre aussitôt l'intérieur de son ongle, Mady rentre sa main agacée sous le drap. Ses yeux d'un bleu très tendre s'attachent machinalement au dessin de la fine guirlande qui serpente entre les rayures ; dans les fleurs stylisées, des têtes grotesques, çà et là, lui apparaissent ; celle-ci, penchée en arrière, a le nez retroussé d'un gamin

de Paris, un nez « oùsqu'il pleut d'dans ». Et là c'est un bras qui se dresse, menaçant, un bras difforme. Plus loin, elle retrouve des cernures de crayon distraitement tracées un jour qu'écrivant au lit elle poursuivait une phrase rebelle ; et c'est encore, dans les entrelacs du feuillage, parmi les tiges, des dessins chimériques, des insectes aux pattes crochues, démesurées...

Lassée, Mady se retourne pour ne plus rien découvrir, et songe.

Peu à peu, les nuages de son cerveau se dissipent, ses idées se précisent, elle se rappelle tout ; sa dernière sortie, on parlait d'épidémie. Sa mère lui avait prodigué les recommandations : « Ne parle pas dans la rue, ferme bien la bouche à cause du brouillard. » Et elle avait rejoint ses amies à l'angle du Grand Quai. Elles se rendaient à l'école, toutes tenaient leur mouchoir imbibé d'essences antigrippales devant la bouche et riaient comme de petites folles, se blaguant :

« Ce qu'il sent mauvais, le tien, pouah ! — Et le tien donc ! tu ne te sens pas, ma chère ! — T'en as mis aussi, Mady ? — Non ! Moi, j'embaume l'eau de Cologne et vous, vous empoisonnez toutes le phénol.

Elles allaient, laissant derrière elles une odeur empestante, bien saine. Fort agitées à cause de l'épidémie, chacune voulait dire son mot : « Ma chère, paraît qu'on va tous mourir comme des mouches. — S'il faut mourir, mourons... pour les p'tits oiseaux, comme on chante à Paris », avait

répondu Mady. Et elles parlaient de la mort, apeurées. « Ce serait triste de mourir si jeunes, sans avoir rien connu de la vie, pas vrai, Mady ? — Pour sûr ! Moi, j'aime tant la vie ! Si je meurs, ma foi, tant pis, je n'aurai pas eu à me plaindre ; jusqu'à présent, je n'ai pas été malheureuse... Mais ce que mon pauvre Roger aura du chagrin !

Elles s'étaient juré que, si l'une ou l'autre tombait malade, elles iraient toutes la voir, la soigner, sans craindre la contagion. Toutes se sentaient une âme d'infirmière, ennoblies d'altruisme. Alors, sur le pont du Mont-Blanc, Mady avait éternué très fort, la bouche fermée, ce qui lui avait fait grand mal au côté droit de la poitrine, là, tout en haut. Il lui en était resté une douloureuse irritation. En classe, comme elle ne cessait de tousser, la maîtresse lui avait octroyé la permission de rentrer à la maison ; Mady savait bien que c'est parce qu'elle gênait le cours et non par bonté d'âme ; aussi n'avait-elle pas marqué une reconnaissance excessive.

Le lendemain, lorsqu'elle voulut se lever, elle se sentit lourdement courbaturée, avec un affreux mal aux reins... Quand on lui apporta son déjeuner, elle détourna la tête, écœurée, et depuis elle n'avait rien pris qu'un peu de bouillon, du lait, s'affaiblissant davantage.

Et c'est alors que le médecin est enfin venu, a questionné : « Pas de fièvre ? de maux de tête ? Voyons un peu... » Il a ouvert la jolie chemise de nuit brodée de soie bleue (boutonnée sur le côté,

à la russe) ce qui a fait beaucoup rougir la malade. Il a écouté les poumons, le cœur, sans se douter que, s'il battait plus fort, c'est que Mady avait honte de sentir cette oreille appuyée sur son petit sein timide. Il a encore dit : « Respirez... oui... la bronchite est là. Retenez la respiration, bon. Eh bien ! ce n'est pas la grippe espagnole. Il y a tout de même un peu d'influenza. Il ne faut pas vous inquiéter, mon enfant (comme si Mady avait peur !) Voyons, vous mettrez un cataplasme bien chaud sur la poitrine, ensuite sur le dos ; vous prendrez la potion que je vais vous indiquer, une cuillère toutes les deux heures et, surtout, vous garderez le lit. »

Et le docteur est parti, toujours pressé, avec une pauvre mine éreintée. Mady l'a entendu dire à sa maman : « Je n'arrive pas à faire toutes mes visites, je suis surmené. »

A l'idée du cataplasme, Mady a fait la grimace, elle n'aime pas du tout les cataplasmes. Elle a essayé de lire l'ordonnance sans y parvenir ; les docteurs ont toujours une écriture que seuls les pharmaciens parviennent à déchiffrer.

Enfin, toutes les deux heures, elle a pris sagement sa potion, très vite pour ne pas sentir le goût et, tout de suite après, une pâte pectorale dans le même but. Malgré cela, elle tousse toujours. De temps en temps, elle entend la conversation des femmes de chambre, dans la pièce voisine : « On vient d'enterrer le locataire du cinquième ; celui du second est au plus mal ; au quatrième, il y a

plusieurs malades ; le petit un tel est mort ; la charcutière a perdu son cousin, etc., etc. » Et Mady frissonne : « Quelle épidémie, c'est épouvantable ! La guerre ne fait donc pas assez de victimes ? Il faut que la grippe continue ! »

Depuis combien de temps Mady est-elle alitée ? Elle ne sait pas. Elle a dormi, dormi comme elle ne pouvait pas s'imaginer que cela fût possible, sauf dans les contes de fées : « Mady au Bois dormant. »

« Quel jour peut-il être ? Est-ce que j'ai la grippe ? Est-ce que je vais mourir ? Je suis fondue. Je me sens fatiguée, oh ! si fatiguée ! Je ne souffre pas, sauf quand je tousse, ça ne me ferait pas de mal si je mourais de cette maladie-là. Oui, mais Roger... Ah ! non ! Je ne veux pas mourir encore, comme disait la jeune captive... »

Elle écrase une larme au coin de son œil :

« Moi aussi, je suis une jeune captive ! »

Elle reprend sa rêverie interrompue : « Est-ce que je vais rester au lit encore longtemps ? C'est bien pénible... Et Roger, qu'est-ce qu'il doit penser ? Je voudrais voir si j'ai beaucoup changé. Mes mollets sont flasques, je n'en ai presque plus. »

Inquiète, Mady sort de son lit pour faire, devant l'armoire à glace, quelques constatations. Elle se contemple de face, de profil ; sa jolie petite silhouette aristocratique s'est encore affinée :

— Pour sûr que j'ai maigri... c'est pas laid, ça fait les yeux plus grands.

Toute faible, elle va jusqu'à la fenêtre. Sous le

ciel gris, maussade, un corbillard automobile, surchargé de couronnes, passe en vitesse, vire et disparaît. A peine remise de sa stupéfaction, elle voit maintenant, avec un serrement de cœur, s'avancer un autre cortège, sans fleurs, aux chevaux drapés de noir marchant à pas lents, lents... Attristée, elle s'écarte de la fenêtre, se remet au lit. Pour la première fois, elle remarque que les domestiques ne viennent plus dans sa chambre, et comprend.

— Pourquoi leur en voudrais-je ? Mes amies elles-mêmes ne sont pas venues prendre de mes nouvelles malgré leur beau serment. Pas une ! Il n'y a que maman qui n'ait pas peur, il n'y a qu'elle qui m'aime. On ne devrait aimer que sa maman sur la terre... Et puis, Roger, mon Roger ! Ah ! s'il pouvait venir, lui !...

Sa pensée peu à peu s'alourdit, elle murmure encore :

— Bien fait, d'abord, je n'ai pas la grippe ! Le docteur l'a dit. Elles en feront un nez, les bonnes petites amies, quand elles le sauront.

Et Mady s'endort, doutant à tout jamais de la parole des femmes.

CHAPITRE XII

L'ARMISTICE

Des cris, des chants, des bruits de casserole frénétiquement tapée réveillent Mady en sursaut. Elle prête l'oreille, soupire :

— Il en fait un potin, ce véhicule, aujourd'hui ! Ça devrait être défendu à un honnête tramway d'empêcher une jeune fille de dormir. Celui-là et son confrère de Paris : « Ecole militaire — Cimetière de Bagneux », je les retiens ! Si jamais les femmes sont admises députées, ils verront ce qui leur pend au moteur, ces deux ! Je proposerai à MM. les députés qu'on démolisse ces poids lourds et qu'on vende les pièces comme souvenirs historiques au Marché aux puces... ou ailleurs, pourvu qu'on ne les revoie jamais. Mais voyons, je rêve ? J'entends chanter... C'est encore le bourdonnement de mes oreilles... Sale tramway, va ! Chaque fois qu'il passe devant la maison, il fait tout trembler dans ma chambre, et son grincement sur les rails me donne des frissons jusque dans les doigts de pied. Mais, non, je ne rêve pas, on chante... Pardi,

il doit être bondé d'écoliers en balade avec leurs professeurs, ou d'étudiants en bombe ! C'est veinard, les étudiants, ça déniche toujours des anniversaires — prétextes pour s'amuser.

Le vacarme augmente.

— Quel chahut, tout de même ! Mais, c'est la *Marseillaise* qu'ils chantent !

D'un bond, Mady se lève ; sans prendre le temps de s'envelopper de son kimono, elle court à la fenêtre, dans sa longue chemise de nuit, soulève les rideaux et voit avec stupeur la ville pavoisée jusqu'aux toits, même les autos, les bicyclettes, les bateaux...

— Ils sont plus déchaînés qu'au quatorze Juillet chez nous !

Au milieu de la chaussée s'avance un cortège d'enfants chamarrés de décorations fantaisistes, brandissant des pancartes que Mady, du haut de ses trois étages, ne peut lire ; un jeune homme à bicyclette les précède, porteur d'un immense drapeau français. Derrière lui, les gosses marchent dans un turbulent désordre, frappant de toutes leurs forces sur des tambours, sur de vieilles boîtes en fer, sur tout ce qu'ils ont trouvé, s'arrêtant de chanter la Marseillaise pour crier : « Vive la France ! »

Mady ne comprend pas, mais elle se met à trembler. Elle ne peut plus rester en place. Quel événement agite donc et met en liesse la tranquille Genève ? Elle égrène toutes les suppositions possibles :

— Qu'est-ce qui arrive ? Les élections ? Non, on entendrait la « Clémence ». Peut-être a-t-elle sonné pendant que je dormais ?... Mais, si c'était ça, on n'aurait pas sorti tous ces drapeaux français aux fenêtres. Alors ? une grève pour protester contre la vie chère ? On n'aurait pas pavoisé. Une fête suisse que je ne connais pas ?... Oui... ça expliquerait les bannières de tant de cantons... A moins que ce soit la visite d'un souverain... Poincaré, peut-être ?

Le tramway bruyant passe sous ses yeux, décoré, lui aussi, des drapeaux de Genève et de France. Elle murmure, reconnaissante :

— Brave tram ! Pas de danger que je te fasse jamais démolir, je t'ajouterais plutôt une remorque !

A haute voix, elle appelle :

— Maman ? maman ?

Comme personne ne répond, elle crie encore dans le couloir :

— Maman ? maman ?

A l'office, elle trouve la grosse cuisinière, une cocarde franco-suisse sur la poitrine, occupée à piquer sur le dos d'une superbe truite les drapeaux des alliés. A la vue de Mady, la dondon se dépite :

— Mam'zelle ferait bien mieux de rester couchée... qu'elle risque d'attraper du mal à se promener sans rien dessus elle comme ça... Ce que je fais ? Pardi, je me dépêchais avant le retour de Madame pour y faire la surprise au dîner ; faudra rien y dire...

— Non, non, soyez tranquille ; mais, qu'est-ce qui se passe donc ?

— L'armistice, « elle » est signée.

— Ah !

Mady rentre dans sa chambre, ouvre son petit dictionnaire Larousse pour être sûre de ne pas se tromper : « *Armistice*, suspension d'armes, interruption des hostilités par accord mutuel. »

Dehors, les étendards balancent doucement leurs mille couleurs dans l'air tiédi ; le soleil s'impose à la fête de tout son éclat, francophile, lui aussi.

— Cette vue va me guérir, pense Mady, si excitée qu'elle n'entend pas la porte s'ouvrir derrière elle.

— Veux-tu te dépêcher de retourner dans ton lit !... En voilà des façons, Mady ! Profiter de mon absence pour se lever ! Imprudente !

— Alors, c'est la paix, maman ?

— Oui, oui, dans un mois, mais couche-toi vite !

— Tu crois que papa sera bientôt démobilisé ?

— Je l'espère, mais il ne sera pas content si tu n'es pas guérie. Tu ne pourras pas aller le chercher à la gare ?

— A quelle gare ? A Paris ?

— Cela dépendra de ce qu'il nous dira... Voyons, maintenant, recouche-toi, ou je me fâche. Que dirait le docteur s'il te voyait ?

— Oh ! le docteur, il m'agace ! Est-ce qu'il doit venir aujourd'hui ?

— Non, il n'a pas le temps, il a recommandé de te donner ta nouvelle potion, de t'en faire prendre

une seconde bouteille et ensuite, si tu n'es pas guérie, de l'avertir.

— Bien. Alors, je me couche, mais à la condition qu'on ne vienne pas dans ma chambre me déranger ; je tombe de sommeil.

— Parfait. On va te laisser dormir, personne n'entrera avant que tu appelles.

— Bonsoir, maman.

— Bonsoir, mignonne.

Mady attend quelques secondes, écoute sa mère s'éloigner, donne un tour de clef et s'habille fébrilement.

— Ah ! le docteur n'a pas le temps de venir ? Eh bien ! moi, je n'ai pas le temps de l'attendre !... Où ai-je mis mon jupon? Je le tenais il y a deux minutes... Il n'y a pas à dire, je suis dingo... Je n'ai pourtant pas eu la dingue !

Elle regarde sur les sièges, sous les coussins et même sous les meubles. Rien.

— Tant pis, je le chercherai tout à l'heure.

Elle en prend un autre dans l'armoire, bouscule, énervée, la pile trop serrée dans un lien de ruban bleu... replace les autres jupons pêle-mêle sur la planche.

— Allons, bon, c'est mon démêloir à présent qui a disparu ! Je suis sûre de l'avoir posé sur la toilette... Ah ! le voilà sur la cheminée ! Décidément, l'armistice me rend « badadia ».

Vite habillée, Mady passe doucement la tête dans le couloir, prête l'oreille... aucun bruit. Sur la pointe des pieds, elle traverse l'antichambre,

ouvre la porte d'entrée et, la laissant entre-bâillée, file.

Dehors, elle s'arrête soudain, inquiète :

— Est-ce que je vais être obligée de remonter ? Ça me fait tout chose dans les mollets... J'ai le vertige, je vois tout jaune, tout vert, tout trouble... Oh ! mon pauvre petit dos tout cassé !

S'appuyant contre un mur, elle attend. L'air la ranime.

— Ça va mieux. Je ne sens plus rien, je suis en ouate. Si quelqu'un me poussait, je tomberais comme une plume... peut-être bien que je m'envolerais, s'il y avait de la bise...

A pas lents, elle repart, s'arrêtant de vitrine en vitrine, égayée des guirlandes bariolées, des enlacements de rubans aux couleurs alliées et suisses. Dans un étalage de lingerie trône une grande poupée drapée d'une oriflamme française, genre Marthe Chenal. Un marchand de jouets groupe autour de Foch et de Joffre un bizarre bataillon anglo-belge commandé par un colonel serbe et un amiral portugais brandissant la bannière étoilée d'Amérique. Chaque magasin exhibe son patriotisme. Curieuse, affairée, Mady lève le nez, inspecte tout.

— C'est joli, toutes ces couleurs !... J'aimais bien Genève, déjà, mais maintenant je l'aime encore plus. On se croirait en France...

Des groupes d'enfants passent encore, toujours avec des drapeaux, toujours avec des emblèmes. L'un d'eux arbore avec orgueil l'écriteau : « La

bande de Saint-Gervais », et voici d'autres bandes, tant de bandes... Une haie de spectateurs se forme au bord des trottoirs, c'est du délire : on promène des mannequins représentant le kronprinz... Guillaume II en grande tenue, à cheval sur le capot d'une automobile, avec cette pancarte : « Dieu était avec moi. »

— Comment donc ! Il devait bien s'embêter, Dieu !

On crie : « Vive la France ! » On entend la *Marseillaise*, le *Chant du départ*, *Tipperary*, la *Madelon*, sans interruption.

Toute la ville est dehors, depuis les plus exaltés francophiles jusqu'aux placides mamans genevoises, contentes de montrer cette fête gratuite à leurs enfants. Des cuivres pétaradent. La joie ruisselle.

Un monôme de soldats belges coiffés du bonnet de police traverse un grand café, chantant les hymnes alliés avec l'accent du pays : « *Le jour de gloire est arriveï.* » Ils défilent entre les tables bousculées, l'orchestre joue la *Brabançonne*, *Le Régiment de Sambre-et-Meuse* ; des bravos éclatent, la porte se referme. Mady distingue, à travers les vitres, un monde fou dans un épais brouillard de fumée ; un homme, debout sur l'estrade des musiciens, déchire un dessin : la tête de Guillaume ; au milieu d'acclamations, elle voit des mains s'agiter, applaudir, des bouches largement ouvertes, des rires...

Mady va, va, pâlotte, exaltée, regrettant seule-

ment d'être seule, sans pouvoir partager son enthousiasme avec celui qui manque à cette fête, avec Roger. Et, au souvenir de l'absent, les yeux de la pauvrette se mouillent...

Des gens qui ne se sont jamais vus s'interpellent gaîment. Mady se rappelle les premiers jours de la guerre à Paris où, sans se connaître non plus, on lisait tous ensemble le communiqué, dans des journaux du soir, petits comme des mouchoirs de poche. Elle se souvient : un monsieur s'était arrêté sous un bec de gaz pour prendre connaissance des dernières dépêches, et tous les passants s'arrêtaient autour de lui, abondant en commentaires. Et Mady elle-même, dominant sa timidité, avait demandé, le cœur battant :

« Il y a du nouveau, monsieur ? — Oui... nos soldats sont entrés en Alsace. »

C'était beau, inoubliable, cette pensée unique qui flamboyait dans tous les yeux...

Des vociférations d'émeute devant un grand bazar allemand qui a eu l'impudence de pavoiser. Des manifestants hurlent, exaspérés de cette tartuferie : « Enlevez vos drapeaux, vous n'avez pas le droit ! Enlevez ! »

Sur la porte d'une brasserie alsacienne, s'étalent des caricatures du kaiser et du kronprinz. La foule s'écrase et Mady se faufile, pour voir, comme tout le monde.

Elle sent une main la frôler, un pincement fort inconvenant... Outrée, le rouge de la colère aux joues, elle se retourne vers le malotru, lui appli-

que sur le pied un bon coup de talon en criant : « Grossier personnage ! » d'une voix si indignée que les gens comprennent tout de suite, dévisageant sans bienveillance le « grossier personnage » qui s'éloigne à grandes enjambées, sans demander son reste.

Quelqu'un, dans la foule, explique :

— Pas étonnant, c'est encore un Boche !...

CHAPITRE XIII

LEURS PETITS MENSONGES

Blottie dans une bergère de velours — où l'or éteint se marie si doucement avec la lézarde violâtre, patine du temps — la convalescente brode un mignon mouchoir Richelieu.

Près d'elle, sa mère parcourt, le sourire aux lèvres, une lettre qu'elle vient de recevoir.

— Voilà qui t'intéresse, Mady ; devine qui m'écrit ?

— Papa, bien sûr !

— Non, tu n'y es pas. Cherche.

— Peux pas, ça me fatigue trop ; depuis ma maladie, ma tête n'est pas encore revenue à son état normal... Et puis, je ne sais pas si c'est le feu qui m'engourdit ou ma broderie, mais il fait « bon chaud », je suis tout endormie...

— C'est pourtant une lettre qui te concerne uniquement.

— Ah ! Ça m'étonne bien. De qui ?

— De ton amie, Mlle Roger.

— Qui ça ? Mlle... Roger ?... Fais voir... Qu'est-ce qu'elle demande ?

— Je vais te la lire.

Rougissant sur sa broderie, Mady écoute, suffoquée :

Madame,

Je suis une fidèle amie de votre fille Mady, que je connais depuis son arrivée à Genève. Ces derniers jours, j'ai été surprise de ne plus la voir à l'école et de ne recevoir d'elle aucune nouvelle.

Assez anxieuse, et dans la crainte qu'il ait pu, au pire, lui arriver quelque accident, je n'ai aperçu finalement qu'un recours : vous écrire, bien que n'ayant pas, madame, l'honneur de vous connaître.

J'espère que vous voudrez bien me dire si rien n'a pu empêcher Mady d'écrire, que tout au moins rien de pénible ou de grave n'a pu lui advenir. Deux mots suffiraient à me rassurer. En ces temps, on s'inquiète vraiment trop facilement.

En vous remerciant d'avance, je vous prie d'agréer, madame, mes sentiments respectueusement dévoués.

L. Roger.

« Comme il m'aime pour avoir osé cela ! » pense Mady qui, affreusement gênée de cette supercherie, s'efforce de garder un air naturel.

— Elle me paraît charmante, cette amie, son écriture est élégante, son papier discret, de bon goût... Quel est son prénom ?

— Son prénom ?... Marie.

— Comment, Marie ? Elle signe : « L. Roger. »

— Ah !... C'est vrai, oui, oui... L... je n'y pensais plus, elle s'appelle Marie-Louise, mais elle n'aime pas Marie, alors elle le supprime dans ses lettres.

— Elle a tort, je préfère de beaucoup Marie-Louise ; et toi ?

Mady sent ses joues cuire à grand feu.

— Moi ? heu... oui, moi aussi, mais au fond, ça m'est égal... Louise, c'est plus court, ça va plus vite pour l'appeler.

— Tu ne me parles jamais de cette amie-là, pourquoi ?

— Je ne sais pas, elle fait cependant partie de notre groupe sympathique : Isabelle, Hélène, etc. Tu n'as sans doute pas fait attention, nous sommes si nombreuses ! Je t'ai peut-être dit Lulu ou Loulou... ou peut-être... Roger, simplement. Les maîtresses ont la manie de vous appeler parfois par nos noms de famille ; malgré soi, on en prend l'habitude...

— Tu devrais la voir souvent, cette petite.

Le cœur de Mady fait de la grande vitesse.

« Mon Dieu — implore la malheureuse — faites que maman ne me demande plus rien et je broderai un tapis pour l'Autel. »

Pourtant, une pensée machiavélique la fait sourire intérieurement, et c'est avec élan qu'elle répond :

— Mais je la vois le plus souvent possible !

— Tant mieux, sa lettre est courtoise et prouve une jeune fille bien élevée...

— Oh ! oui ! Et prévenante... Et déférente, un amour, quoi !

Maintenant, la première émotion passée, elle éprouve un plaisir sauvage à parler de Lui sous

cette forme imprévue. « S'il pouvait être dans un petit coin et m'entendre ! »

Amusée, elle reste sur la défensive, attentive à ne pas gaffer.

— Comment est-elle ? Je l'ai peut-être vue...

— Ecoute bien, maman : une demi-tête de plus que moi. Des yeux... ah ! de beaux yeux de velours sombre qui changent de couleur : du marron clair au presque noir... Tiens, plus foncés au naturel que le bois de l'armoire à glace et plus clairs que celui de ma bergère, un peu comme les tiens, aussi grands, avec des longs cils en éventail ; un nez à point, ni trop grand ni trop petit, bien droit, un nez qui commande. Et une bouche qui a tout le temps l'air de vouloir vous embrasser, et des petits cheveux soyeux, tout courts, noirs, à reflets...

— Comment, tout courts ? Comme un garçon !

— Je veux dire tout courts... là, tu comprends, sur les tempes, de petites mèches légères qui bouclent...

— Ah ! bien. Je me disais aussi...

— Et puis, une belle tête mâle, fraîche, franche, avec une ombre de moustache...

— Des moustaches ? Mais c'est affreux ! Quel âge a-t-elle donc ?

— Quinze ans.

— Et elle a déjà des moustaches ? Je n'aime pas cela, c'est si peu féminin !

— Ce n'est pas désagréable... Et puis, elle en a

si peu, un petit duvet, juste de quoi marquer la place au coin des lèvres.

— Enfin, d'après ce que tu me dis, elle doit être jolie ?

— Jolie ?... Tu peux dire : belle, très belle...

— Quelle flamme ! Nous voilà loin du signalement de Léonie. Tu l'aimes donc bien ?

— Je l'adore.

— Comment, tu l'adores ?

— Enfin, comme on s'adore en classe, tu sais bien ? Un jour, on s'embrasse ; le lendemain, on se dispute, on se bouscule, on ne se parle plus et, à la sortie de l'école, dans la rue, l'une marche sur le trottoir opposé à celui où chemine l'autre, sans avoir l'air de se connaître ; et puis, le surlendemain on se rabobine, comme elles disent, on se radore ; on se prête ses crayons, ses cahiers pour copier les devoirs quand on ne sait pas les faire, on se fait des tas de cadeaux, on est aux petits soins, on se rend un tas de menus services, quoi... et voilà !

Mady s'énerve. Elle voudrait surtout voir disparaître la lettre, toujours en évidence sur la table, pour retrouver son assurance.

— Il faut répondre à ton amie, Mady. Je vais lui écrire qu'elle vienne te voir demain, à l'heure du thé, veux-tu ?... Tu ne m'entends pas ?

— Si... si... j'étais distraite ; bien sûr, écris-lui, elle sera ravie...

— Allons, bon ! Elle n'a pas mis son adresse sur la lettre, tu la connais ?

— Ah ! non, non... Je ne l'ai jamais reconduite, elle n'habite pas de notre côté, je sais seulement que c'est vers Champel.

Et, un peu soulagée, Mady ajoute :

— C'est dommage, j'aurais tant aimé la voir, elle est si gentille !... Tant pis ! Comme je vais retourner à l'école après-demain, je la verrai et je lui expliquerai que c'est de sa faute...

— Tu l'inviteras un dimanche, avec tes autres amies, nous organiserons quelque chose pour fêter la Victoire. Je serai contente de faire la connaissance de cette petite.

« Allons, bon ! — songe Mady — qu'est-ce que je vais être obligée d'inventer si maman y pense encore ? Bah ! Roger trouvera bien quelque chose pour me tirer de là, puisque c'est de sa faute... Ah ! il me met dans de beaux draps ! Pauvre Roger, est-il gentil tout de même !... Comme il m'aime ! Elle avait de l'allure, sa lettre ! Jusqu'à son écriture changée, toute couchée... Oui, mais il m'en a fait égrener un chapelet de mensonges ! J'ai failli tout avouer, moi... Heureusement que je n'ai pas osé !... C'est égal, quand je lui dirai que je l'ai si bien dépeint à maman, il ouvrira des yeux comme des soucoupes ! »

CHAPITRE XIV

LA PREUVE D'AMOUR

Depuis l'arrivée de cette fameuse lettre, Mady ne tient plus en place : « Si Roger a écrit à maman, il m'a sûrement écrit aussi, et avant elle encore... Mais alors, comment faire ? Tout de même, ce que j'ai été sotte de ne pas m'en être assurée quand je suis sortie ! Oui, mais j'étais trop fatiguée ; et puis, c'est la faute de l'Armistice, qui m'a tourné la tête. Comment aller la chercher, sa lettre maintenant ? Il faut trouver un truc... »

— Allons, brode, Mady, pour te reposer ; tu t'agites, tu t'agites...

— Je t'assure, maman, que je fais tout ce que je peux, mais ça m'agace trop. Tiens, regarde, je festonne tout de travers...

Elle montre son ouvrage hésitant, défile son aiguille et défait les derniers points ratés.

— C'est la lettre de ton amie qui te rend nerveuse ? Si j'avais su, je ne te l'aurais pas montrée...

— Eh bien ! oui, ça me donne envie de sortir, de

revoir mes amies ; je les aime toutes depuis que je ne les vois plus, elles me manquent trop, même Léonie. Avec elles, on s'amuse, on se dispute, mais on vit, on ne s'ennuie jamais...

— Tu les reverras après-demain, patiente un peu.

— Pourquoi pas demain ?

— Demain, c'est trop tôt, il faut toujours être prudent pendant les convalescences et craindre les rechutes ; tu sais ce qu'a dit le docteur ?

— Mais je suis guérie, maman, tu le vois bien !

— Eh bien, soit, tu iras demain, ma chérie. Là, es-tu contente ?

— Oui, ce que tu es gentille, maman ! Ecoute, puisque tu es si gentille, je voudrais te demander quelque chose... Seulement, je ne sais pas si tu voudras ?

— Demande toujours, nous verrons.

— Non, dis « oui » d'avance.

— Ah ! mais non ; ça dépend, si c'est raisonnable...

— Eh bien, voilà : je voudrais aller chez Hélène tout de suite ; tu sais qu'elle habite à côté, je n'aurais que quinze pas à faire. Juste le temps de lui dire bonjour et bonsoir, tu veux ?

— Mais non, je ne veux pas ! En voilà, une petite folle ! Parce qu'on apporte la lettre d'une amie, cela suffit pour tout déclancher : tu veux retourner à l'école tout de suite, tout de suite, voir Hélène tout de suite, tout de suite...

Oh ! mais, du calme, Mady, tout de suite, tout de suite, du calme, ma petite fille !

— Oui, c'est vrai, ça me tracasse de ne pas savoir ce qui se passe à l'école, les mille petits drames sans importance qui sont toute notre vie à nous, dont on parle avec fièvre comme papa parle de la politique avec ses amis... Tiens, sais-tu ce qui me rendait triste, quelquefois, quand j'étais malade ? C'était de penser : « Elles sont toutes là-bas, courbées sur leurs pupitres ; il n'y en a pas une qui vient me voir parce qu'elles ont peur... Et le cours continue sans moi !... »

— Tu ne voudrais tout de même pas qu'on licencie les élèves parce que tu es malade ?...

— Non, bien sûr, je n'en demande pas tant ! Mais qu'est-ce que tu veux, ça me serre le cœur, c'est plus fort que moi. Je pense tellement à elles, moi ! Elles m'auraient envoyé seulement une carte postale collective, ça suffisait. Je ne sais pas, moi, j'aurais mis : « Guéris-toi vite, tu nous manques », et j'aurais fait signer toute la classe. Eh bien ! non, pas une n'y a pensé, pas une ! Ah ma vieille école aux murs sales, aux bancs luisants, tailladés, bariolés de dates et de signatures, je l'aime tant, je la connais si bien, je pourrais te la décrire jusqu'aux éraflures des marches archi-usées de l'escalier. Je l'aime, malgré les rages qu'on ressent souvent devant les injustices, parce que c'est mon école, « mon » école... Elle prend tellement de place pour moi... Et puis, se dire : « Je ne suis rien, si je n'y vais pas, je prends si peu de place,

moi, là-bas... je serai oubliée. Si j'étais morte, elles seraient quand même toutes à leurs pupitres et le cours continuerait. »

— C'est la vie, ma chérie, c'est pourquoi l'on ne devrait pas s'attacher trop en dehors de son foyer ; là, c'est le refuge, et tu n'y auras jamais de déception... Mais quand on a du cœur, et tu as beaucoup de cœur, on en laisse un peu partout... Allons, va vite te distraire ; tiens, je te permets d'aller chez Hélène, mais pas plus d'un quart d'heure, et tu mettras ton gros manteau. Je vais te faire accompagner.

— Non, non, ce n'est pas la peine, toute seule je serai plus vite revenue. Merci, maman !

Et Mady court, saute les marches quatre à quatre, assoiffée d'air et de liberté.

« Oui, c'est vrai, elles me manquent toutes, ces petites rosses ; qu'est-ce qu'elles font sans moi ? Est-ce qu'elles pensent seulement à moi ? Et dire que je dispose d'un quart d'heure seulement ! Je n'aurai pas le temps d'aller chez Hélène si je vais chercher la lettre de Roger et si je lui réponds. Tant pis, mon chéri avant tout ! Il faut que je lui écrive, que je le rassure. Comment faire ? Bah ! je dirai à maman qu'il n'y avait personne chez Hélène... à moins que, en courant vite... juste le temps de l'embrasser et de me sauver et aussi de la gronder, pour le principe, en attendant que j'aie plus de loisirs... Et puis, maman ne dira peut-être rien pour cinq minutes de plus... »

Elle arrive au Jardin anglais et constate avec dépit que son banc est déjà occupé.

« Elle en a, un toupet, cette grande bringue de s'asseoir sur notre banc ! Je ne vais pas pouvoir prendre ma lettre. C'est zutant, tout de même ! »

Elle s'assied et attend, toute énervée déjà :

« Est-ce qu'elle ne va pas s'en aller, cette sale quille ? »

La « quille » est une jeune apprentie couturière, à en juger par la grande boîte rectangulaire traditionnelle, où s'inscrit en lettres noires : « Odette », déposée à ses pieds. Pour le moment, elle l'emploie comme petit banc, ça la change de l'avoir portée si longtemps à son bras.

Toutes deux se détaillent des pieds à la tête d'un air indifférent, examen rapide, bien féminin. Et c'est fini.

Visiblement, la quille attend quelqu'un, et ce quelqu'un la fait poser. Son attention est toute tendue vers la grille d'entrée.

Mady la trouve mauvaise : « Il faut que je me dépêche, puisque je n'ai qu'un quart d'heure. Je ne peux pas rentrer bredouille à cause de ce trottin sans savoir ce que pense Roger, ce serait trop bête, ni moisir ici où je vais repiper un rhume ! D'autre part, il ne faut pas que cette intruse voie ma cachette. Ah ! ce qu'elle m'agace, ce qu'elle m'agace ! Je vais tousser tout fort, ça la fera partir, elle croira que je suis poitrinaire. »

En effet, Mady simule une crise de toux, sans succès, qui lui en provoque une autre, réelle, plus

douloureuse. La voisine s'est simplement tournée un peu.

« Ah ! tant pis, après tout ! »

Et Mady balance ses pieds, sans en avoir l'air, sur le petit tas de cailloux qui se dispersent en rebondissant de tous côtés. D'ailleurs, l'attention de la voisine est si obstinément portée vers l'entrée du jardin...

« Ce qu'il l'a enfouie profond, sa lettre, aujourd'hui ! Est-ce qu'il n'y en aurait pas, par hasard ? Ça serait raide ! Il ne manquerait plus que lui aussi m'abandonne ! Je n'ai que lui maintenant, je n'ai que lui qui m'aime vraiment, en dehors de maman. Et aussi Otto, bien sûr, mais Otto ne compte pas, puisque je ne l'aime pas... Voyons, je suis folle de supposer mon Roger capable de...

Avec son talon, elle gratte la terre ; la lettre apparaît enfin. L'apprentie n'a rien vu.

Mady ramasse le précieux papier boueux. « Il a plu dessus ! Pauvre petite lettre, va !... Tu sens les racines. Tu es peut-être là depuis plusieurs jours ? »

C'est au tour de Mady d'oublier complètement sa voisine, en lisant avec ivresse les lignes de Roger.

Mady, où es-tu ? je suis tout perdu sans toi, je me traîne comme un mutilé. Je t'ai attendue si longtemps ! Quand j'ai vu que tu ne venais plus, je n'ai pu y tenir ; malgré ta défense, je suis allé jusqu'à ta porte et, là encore, j'ai posé, posé, jusqu'à perdre conscience de tout... sous l'œil railleur des commer-

çants... De temps en temps, le fleuriste me regardait, semblant dire : « Hein, elle te fait languir ! » Le boucher même venait me narguer : « C'est un lapin, mon vieux... » J'étais furieux, humilié, à cause d'eux, pas contre toi, parce que je savais bien que ce n'était pas de ta faute... Et tous les jours j'ai attendu encore et suis venu souffrir sous tes fenêtres : « Pourquoi ne m'écrit-elle pas ? Qu'est-ce que je lui ai fait ? Je voulais t'envoyer une lettre méchante, dure, amère... mais dès que je prenais ma plume, il me semblait que tu étais là et, pour te parler, comment le faire sans baisers entre chaque mot ? A toi, ma chérie, j'ai toujours envie de parler comme à un petit enfant, de te caresser ; tu m'intimides par moments, ma petite M'ame, mais quand même, je me sens le plus fort ; tu es si fragile, si jolie, si délicate, que j'ai toujours envie à la fois de t'embrasser, de te protéger et de t'obéir... Chaque jour je venais t'écrire, et chaque jour je retirais ma plainte de la veille, je ne pouvais me décider à quitter notre Jardin anglais ; j'attendais le départ des promeneurs pour venir reprendre ma pauvre lettre, ajouter mes baisers, mon angoisse, mon chagrin, ma révolte, ma rage aussi, parfois (oui, pardonne, j'étais fou)... je suis même revenu le soir après dîner, j'ai guetté et, sûr qu'il n'y avait personne, j'ai sauté la grille ; je me faisais l'effet d'un voleur, Mady, d'un voleur, tiraillé des mêmes craintes. Et vite, je fouillais : « Est-elle venue ? » Mais non, ma lettre était toujours là, dans la terre... Dans la terre, Mady, je n'y avais jamais songé auparavant ! Il faudra changer de boîte aux lettres ; nous en reparlerons quand nous nous verrons, parce que c'est un mauvais présage... Il me semblait l'enterrer... alors je l'emportais précieusement dans ma chambre, je la relisais, je la détruisais... Est-elle partie en voyage sans avoir pu me prévenir ? Me l'a-t-on enlevée à jamais ? L'empêche-t-on de sortir ? Mais non, elle se montrerait à sa fenêtre...

Et tout d'un coup, ce fut comme un éclair, j'ai eu peur, une de ces peurs irraisonnées qu'on n'arrive pas à combattre, et j'ai tremblé... Alors, j'ai adressé cette lettre chez toi, malgré ma certitude de te déplaire, parce que je désirais à toute force savoir... M'ame, ma petite chérie, tu es malade, n'est-ce pas ? Et je ne suis pas auprès de toi, pour te soigner ! Ah ! je suis malheureux, si malheureux !... C'est injuste, Mady, c'est moi qui t'aime le plus au monde et je ne peux aller te voir !... Oh ! si je le pouvais, ce serait si bon ! Tiens, je te bercerais, je ne dirais rien et, doucement, le repos descendrait en toi... tu t'abandonnerais à mes bras, ta tête s'inclinerait et s'appuierait contre moi et déjà tu entrerais dans le rêve que confusément ton oreille entendrait encore : « Ma toute petite, ne sois pas malade. » Et quand tes yeux câlins se rouvriraient, ils me verraient, veillant. D'un sourire, ils répondraient à la muette demande des miens, comme pour remercier de cette vigilance et pour dire : « Ne me quitte pas... Tu vois, je vais mieux. Ne t'inquiète pas. » Plus tard, te voyant reposée, mais encore un peu lasse, je proposerais : Veux-tu que nous lisions ? — Oui, feraient tes yeux dans un petit sourire. — Quoi ? Des vers ? — Non, pas de poésie aujourd'hui. — Alors, quoi ? Un livre sérieux ? Un éclat de rire étouffé, indice de la santé qui revient. « Mais, je ne sais plus, moi ! » Et je chercherais, heureux de redevenir enfant près de l'enfant si chère. « Ah ! bien, je crois que j'y suis... Un livre de la bibliothèque rose ? » — « Oui, oui », dirait la voix aimée dans une claire fusée de rires. Et gravement, pour délasser tout à fait l'esprit de ma petite malade adorée, je lirais les aventures merveilleuses de Gribouille ou d'Un bon petit diable...

— Qu'il est gentil, qu'il est gentil ! Je l'adore, mon Roger ! On est deux enfants, au fond, et je

crois qu'on s'aime comme des grandes personnes.

Toute pénétrée de tendresse, elle continue sa lecture :

Et je m'arrêterais, te voyant prête à t'endormir... Très doucement, je me lèverais, j'effleurerais de mes lèvres la main qui, instinctivement, se dresserait pour prévenir la rudesse possible de mon enlacement ; puis, dans une étreinte timide, j'embrasserais tes joues pâlies où mon baiser fait toujours revivre une passagère rougeur...

Mais Mady s'arrête. On parle à côté d'elle :

— Tu m'aimes ?

— Oh ! oui.

— Donne-moi une preuve d'amour.

— J'en sais pas.

— Cherche.

— Heu... heu... hé ben, si t'étais un Allemand, je t'aimerais quand même. (Elle prononce à la vaudoise : *quin même.*)

Là-dessus, Mady entend le bruit d'une gifle magistrale. Elle se retourne et voit, devant l'apprentie, un grand jeune homme, indigné :

— Je te demande pardon, mais c'est le réflexe. Si j'étais Boche, tu m'aimerais ! Me dire ça à moi qui ai fait trois ans de guerre et un an d'atroce captivité. Ah ! tiens, c'est fini, adieu.

Méprisant, beau dans sa juste colère, il quitte la place à grandes enjambées.

L'apprentie le regarde filer, hébétée, puis elle ramasse sa longue caisse et s'éloigne à son tour,

la figure fermée, les yeux faux, tandis que Mady murmure :

— C'est raide ! Aussi on n'a pas idée de dire de pareilles bêtises ! Et le lendemain de l'armistice, pour comble ! Et les drapeaux, ça ne lui fait donc rien ? Quelle différence avec Roger et moi !

Sûre qu'aucun œil indiscret ne peut la surprendre, elle embrasse amoureusement sa lettre et en lit vite la fin :

Je rêve, Mady, et voudrais que mes lèvres s'attardent sur tes paupières, sur tes tempes où frémit à peine, comme un écho, le battement doux de ton cœur...

CHAPITRE XV

SUPERSTITIEUSE

Mécontente parce qu'on ne l'a pas réveillée assez tôt pour aller à l'école, le matin, Mady fait son entrée, curieuse de voir l'effet que produira sa venue inopinée.

Tant d'exclamations retentissent à la fois qu'elle s'émeut, s'attendrit, et que sa rancune contre ses oublieuses amies chancelle : « Oh ! Mady ! Quelle chance ! Viens t'asseoir à côté de moi ! — Non, viens ici, Mady, ne va pas près d'elle ! — Non, non, viens près de moi, tu étais là la dernière fois, je t'ai gardé ta place. — Menteuse, elle était près d'Isabelle. — C'est pas vrai, sale chipie ! — Dis donc, toi, vieille follache ! »

Des disputes éclatent ; Mady écoute, amusée de retrouver ce bourdonnement tapageur, si familier. Accaparée par les unes et les autres, elle se laisse ballotter.

« T'as donc été bien malade ? — Est-ce que ça fait très mal ? — Qu'est-ce qu'on ressent ? — T'as eu la dingue ? — Quelle veine que tu en sois revenue ! — Je croyais que tu allais mourir ! »

Une jolie brunette feint la peur avec une grosse moue : « Oh ! un revenant ! Va-t'en, j'ai peur des revenants, moi ! »

Et c'est une pluie d'embrassades, de questions, auxquelles Mady se prête complaisamment, répondant à tout et à toutes, rendant baisers sur baisers. Souriante, à moitié étouffée, elle se dégage :

— Oh ! la, la, quelle fricassée de museaux !

— Alors, tu es guérie ?

— Ça ne se voit donc pas ? Je serais déjà revenue, sans maman, mais elle me dorlote tellement : « Je n'ai qu'une enfant, il faut que je la soigne » répète-t-elle. Hier soir, encore, elle m'avait promis de me réveiller de bonne heure ce matin ; j't'en souhaite, elle m'a laissée au lit jusqu'à dix heures, sous prétexte que je dormais si bien que c'était pitié de me réveiller.

— T'en as de la veine !

— Et si Mademoiselle me demande pourquoi j'arrive si tard ?

— Bah, une demi-journée de plus ou de moins, c'est pas ça qui fera baisser le mark, déclare Fernande.

— Bien sûr que si « ça » ne dépendait que de « ça », je manquerais tout le temps.

— T'as eu un bon docteur ?

— ... Sûr !

— Lequel ? Ça peut toujours servir...

— L'armistice !... Vous aussi, vous deviez être contentes de l'armistice, n'est-ce pas ?

— Et comme ! L'idée que la guerre est finie... on ne peut pas y croire. On se trouve toutes bêtes. C'est une chance, tout de même !

— Moi, je me réjouis d'aller voir l'entrée des troupes à Paris, mes chères. Il y en aura du monde !

— Tu vas nous quitter ?

— Dame ! ça vaut la peine. Mais je reviendrai vous voir.

— Tu aimes donc mieux Paris ?

— Par-dessus tout ! D'abord, j'y suis née, alors... On dit toujours qu'on reste fidèle à son vieux clocher ; moi, j'en ai des clochers ! J'ai d'abord celui de Saint-François-Xavier, où j'ai fait ma première communion...

— Comment c'est, Paris ?

— Paris ? C'est une grande ville de chaque côté d'un fleuve, comme Genève de chaque côté du lac, avec des bois superbes, des musées, des églises, des monuments, des squares, des avenues, des rues, des arbres, des maisons. Tout ce que vous pouvez imaginer, c'est dans Paris et c'est superbe, voilà.

— Et là où tu habitais, c'était beau ? demande Hélène.

— Si c'était beau ? Oh ! oui, alors, c'était beau !

— Raconte.

— Raconte quoi ?

— Où tu habitais, c'était devant un bois ? Devant la Seine ? Devant quoi ?

— Mais non, une belle avenue tout simplement, mais de grande allure, avec quatre rangées d'arbres bien taillés ; ça sentait si bon quand il pleuvait ou qu'il faisait très chaud !... Je ne sais plus leurs noms, c'était « quelque chose du Japon ».

— Ça doit pas être tant beau !

— Oh si ! Il y a de belles maisons et des petits hôtels particuliers, des pelouses, un bassin pour égayer, des bancs tout du long et les Invalides au bout. Tout près de chez moi, une seule boutique, une petite crèmerie, venue s'installer là bien timidement, juste à point pour que je puisse acheter mes tablettes de chocolat le matin, en allant au lycée... Et puis, derrière mon lycée, il y avait une balustrade en bois, autour d'un pâté de terrain à vendre, toujours bariolé d'affiches que j'avais plaisir à déchirer, quand c'était collé fraîchement, sur de longues traînées. Je les savais toutes par cœur ; c'est chic, les affiches, je les aime. C'est par jeu qu'on les déchire... Peut-être que, lorsque je rentrerai à Paris, il n'y aura plus de balustrade... et qu'à la place du terrain à vendre je verrai des maisons neuves... tout change si vite ! Tout vit.

Le petit cercle d'amies autour d'elle écoute avidement, cherchant à se représenter ce coin de Paris qu'elles ignorent.

— Mady, demande une petite rouquine, pourquoi as-tu quitté Paris, si tu l'aimais tant ?

— Pour visiter la Suisse pendant les grandes vacances. Nous avions pris des billets circulaires. Nous étions dans le Tessin quand la guerre a

éclaté. Papa a vite rejoint. Nous, on l'a attendu, croyant que la guerre durerait trois mois. Maman a tellement pleuré au début... elle n'était pas très courageuse... Et moi de la voir pleurer, je pleurais aussi... De temps en temps, elle me disait : « Mady, nous ne reverrons plus papa ! » Et quand, à mon tour, je lui demandais : « Tu crois que nous ne verrons plus papa ? » elle me répondait : « Qu'est-ce que tu racontes ? Tu es folle ! »

Le cercle ému est devenu silencieux, des yeux se mouillent. Mady conclut :

— On m'a mise à l'école ici, parce que Simone, qui habitait alors sur le même palier que nous, y allait. C'était provisoire. Maman ne voulait pas, d'abord, elle préférait me garder à la maison ; et puis, elle a eu peur que je ne m'y ennuie...

— Tu aimes Genève ?

— Bien sûr ! Oh ! je ne m'y suis pas habituée tout de suite, j'avais trop de peine de quitter Paris, et mes amies. Ici, je ne connaissais personne, ça me paraissait mort, mais c'est un travail lent et patient, une infiltration. D'abord, j'ai été séduite par l'horizon, les montagnes, le lac. Lui, je l'ai aimé tout de suite. C'était ma passion ! J'ai passé des heures à le regarder par tous les temps, par tous les ciels ! Je me rappelle toujours la première fois que je l'ai vu : c'était sous un beau soleil, on découvrait tout au loin les triangles de toiles blanches des barques et on les voyait danser sur les flots comme des mouettes qui se laissent bercer, je n'oublierai jamais... Peu à peu, j'ai regardé au-

tour, les rues, la population, tout m'est devenu familier, sympathique. Quand je rentrerai à Paris, si j'entends dire encore que Genève est une ville triste, j'expliquerai comme elle vit, comme elle grouille ; seulement, il faut quelque temps pour la connaître et maintenant je l'aime, jusqu'à ses pavés où l'on se tord les pieds dans la vieille ville, tout, je vous dis, tout... Mais l'heure passe, comment se fait-il que la maîtresse ne soit pas là et qu'il y ait pas mal de vides encore dans les bancs... Est-ce que la pendule avance ?

— Hélas ! non, soupire Hélène.

— Il manque des élèves, alors ?

— Comment, tu ne sais donc pas ? Le cours n'est plus obligatoire à cause de l'épidémie : on vient quand on veut, celles qui ont peur restent chez elles.

— Ah ! mais non, je ne savais pas.

— Sans ça, tu ne serais pas venue, hein ?

— Oh, si ! J'en avais assez de rester enfermée. L'école, c'est une telle habitude que, le jour où on n'y vient pas, c'est comme une nuit où on ne dort pas, il manque quelque chose. Et Simone, elle ne vient plus ?

— Elle ? Que si ! Mais seulement depuis hier. Elle s'est mise dans les *Eclaireuses* et dimanche elles ont joué au « Camp ruiné » avec les ballons. Elle a retiré son manteau et elle a pris froid, c'est pour ça qu'elle est restée quelques jours chez elle ; avant-hier, je suis allée la voir, elle était encore à plat de lit. Elle va venir tout à l'heure.

— Tant mieux, je me réjouissais tant de rentrer pour vous revoir toutes.

— On se languissait bien de toi aussi, t'es si rigolaude !

— On ne dit pas « rigolaude », Hélène, on dit « rigolote ». Rigolote, ça s'écrit avec un *o*, *l-o-lo.*

— Penses-tu !

— Ne dites ni « rigolaude » ni « rigolote » et ne dites pas non plus « rigolo », mesdemoiselles, c'est un langage qu'il vous faut éviter, reproche une voix distinguée derrière elles ; et puis, vous employez trop fréquemment le « on » ! N'oubliez pas la définition : « *On* est un pronom indéfini malhonnête », déclare-t-elle en souriant, ce qui fait sourire aussi les jeunes filles.

— Qui est-ce ? s'informe Mady à voix basse.

— C'est notre nouvelle maîtresse, la nôtre est très malade ; tu ne le savais pas ? Elle a la grippe.

— Mais non, je ne le savais pas, personne ne me dit rien. Vous auriez bien pu m'écrire !

— Oh ! on voulait... Ah ! Charrette ! C'était si commode, ce « on »-là ! Nous voulions toujours aller te voir, on s'attendait pour y aller toutes ensemble pour que tu sois plus contente, et il en manquait toujours une à l'appel... Si tu avais attendu encore, ça y était, on venait... pardon ! nous venions ! Tu vois, il ne manque personne depuis hier.

— Ah ! ouat ! Merci, j'aime mieux être venue moi-même, c'est plus sûr. Dis donc, elle est jolie notre nouvelle maîtresse !...

— Paraît que c'est une femme du monde, ruinée...

— Pauvre femme !

— ... Et puis abandonnée par son mari encore, avec une trôlée d'enfants à élever.

Est-ce une légende ? L'esprit des fillettes est si mystérieux ! Elles inventent si naturellement des histoires chimériques qu'elles sont toutes prêtes à y croire, menteuses souvent jusqu'à l'inconscience, excusables, car elles sortent à peine des images d'Epinal, des contes de fées, où tout n'est que rêve, et s'y complaisent jusqu'à ce que l'âge les repose tout doucement sur la terre.

Est-ce une légende ? La vie a-t-elle meurtri ce beau visage fané, assombri ces yeux mélancoliques... ou est-ce l'œuvre du Temps implacable ?

Pour le moment, la pauvre institutrice a l'air inquiet et maladif de celles qui redoutent d'attraper la grippe.

— Tu verras, Mady, avertit Fernande, à tout bout de champ elle prend sa température ; elle a toujours le thermomètre dans sa poche, c'est comiquement triste...

— Il n'y a rien à faire, qu'on ait peur ou non, si on doit l'avoir, on l'a ! Pfffû... ça sent fort l'antiseptique, ça m'écœure.

— Dis rien, c'est elle. Nous y sommes habituées, nous, à présent.

La maîtresse fronce les sourcils, tape sur son pupitre avec un crayon pour obtenir le silence. Elle a commencé son cours sur la T. S. F.

— Soyez attentives, mesdemoiselles, ne m'obligez pas à répéter ; vous ferez un résumé de la leçon comme devoir, pour demain, avec ce que je vous ai dicté ce matin.

— Moi, je n'étais pas là ce matin quand on a donné les devoirs ; qu'est-ce que je dois faire, madame ? demande Mady.

— Fernande vous montrera ses notes, allez chez elle ce soir, vous ferez vos devoirs ensemble ; n'est-ce pas, Fernande ?

— Oh ! madame, je ne demande pas mieux !

Surprise, Mady regarde Fernande. Jamais elles ne sont allées l'une chez l'autre.

— Tu veux bien, Fernande ?

— Oh ! oui, on va s'amuser, veine !

Cette perspective les enchante et suffit pour créer entre elles une plus grande intimité. Elles s'embrassent, combinent déjà un programme de fêtes.

La leçon devenant intéressante, toutes écoutent dans un silence inhabituel.

Pourtant, un souvenir traverse l'esprit de Mady, elle le confie à sa voisine : « Ça me rappelle quand papa était en Afrique, il n'avait pas reçu de nouvelles de maman et était très inquiet ; il croyait que nous étions malades, l'une ou l'autre. Alors, il s'est servi d'un téléphone en pleine campagne pour avoir de nos nouvelles. Il utilisa un fil télégraphique qu'on posait pour unir Fez à Souk-el-Arba de Tissa. Il était tout content, tu comprends ;

le fil métallique étant très bon conducteur, on peut arriver à téléphoner. »

La maîtresse explique pour une jeune personne qui n'a rien, absolument rien compris :

— Prenons un exemple : imaginez-vous que nous sommes toutes les deux de chaque côté d'une mare d'eau. Vous frappez l'eau avec un bâton de votre côté ; les rides vont se propager jusqu'au bord où je suis. Ça, c'est le télégraphe. Comprenez-vous ?

— Pardi, c'est limpide ! dit tout bas Mady à Fernande.

— Tais-toi, tu vas te faire marronner, elle est sévère quand on plaisante en classe.

— Au lieu de frapper avec un bâton, soufflez sur l'eau : les rides ne traverseront la mare que si celle-ci est petite. Ça, c'est le téléphone. Au lieu de la mare, mettez la masse de l'air. En remuant sur un des bords cette masse avec une étincelle électrique comme dans la télégraphie sans fil, on obtient des ondulations de l'air qui se propagent très loin et qu'on peut recueillir. Et si l'on convient de sens pour ces ondulations plus ou moins rapides, plus ou moins longues, on peut transmettre ainsi des mots. Mais la voix humaine en téléphonant...

Elle poursuit longtemps, pesant ses mots pour les incruster dans les jeunes cerveaux. Enfin, elle s'arrête, visiblement fatiguée.

— Léonie, faites-nous un résumé de ce que je viens de vous dire.

Léonie, occupée à tout autre chose, implore autour d'elle : « Soufflez-moi ! » Elle se lève et bafouille copieusement :

— Quand on souffle dans une mare d'eau, ça fait des ondes et... c'est le télégraphe.

— Oh ! éclatent des voix, joyeusement.

Léonie se reprend aussitôt :

— Non, non, c'est le téléphone, je le savais, c'est ma langue qui a fourché. Le télégraphe, c'est une étincelle qui se balance... heu... qui se balance... heu...

Elle fixe obstinément sur le plafond blanc, fendillé, des yeux incompréhensifs.

On voit sur toutes les faces des rires retenus ; Mady se mord les lèvres ; Fernande se mord la langue ; les regards brillent de malice.

— Ecoute ses colles, si elle pétouille ! raille Isabelle.

— C'est tout ce que vous avez retenu ? fait la maîtresse, impassible.

— Je ne sais pas bien expliquer, madame, mais je sais...

— Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement et les mots pour le dire arrivent aisément, ne l'oubliez pas, Léonie. Asseyez-vous.

Elle ne se le fait pas répéter. Sitôt assise, elle quitte son air piteux pour reprendre sa morgue, hausse les épaules et affirme encore :

— Je le sais.

— Penses-tu, Calinotte ! nargue Mady.

— Oh ! admire Simone — arrivée en douceur

très en retard pendant le cours et que personne n'a vue prendre place derrière Mady — tu lui as trouvé un nom épatant, il lui restera : « Calinotte, Calinotte... »

Elle le répète comme un mot nouveau, sur divers tons.

— Voyons, demande Mme Daxelle — la maîtresse — quelle est celle d'entre vous qui se sent capable d'expliquer à sa compagne ?

— Moi, madame ! Moi, madame !

Tant de doigts se lèvent qu'elle sourit :

— Quelles sont celles alors qui désirent encore quelques éclaircissements supplémentaires ?

Aucun doigt, cette fois, ne bouge.

— Vous avez toutes bien saisi ?

— Oui, madame, proclament les élèves bruyantes.

Les plus discrètes se contentent d'affirmer d'un signe de tête.

— Alors, nous ne recommencerons pas pour vous seule, Léonie, nous n'avons pas de temps à perdre ; vous demanderez ce que vous ne savez pas à vos amies, pendant la récréation.

Cela promet.

Et la maîtresse glisse furtivement le thermomètre sous son aisselle.

On entend Mady fredonner de sa jolie petite voix bien timbrée, tout en faisant les cornes dans le dos de Léonie :

Mon père avait un âne,
Tout comme vous,
Semblable à vous,
On dirait que c'est vous !

Mais elle en reste là. Mme la Régente vient de faire une entrée impressionnante. D'un geste de la main, elle autorise les élèves à se rasseoir. Le bourdonnement des jeunes bavardes cesse immédiatement. La Régente parle bas à Mme Daxelle. Fort intriguées, ces demoiselles prêtent l'oreille, dans l'espoir de recueillir quelques phrases.

Digne d'attitude, malgré sa petite taille, corpulente, vêtue d'une jupe noire, d'un corsage de soie de même teinte orné d'un grand col de guipure bise, de chaussures sans sexe, elle est de ces silhouettes neutres qui passent à travers les âges sans date et sans se démoder. Pétrie dans une chair molle, joues flasques, tremblantes, ternes, la figure reste intelligente grâce aux yeux noirs réfléchis. Sur les cheveux grisonnants, au chignon pauvre, strictement tirés, un peu gras, les dents du démêloir ont laissé leurs petits sillons parallèles.

Les mains jointes sur le ventre proéminent, la lèvre inférieure avancée, elle s'adresse aux élèves :

— Mes enfants, je viens d'apprendre une mauvaise nouvelle ; une de vos compagnes est de nouveau grippée et je suis montée spécialement pour vous recommander les plus grandes précautions. En quittant l'école, ne vous attardez pas dans les rues poussiéreuses où vous risquez de

ramasser le microbe. Je vous conseille une bonne hygiène, mettez de l'antiseptique partout dans les appartements. Faites brûler des feuilles d'eucalyptus. Ayez soin de vous procurer de la quinine ou de l'antipyrine, de l'aspirine, du formol, du benzo-naphtol, que sais-je ? de l'huile de ricin, médicaments particulièrement prescrits par les médecins contre la grippe. Il est probable que le département de l'Instruction publique décidera prochainement de fermer les écoles par mesure de prudence si l'épidémie ne diminue pas.

— Chouette ! jubile Hélène.

Ce qui lui vaut un pinçon de Mady :

— Faut pas dire ça, ça pourrait nous porter malheur.

— Tu es donc superstitieuse, toi ?

— Non, bien sûr, mais on ne sait jamais...

Et Mady, qui n'est pas superstitieuse, regardant si personne ne la voit, fait un rapide signe de croix.

CHAPITRE XVI

LE TROUBLE

Devant l'école, une vingtaine de parents attendent la sortie de leurs enfants, par petits groupes bavards. Des ménagères gémissent sur « la vie chère » : « On ne sait plus où on va, ma bonne dame. » « A qui le dites-vous, madame ? Ainsi, j'ai acheté des tomates ce matin, six petites tomates grosses comme des pommes d'api, j'en ai eu pour un septante-cinq ! » — « Oh ! j'y crois bien... » — « On ne sait plus que manger. Je fais de la soupe au gru et une tapassée de tuffelles pour mes bouébes... j'achète plus de viande que pour mon homme, sept francs cinquante que j'ai payés dimanche pour un petit morceau de veau comme ma main. » — « Oh ! mes pauvres, on s'arrange comme on peut ; moi j'achète point ce qui est cher et si tout le monde faisait comme moi, les prix baisseraient vite ! » — « Mais tout est cher ! Jusqu'au boudin, douze sous un morceau comme mon petit doigt. » — « Si tout ce qu'on gagne doit passer dans la cuisine, où allons-nous ? Faut pas se

laisser affautir non plus, n'est-ce pas ? » — « Et le beurre ! Si encore on avait du beurre, mais qu'est-ce que c'est que ces malheureux cent grammes ! » — « Il vous faut fondre votre graisse et votre beurre ensemble dans votre toupine... » — « Mais je le fais, ma pauvre ! Vous avez-t'y vu sur le journal ce bonhomme qui a acheté du beurre de contrebande à seize francs et qui a trouvé une grosse pierre dans sa matole ? » — « Quelle horreur ! Ça arrive, des choses pareilles ! » — « Et le lait, j'ai pas pu en trouver ce soir, mon laitier n'a eu que deux boïlles aujourd'hui... »

Elles arrêtent leurs lamentations en voyant passer un pochard emmené — porté presque — par un gendarme. En riant de son allure de pantin disloqué, une brave mère secoue doucement la tête : « Croyez-vous, mesdames, quel sale monde ! ça batouille tout le jour ; celui-là, je le connais, c'est un vrai bras-pendant ! Regardez-le voir, il est saoul à ne pas pouvoir dite papet. »

— Ah ! pour ça, oui, il est fin schlif !

Pendant cet incident, la porte de l'école s'est ouverte ; une élève sort, pressée, puis une autre... Et le flot bruyant dégorge, envahit la rue, l'anime de jeunesse et de turbulente gaîté.

— Hou ! Quel brouillard, on le couperait au couteau !

Une fillette pleure auprès de sa maman :

— J'ai eu zéro, mais c'est de la faute de la maîtresse, elle nous avait dit que l'*s* entre deux voyelles se prononce comme un *z*.

— Mais, c'est exact !

— Eh bien, et le « susurrement » ?

— Quoi, le « susurrement » ?

— C'est encore une exception, je n'en savais rien, alors j'ai mis deux *s*. Vhu ! hu ! hu !

— Allons, ne fais pas la potte. D'ailleurs, si on t'a donné un zéro, c'est que tu avais d'autres fautes.

— Bien sûr, mais sans ce susurrement, je n'aurais pas eu zéro ! se bute la malheureuse.

Mady et sa petite bande en bérets multicolores passent, très animées.

— Alors, c'est vrai, lui demande Simone, pincée, tu vas chez Fernande faire tes devoirs ?

— Bien sûr qu'elle vient chez moi, n'est-ce pas, Mady ? C'est promis ? D'abord, Madame m'a désignée.

— Mais oui, c'est entendu, si ça ne te dérange pas ; seulement, il faut que j'aille prévenir maman pour qu'elle ne s'inquiète pas en ne me voyant pas rentrer : tu penses, pour mon premier jour de sortie, elle s'en ferait des cheveux !

— Je vais y dire, moi, si tu veux, propose la petite Ninette — qui s'amuse à se chatouiller du bout des ongles le creux de la main, jeu bizarre auquel elle a vu trois amies se livrer pendant la récréation — on passe devant chez toi, ce soir, pas, Isabelle ?

— Oui, répond Isabelle, de mauvaise grâce, parce que ça l'ennuie de quitter la bande quand

elle flaire une petite fête chez Fernande. Dépitée, elle s'en prend au temps :

— Sale brouillard ! Quand on respire, on dirait qu'on fume la cigarette comme les gaguies des Pâquis, ça vous sort du nez, de la bouche...

— C'est chic, on a l'air d'être dans du coton, déclare l'optimiste Mady.

— Moi, ça me fait peur, dit Hélène, ça me donne une idée de ce que je serais malheureuse si j'étais aveugle.

— Non, reprend Mady ; moi, je m'imagine qu'on doit ressembler à des petites fées dans le brouillard, comme au théâtre quand il y a des apparitions derrière un rideau de gaze ; il me semble que des femmes vont surgir avec de longs cheveux dans le dos jusqu'à terre et des robes floues de couleurs tendres, toutes droites...

— T'as tout du poète, ce soir, constate l'ironique Simone.

— Ce serait joli, si c'était vrai, murmure Hélène.

— Oui, mais elles auraient plutôt froid, tes nymphes, blague encore Simone.

Seule, la petite Ninette, très impressionnée, s'est rapprochée :

— Dis encore... Dis encore, Mady ?

Et elle écarquille les yeux, espérant peut-être qu'une vision va sortir du brouillard.

— C'est drôle, constate-t-elle, il s'arrête juste au coin de la rue.

— C'est vrai, fait Mady, on dirait qu'on a un rideau à vingt pas devant nous.

— ... Quarante et un, quarante-deux, quarante-trois, quarante-quatre... compte Ninette.

— Oh ! Ninette, ce que tu es pénible ! Tais-toi donc, par ce temps-là, tu vas tousser. Tu apprendras à compter à la maison, on n'entend que toi, ou alors compte tout bas.

— Je comptais les pas ! Mady disait que le brouillard était à vingt pas devant nous tout à l'heure ; ça en fait quarante-quatre, il est toujours aussi loin, c'est bizarre... Est-ce qu'il avance comme les nuages, le brouillard ?

Personne ne lui répond. Mady se sent tiraillée par la manche : c'est Simone qui lui suggère :

— Ne va pas chez Fernande, viens chez moi...

Surprenant le chuchotement, Hélène la tire à son tour :

— Plaque-les et viens avec moi, on va rire.

— Je ne peux pas, j'ai promis à Fernande ! Venez-y aussi, nous nous amuserons bien plus à faire nos devoirs toutes ensemble...

Mais un coup de coude de Fernande lui enjoint de ne pas insister. Et, comme elle n'ajoute rien, toutes s'en vont, vexées.

— Enfin ! Nous en voilà débarrassées ; crois-tu, quelles crampes ! soupire Fernande, soulagée ; j'ai cru qu'elles nous emboîteraient le pas jusque chez moi !... Dis donc, Mady, je te préviens pour ma chambre, c'est moi qui la fais tous les jours, je n'ai pas eu le temps ce matin...

— Ça n'a aucune importance.

Elles se pressent.

— C'est ici, Mady, au premier, indique Fernande.

Elles s'engouffrent dans la vieille maison. La serviette sous le bras, Fernande sonne, Mady arrange ses boucles. Personne ne répond.

— Je m'en doutais, s'impatiente Fernande, c'est presque tous les jours la même chose. Heureusement que j'ai les clefs ; des fois, je les oublie et je pose des heures... Attends-moi dans le couloir, je vais regarder si les volets de ma chambre sont ouverts.

Mady stationne dans l'obscurité et son petit nez fin se fronce, mécontent de sentir le chou-fleur et la naphtaline. Presque aussitôt, Fernande l'appelle :

— Tu peux venir, Mady.

— Tu es donc toute seule chez toi ?

— Oui, ma mère est encore sortie. Puisque nous sommes plus intimes à présent, je vais te le dire, elle est sûrement partie jouer.

— Jouer ?

— Oui, elle joue toujours au cercle. Quand papa l'apprend, il y a des scènes terribles ; mais elle y va quand même, en cachette de lui. Quand elle gagne, elle me donne cinq francs. Quand elle perd, faut voir son humeur, elle casse tout ! Ce n'est pas toujours gai, ici...

— Qu'est-ce qu'il fait, ton père ?

— Il est dans une banque, il gagne beaucoup

d'argent, mais maman dépense tout. Alors, papa me dit toujours : « Travaille, ma fille, travaille fort si tu ne veux pas mourir sur la paille. » Ça me fait peur.

— Pauvre Fernande, pourquoi ne me l'as-tu jamais dit ?

— A quoi bon ?

Elles s'embrassent, émues, comme deux sœurs.

Pendant que Fernande retire son béret, débarrasse la table encombrée pour écrire, dégonfle sa serviette de ses livres et cahiers, Mady examine cette chambre triste.

Sous les coussins touchants, gauchement brodés par Fernande, elle devine des paquets dissimulés, du linge à raccommoder qui s'éternise... Une jarretelle pend, trahissant le corset enfoui là ; un bas montre son talon déchiré ; sous les meubles, les chaussures se cachent, repoussées à la hâte.

Mady comprend pourquoi Fernande l'a fait un peu attendre, dans l'entrée.

— Tu regardes mes coussins ? N'est-ce pas, qu'ils sont jolis ?

— Oui, concède Mady en rougissant un peu de son charitable mensonge.

— C'est moi qui les ai faits. Tu vois, pour celui-ci, j'ai découpé le pierrot et la lune dans une ancienne robe en satin que maman portait au dernier bal du Kursaal, pendant l'*Escalade*. Ça fait bien, sur le fond bleu, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Et celui-ci, c'est original, tous les amis qui

viennent y inscrivent leur signature ou leur devise et je les brode à leurs couleurs favorites. Tu veux bien signer ?

— Mais certainement, ça m'amuse.

— Tiens, voilà un crayon. Là... Attention, n'écris pas si large, tu vas entrer dans mon oncle.

— Où est-il, ton oncle ?

— Là, tout près, en vert : Isidore.

— Ah ! Isidore, c'est ton oncle ? Je croyais que c'était un flirt.

— Oh ! si mes flirts devaient signer, il serait encore vierge, mon coussin.

Elle semble si désabusée que Mady n'insiste pas.

— Quelles sont tes couleurs préférées, Mady ?

— Je ne sais pas, je n'y ai jamais songé.

— Veux-tu que je brode ton nom en rouge ? L'ensemble est un peu terne d'aspect ; du rouge, ça le réveillerait.

— Vas-y pour le rouge, si ça te chante !

— Ça me chante ! Et maintenant, travaillons.

Elle prend ses cahiers — recouverts comme ses livres de papier mat, bleu, où, sur de grandes étiquettes dentelées, son nom s'étale en belles lettres de ronde, appliquées.

« Mon Dieu ! que je m'ennuierais dans cette chambre, songe Mady. Peut-être que Fernande ne sait pas que sa chambre est si laide. Peut-être que, si elle voit la mienne, elle n'aimera plus la sienne, après. Est-ce que je dois l'inviter tout de même ? »

Heureusement, Fernande est à cent lieues de ces

réflexions. Sa chambre de jeune fille lui plaît « telle que ». Le petit lit de fer noir, étroit, défait, gonflé d'un « duvet » à taie bleue imprimée de fleurettes ton sur ton, elle a cru l'embellir avec quatre nœuds de ruban turquoise, à la tête et aux pieds. C'est d'un effet assez cocasse, presque attendrissant dans cette pièce morne, tapissée d'un papier trop chargé de lourds dessins multicolores. Deux chaises dépareillées, l'une en bois blanc peint « façon noyer », l'autre en laqué blanc, très maculée. Une toilette faite avec une table de cuisine, autour de laquelle Fernande a coulissé une cretonne verte à grands ramages citron. Sous la cuvette — horreur ! — une toile cirée quadrillée noir et blanc.

La table où elles travaillent toutes deux complète l'ameublement. Cachée entièrement par un tapis rouge, elle reste mystérieuse au visiteur qui ne se doute pas qu'elle est fabriquée avec de vieilles caisses.

Longeant le lit, un tapis qu'il faudrait approcher bien près de la fenêtre et bien près des yeux pour y retrouver une vague couleur ; dans l'ombre où il ose encore se montrer, il reste d'une nuance vaguement poussiéreuse.

Devant la toilette, un linoléum se meurt.

Au mur, des images pieuses, protestantes, avec des invocations : « Christ est ma vie » et : « Dieu est amour... »

Ce qui surtout hypnotise Mady, c'est le verre à dents non rincé où un dépôt d'eau dentifrice a

laissé, jusqu'à mi-hauteur, une trace rosée, zigzagante. « On dirait une chaîne de montagnes, se dit-elle, le Mont-Rose est peut-être comme ça. »

Auprès de Fernande qui lui dicte le devoir à faire, elle dessine machinalement sur son cahier de brouillons la ligne montagneuse du verre à dents, avec ses pics, ses creux... « Ça ressemble aussi à la feuille de température d'un grand malade. »

Et voici que trois jeunes gens font irruption dans la chambre ; Mady en oublie le verre.

L'aîné s'excuse :

— Oh ! pardon ! je ne savais pas que tu n'étais pas seule.

— Vous pouvez rester, je vais vous présenter à mon amie. Mady, je te présente mes frères : Emmanuel, Pierre et Mimile... Mon amie, Mady.

Après les salutations d'usage, les trois frères contemplent l'invitée. Evidemment, Mady les impressionne. Elle s'en rend compte et leur trouble la flatte.

L'aîné commande :

— Vous n'avez pas goûté ? Pierre, cours acheter des gâteaux chez le pâtissier du coin ; pas en face, ils ne valent rien ; je te rembourserai. Moi, je vais chercher des chocolats, vous les aimez, mademoiselle ? Toi, Fernande, tu feras le thé, pendant ce temps-là. Grouille-toi, Pierre, et toi, Mimile, ouvre la boîte de pâté à sandwiches.

— Et nos « tâches » ? objecte timidement Fernande.

— Tu les finiras ce soir, je t'aiderai.

— Impossible ! Mady n'est venue que pour ça, parce qu'elle n'a pas pu aller à l'école ce matin.

— Eh bien ! on les fera après, tous ensemble, pour aller plus vite.

Chacun obéit ; l'obéissance est douce, puisqu'il s'agit d'une petite fête, si rare dans la famille.

Pendant l'absence des frères, Mady et Fernande se hâtent et dépêchent leurs devoirs.

— Ouf ! Il n'y a plus que le problème, dit enfin Fernande soulagée. Emmanuel nous le fera. Je vais voir si mon eau bout pour le thé.

Mimile et Mady mettent le couvert.

— V'là les frères, crie Mimile en les entendant sonner.

Il court leur ouvrir, s'exclame ingénument :

— Oh ! mince, que de paquets !

— Veux-tu te taire, idiot ! chuchote Pierre.

Quelques minutes après, chacun entre, porteur d'assiettes, de coupes, de compotiers.

— Voilà tout ce que j'ai trouvé dans le buffet, dit Fernande, en tendant les pots de confiture que Pierre vient de lui apporter.

« Il me faudra plusieurs visites encore pour être vraiment intimes », songe Mady, un peu attristée en devinant le petit mensonge de son amie. La misère serait-elle là plus grande encore qu'elle ne le paraît ? »

Sur les assiettes s'amoncellent les biscuits fourrés fraîchement sortis de leurs boîtes, les gaufrettes dépouillées de leur papier d'argent, les

friandises qui sortent censément du buffet, avec les confitures et le porto... Pourquoi, Fernande, pourquoi ?

Emmanuel a bien fait les choses : il n'a rien oublié, pas même les cerises déguisées, à la grande joie de Mady, qui en raffole.

Le goûter commence, joyeux et affecté. C'est à qui se montre le plus empressé. Mady s'en amuse. Il lui plaît d'être choyée et elle se laisse faire, tout heureuse, en fillette habituée aux gâteries.

Elle compare les trois frères. L'aîné, Emmanuel, dix-neuf ans, a un type espagnol un peu brutal ; les courbes des sourcils très fournis, d'un dessin pur, se rejoignent à la naissance du nez, finement. Les yeux en fente, perçants, intelligents et... pas très francs, semblent noirs, mais Mady n'en est pas bien sûre, il faudrait voir de plus près ; sous le nez, grand, légèrement busqué, l'ombre d'une moustache rasée, les lèvres minces, nettes, un peu gênées parce qu'elles se sentent scrutées par Mady. Et, par là-dessus, un teint extraordinairement doré. De qui Emmanuel a-t-il bien pu hériter, en Suisse, cette peau d'Ibérie ?

Le second, Pierre, quinze ans, imberbe, moins décidé que son frère, tient plutôt de l'Argentin, bel indolent câlin. On sent qu'il sera très aimé dans la vie et se laissera aimer. Des cheveux plus noirs que son aîné, plus soyeux, avec des reflets bleus. Le teint mat semble blanc à côté de celui d'Emmanuel, mais, quand il est seul, paraît

légèrement doré. Grands yeux chauds, paresseux, nez busqué, aussi, lèvres plus rouges.

Il a revêtu un costume de velours de chasse bleu sombre de l'année dernière, un peu étriqué, à peine. Il sait que ce velours lui sied, ennoblit son visage.

Le cadet, treize ans, n'a, comme l'aîné, aucune coquetterie, Mady se sent plus près de lui, car il est plus près de son âge. Il ressemble étonnamment à Emmanuel, sans ce teint exceptionnel du grand frère, pourtant. Avec lui, Mady jouerait encore.

Tous trois l'aiment déjà...

Mady, un peu troublée, ne les aime pas, certes, — son cœur s'est donné à Roger pour toujours — mais ces trois garçons lui plaisent.

Elle regarde son amie, à qui Emmanuel explique le problème, et Fernande lui devient plus sympathique, parce que, dans son visage, elle retrouve un peu des trois frères.

Le moment de partir approche. Les jeunes gens proposent à Mady de l'accompagner, car il fait nuit. Elle accepte. Ils vont se mettre en route, mais, chut !... on entend du bruit à la porte d'entrée. Fernande murmure :

— C'est maman, attends une seconde.

Un silence presque angoissant. Tous écoutent, anxieux.

Dans la chambre voisine, « Elle » vient d'entrer. Un vacarme infernal de meubles bousculés, quel-

que chose jeté violemment à terre et qui se brise ; puis, ces mots :

— Il ne marche pas, ce réveil !

— Maintenant, il ne marchera plus du tout, dit Fernande à voix basse...

— Elle a perdu, explique Emmanuel. Venez, mademoiselle.

Ils s'éloignent doucement. Désagréablement impressionnée, Mady les suit, sur la pointe des pieds. Dans le couloir, elle lance un regard curieux et inquiet vers la chambre et aperçoit une femme à figure hexagonale, livide.

Reconduite par les trois frères, Mady va, songeuse... silencieuse. Leur gêne s'en accentue. Ils ne savent plus que lui dire, chacun d'eux s'efforce... et se sent ridicule.

— Quel brouillard ! soupire Pierre.

— Oh ! oui, quel vilain temps, répond distraitement Mady.

— Si le froid vient, nous pourrons aller patiner. Aimez-vous patiner ? demande Emmanuel.

— Oui, beaucoup.

On sent qu'elle ne désire pas entretenir la conversation.

Arrivés devant sa demeure, ils s'arrêtent, ôtent leurs chapeaux avec un ensemble si parfait qu'elle en rirait si elle ne se sentait encore bouleversée par ce petit drame de famille.

L'aîné lui baise la main :

— Vous reviendrez souvent voir ma sœur... Elle vous aime bien.

Le second imite son frère. Baiser plus lent, félin.

— Oui, il faut revenir voir ma sœur, vous me ferez plaisir.

Il rougit ; ses joues en deviennent plus belles.

— Vous « nous » ferez plaisir, reproche vivement Emmanuel, déjà jaloux.

Et Mimile, à son tour, donne une bonne poignée de main garçonnière, petite main solide, carrée, et porte à ses lèvres, gauchement, pour suivre l'exemple des aînés, les doigts fins de Mady sur lesquels il dépose un gros baiser bruyant.

— Oui, venez, je vous montrerai ma collection de timbres... j'en ai des rares ! J'en ai acheté un chic à trois francs, hier.

Mady rentre vite, elle les entend s'éloigner.

Emmanuel gronde déjà le petit, sans motif, pour satisfaire sa jalousie éveillée.

— Toi, d'abord, je te défends de jouer avec les filles... Et toi, Pierre, tu es ridicule avec ce costume de velours, t'entends ?

Mais Mady, brusquement saisie au poignet, tressaille... Elle ne se doutait pas que, depuis longtemps, dans le brouillard, une ombre la suivait, une ombre qui s'est glissée, avant elle, dans l'allée de sa maison, pendant les adieux.

Cette ombre la serre, la serre à l'étouffer, l'embrasse de force, prête à frapper, à mordre, et ce sont des baisers sauvages, une voix féroce, rauque :

— Oh ! espèce de Conchita ! Un jour, on te trouvera assassinée au coin d'une rue...

« Il » lui broie les poignets, essaie de l'embrasser

partout où ses lèvres le peuvent : c'est sur la manche, c'est dans le cou... lèvres brûlantes... haletantes... Et Mady se débat, avec plus de colère encore que d'effroi, — ah ! mon Roger, si tu étais là ! — quand soudain, elle reconnaît Otto, un Otto défiguré par une expression bestiale.

— C'est stupide de me faire peur comme ça, quand je viens d'être si malade !

Il la lâche enfin et elle se sauve dans l'escalier pendant qu'il supplie, lamentable :

— Pardon, pardon, je suis si malheureux, si misérable... Conchita ! Conchita !

CHAPITRE XVII

LA SURPRISE

— « Conchita ! Conchita ! » Qu'est-ce qu'il raconte ? Il devient fou, à présent, murmure Mady indignée.

Encore tremblante, elle essuie ses joues humides des baisers d'Otto.

En la voyant entrer toute pâlotte, le chapeau de travers, les cheveux en désordre, sa mère s'alarme.

— Que t'est-il donc arrivé, Mady ? Te voilà dans un bel état !

— Il y a de quoi, j'ai eu une telle peur !

— Pourquoi ?

— Oh ! pour bien peu de chose.

Fort embarrassée, Mady ne sait trop comment s'expliquer.

— Voyons, parle ! Il faut tout dire à sa mère.

— Eh bien !... il y a un jeune homme qui me suit toujours, je ne peux pas faire un pas sans l'avoir derrière moi ; alors, je viens de me trouver brusquement en sa présence, en bas, dans l'allée, je ne m'y attendais pas. Comme il fait sombre, je

ne l'avais pas reconnu ; j'ai vu une ombre venir à moi, ça m'a sottement effrayée, je me suis sauvée, j'ai grimpé quatre à quatre... Crois-tu que je suis stupide !

— Comment est-il, ce jeune homme ?

— Oh ! embêtant comme un garçon peut être embêtant quand il se met à être embêtant !

— C'est bien, je t'accompagnerai pendant quelques jours et tu me le montreras.

— M'accompagner ? fait Mady, soudainement déconfite devant cette perspective qui l'empêchera de voir Roger.

Pour donner le change, elle se met à rire :

— Oh ! non, maman, ça ne vaut pas la peine de te déranger pour si peu, je t'assure. Si tu le voyais, ce pauvre grand benêt, on en rit avec mes amies et on n'y fait guère attention. De quoi aurais-je l'air, si tu me conduisais à l'école ? Si c'était à Paris, je ne dis pas, mais, ici, mes amies se moqueraient de moi. Je ne suis jamais seule, on va et on revient toujours en bande ; il n'y a que ce soir, parce que j'ai dû aller chez Fernande...

— Je ne veux cependant pas qu'un gamin se permette de te suivre. En voilà des manières !

— Tu sais bien que les garçons sont tous pareils. Il me suivrait tout aussi bien si tu m'accompagnais que lorsque je suis avec mes amies ; seulement, il se cacherait mieux.

— Je lui ferai des observations une fois pour toutes.

— Laisse donc, maman ; s'il m'ennuie encore,

je te promets de te le dire. Nous sommes tellement habituées à voir quelqu'un à nos trousses qu'on l'oublie, ça nous amuse ; c'est comme un chien de berger, pendant qu'il y a celui-là, il n'en vient pas d'autres. Il les empêche d'approcher du troupeau.

— Voyez-vous ça, ces petits moutons ! Allons ! va te déshabiller. Quant à ton « chien », je m'en occuperai.

Mady se retire dans sa chambre, ôte gants, chapeau, manteau, passe sur sa robe un coquet tablier d'intérieur en linon rose ; puis, elle s'étend sur une chaise longue et réfléchit, exaspérée contre elle-même :

— J'ai bien travaillé ! Si maman me surveille, je ne pourrai plus voir Roger, c'est gai ! Tout ça, à cause d'Otto. Ce qu'il m'énerve, ce qu'il m'énerve, celui-là. Si je ne me retenais pas, je déchirerais tout !

Ses mains crispées griffent un coussin, mais elle s'arrête à temps devant le méfait qu'elle allait commettre ; sa maman a passé tant d'heures à broder ces grandes fleurs mauves !

Sa pensée s'en va à la dérive...

— Pauvre Otto, que faire ? Je ne peux tout de même pas trop lui en vouloir de m'aimer. S'il consentait à m'écouter, je lui expliquerais doucement que je ne l'aime pas comme il le désirerait et que nous pourrions être deux bons camarades. Mais, je le sens d'avance, ça ne servira à rien, il aura l'air encore plus buté, plus malheureux. Il me répétera : « Reste-moi... n'importe comment,

n'importe malgré quels obstacles, reste-moi. » Que puis-je y faire ? Je ne pourrais pas l'embrasser, puisque c'est Roger que j'aime. Ou bien, ce serait par pitié... Mais il dit que c'est humiliant ! Alors ? L'aimer comme une petite sœur ? Il ne veut pas non plus... Eh ! zut, à la fin ! Il m'agace, avec sa jalousie ; je n'avais rien fait, moi, ce soir ! Heureusement qu'Emmanuel n'a pas vu cette scène, ils se seraient battus tous les deux !

Et c'est à Emmanuel-le-Dévoué, à Pierre-le-Beau, à Mimile-le-Camarade qu'elle songe à présent. Elle envisage en même temps toutes les complications qui résulteraient sûrement de ces relations nouvelles si elle retournait encore chez Fernande.

« Je ne peux plus aller chez elle ! Oh ! non, je n'irai plus... C'est assez d'Otto, à côté de ma vie... D'ailleurs, si Roger l'apprenait, il en aurait beaucoup de peine, et je ne veux pas qu'il ait de la peine, lui... Mon chéri, je t'aime tant ! »

Elle ferme les yeux, ses lèvres esquissent la souriante avance du baiser... Elle voit, tout près d'elle, Roger, son vaillant protecteur, si soumis... Elle l'entend dire câlinement : « Ma petite M'ame, je veux que tu sois heureuse et je ferai tout pour que tu le sois toujours... »

— Tu dors, Mady ?

— Non, non, je ne dormais pas, maman, mais j'étais sur le chemin...

— Le courrier vient d'arriver. Il y a une lettre de ton papa.

— Ah ! Est-ce qu'il dit enfin où il est ?

— Non. Toujours le même cachet sur le timbre : « Trésor et Postes »... Il raconte qu'il a été en avion ; voyons, où en étais-je ? Ah ! voilà...

(Elle passe les premières lignes empreintes d'une tendresse conjugale que l'absence avive.)

« ... Ayant été chargé d'une mission urgente, je suis monté en avion (en Nieuport), j'ai parcouru trois cents kilomètres en trois heures avec deux atterrissages, dont un forcé et l'autre pour remplir ma mission. Altitude maximum : trois mille deux cents mètres pour franchir une ligne montagneuse. Je suis rentré en Farman...

— Tu m'écoutes, Mady ?

— Bien sûr... Dis donc, maman, qu'est-ce que c'est, une Conchita ?

— Une quoi ?

— Une Conchita.

— C'est un nom espagnol, porté par l'héroïne d'un roman de Pierre Loüys.

— Ah ! je voudrais le lire.

— Ce n'est pas de ton âge. Qui t'a encore parlé de ça ?

— Je ne sais plus, c'est à l'école...

— Vous avez de singulières conversations, à l'école ! Je ne veux absolument pas que tu lises ce roman ; d'ailleurs, tu ne le comprendrais pas. Ecoute plutôt la lettre de ton papa, elle te ménage une si belle surprise !

— Une surprise ? Ah ! quoi donc ? Il revient ? Mais lis, maman, voyons, lis vite !

— Hélas ! Non, il ne revient pas encore, mais devine ce qu'il te réserve ? Je vais te mettre sur la voie, c'est une jolie bête.

— Sa chienne, Ketty ?

— Mieux que ça, sa jument. Voici ce qu'il en dit : « Mady sera gentille à croquer montant un si gracieux animal (bai brun). Elle s'appelle *Sans Peur*, nom bien guerrier pour une jeune personne, mais cette mignonne jument est douce quoique vive, légère dans ses allures, l'œil un peu fripon, chatouilleuse, fine, élégante dans sa petite taille, droite et franche. Menue, elle est très drôle. Quand on l'approche, elle fait une mine rébarbative au possible, couchant les oreilles, grattant du pied, poussant de petits cris de guerre. Et puis, dès qu'on la caresse en lui parlant doucement, elle met sa tête contre vous comme un mouton, sans bouger...

Mady a écouté, toute pâle, suffoquée de bonheur. Brusquement, elle trépigne, enlève son tablier, le jette derrière elle, au hasard.

— Je vais le dire aux amies !

Elle se sauve, sans se douter qu'elle se fera jalouser immédiatement, peut-être même détester par les camarades envieuses.

— Mady, Mady... au moins, mets ton chapeau !...

Mais Mady est déjà loin.

CHAPITRE XVIII

L'ESCAPADE

Pour faire participer ses amies à l'allégresse qui la transporte, Mady décide de leur offrir le spectacle. L'idée lui en est venue en lisant l'affiche du Grand-Théâtre : « A huit heures précises, *La Poupée.* » Ce titre l'a séduite.

Avant tout, elle soumet son projet à Roger. *La Poupée*, ça doit être si joli ! Elle a tellement envie d'aller voir ça, avec ses amies. S'il voulait y venir aussi, ce serait délicieux de se voir toute une soirée, dans la même salle, pas ensemble. bien sûr, à cause du monde, mais ils se mettraient le plus près possible l'un de l'autre, ils se verraient, pourraient se sourire, s'envoyer des baisers sans avoir l'air, comme ça, d'un mouvement de lèvres. Et quand les amies s'en iraient, la pièce terminée, ils rentreraient tous les deux, seuls, dans la nuit...

Naturellement, Roger dit « oui ». Ensuite, il réfléchit : « En somme, elle ne me demande là rien de trop déraisonnable... Cela peut très bien se faire. » Il propose : « Allons-y plutôt dimanche,

en matinée ? » Mais Mady ne comprend le théâtre que le soir. Elle déteste, au sortir du spectacle, se retrouver en plein jour. « Le théâtre, c'est du rêve. Après, il faut aller se coucher, dormir, et le rêve continue... » Et il répond, comme toujours : « Tu as raison, ma chérie. »

— Alors, sans faute, à ce soir ? insiste Mady qui n'aime pas remettre au lendemain ce qu'elle peut faire le jour même, quand il s'agit d'un plaisir.

— Oui, ma petite M'ame, sans faute. Toutefois, je t'attendrai sur notre banc, ce soir, pour voir si tu n'as pas changé d'avis.

— Oh ! Roger est-ce que tu me prends pour une girouette ?

— Non, mais je t'attendrai tout de même, on ne sait jamais.

... Mady fait part du projet à ses intimes. Seule du groupe, Isabelle ne peut accepter, habitant trop loin. Les autres sautent de plaisir, mais tout aussitôt des objections surgissent qui freinent leur bel élan :

« Oui, mais faut des mezons pour tout ça et je n'en ai pas, » avoue Fernande. « Moi non plus, je n'ai pas le rapp ! » déplore Simone. « Moi, j'en ai bien dans ma cachemaille, mais maman me la réduit, je ne sais pas si elle voudra m'y donner ! » Mady apaise ces alarmes : « Puisque je vous offre cette soirée en l'honneur de *Sans Peur*, ne vous occupez de rien, voyons ! »

... En effet, elles ne s'occuperont de rien, que de

se trouver au rendez-vous, à huit heures moins un quart, sous la tour, au Molard.

Chance inespérée, la maîtresse leur fournit un excellent prétexte :

— Celles qui veulent me faire plaisir iront ce soir à l'Aula écouter la conférence faite par un aviateur qui, en tombant, s'est cassé les deux jambes, une main, plusieurs côtes. Il est resté vingt jours plongé dans un bain jusqu'au cou...

... Mady vérifie ses économies, échangées pièce à pièce en petits billets, puis en plus gros : il y en a un de cinquante francs, un de vingt-cinq, un de vingt, deux de cinq et trois francs quarante de monnaie : « Est-ce assez pour prendre une loge ? »

Au sortir de l'école, elle rejoint Roger au Jardin anglais. Entre deux baisers, il s'informe :

— C'est toujours pour ce soir, ma petite Mady ?

— Bien sûr, en voilà une question !

— Alors, tenez.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Vous lirez chez vous, quand vous serez rentrée, petite curieuse.

— Je veux lire tout de suite.

— Non ; aujourd'hui, c'est moi qui commande... j'ai charge d'âme, ce soir.

— Bien, monsieur Roger ; alors, je rentre.

— Méchante ! Vous me quittez déjà ?

— Oui, monsieur, pour ne pas être en retard tout à l'heure ; j'ai plein de devoirs à faire justement ! Ce que je vais les bâcler ! Je veux voir *La*

Poupée et je veux surtout vous voir, toute une soirée, sous les lumières.

— Vous m'aimez donc un peu, ma petite M'ame.

— De tout mon cœur, vous le... non, j'aime mieux dire « tu ».

— Alors, donne-moi un baiser.

— Non, il y a des gens.

— Mady... Viens derrière l'arbre, le gros, là... Un baiser, vite, vite... il n'y a personne.

— Tiens, embrasse mon baiser.

Elle tend ses lèvres.

— Oh ! ma chérie, ma chérie, je suis fou de toi !...

— Oh ! mon Roger, mon Roger !...

Et la petite « m'ame » s'enfuit, les yeux palpitants.

Dans l'escalier, elle ouvre furtivement l'enveloppe et y trouve les coupons de location de la loge pour le soir.

— Comment ! Il a pris les billets ! Oh ! j'étais si contente d'offrir le théâtre...

Et, devant les coupons verts, elle reste « toute chose ».

... Tout en s'habillant, elle explique : « Tu sais, maman, il y aura des projections, la maîtresse emmène plusieurs élèves, une dizaine, elle nous a dit que ce serait très intéressant... »

— Tu ne rentreras pas trop tard ?

— Oh ! non ; et puis, avec M[me] Daxelle, tu peux

être tranquille, elle nous ramènera. Je prendrai la clef pour ne pas te réveiller.

— Je ne dormirai pas, je t'attendrai.

— Je la prendrai quand même, à tout hasard.

Délicieuse, campée devant l'armoire à glace, elle s'examine scrupuleusement.

« M'aimera-t-il ainsi ? » Et elle se répond avec un sourire futé : « Je crois que oui. »

Comment n'aimerait-il pas cette mince et souple fillette aux yeux de pierre précieuse, aux longues boucles d'or pâle glissant sur sa robe de velours parme, finement brodée d'argent ?

... A l'heure dite, Mady est au rendez-vous ; toutes s'y trouvent déjà, très surexcitées, se racontant les difficultés qu'elles ont dû surmonter.

— Moi, ma petite, j'ai dit que j'allais au Culte, autrement mère ne m'aurait jamais laissée venir.

— Ah ! mon té ! Pourvu que ça ne tourne pas mal ! J'ai peur que maman aille me chercher... qu'est-ce que je recevrais comme saboulée !

— Ne dis pas ça, j'ai déjà tellement le trac, que j'ai envie de me rentourner !

En route, elles croisent Raton, la petite rouquine. Mady s'arrête pour lui dire bonjour, mais les autres continuent leur chemin, non sans maugréer un peu, tant elles redoutent d'être en retard.

— Ce que t'es chou, comme ça, Mady ! T'as tout beau ! Ce qu'ils sont bijoux, tes petits souliers mordorés ! Des vrais souliers de Cendrillon, et encore Cendrillon serait morte de jalousie devant ceux-ci.

— Tais-toi, vile flatteuse, et viens avec nous, nous allons au théâtre.

— Je ne peux pas, maman ne voudrait jamais, elle ne me laisse pas sortir.

— Alors, qu'est-ce que tu fais là ?

— J'étais descendue vider la caisse à balayures.

— Va lui demander, je t'attends ici.

— Impossible, elle m'a déja refusé, tout à l'heure, pour la conférence.

— Alors, au revoir, Raton, c'est dommage.

— Oh ! oui, c'est dommage !... Adieu. Jouissez bien, veinardes, vous m'y faites envie, je ne vais pas dormir. Tu me raconteras la pièce demain.

— Je te rapporterai le programme. Au revoir, je me sauve, elles m'appellent là-bas.

Elle rejoint le trio qui s'impatiente.

Tant qu'elle peut les distinguer, la pauvrette les suit des yeux, attristée, drôlette dans son petit tablier noir. Et, pour s'étourdir, elle se met à courir, sans but, tenant dans chaque main ses deux nattes rousses serrées par des rubans verts.

CHAPITRE XIX

LE THÉATRE

Leur entrée au théâtre est impressionnante.

A petits pas balancés, elles suivent la foule des spectateurs, canalisée entre les deux gros cordons de velours cramoisi.

Hélène lance des yeux courroucés à un jeune homme coupable d'avoir frôlé involontairement son chapeau ; Simone pince les lèvres pour se donner un air distingué ; Fernande se poudre, dissimulée derrière un gros homme, et Mady, telle Michel Strogoff, regarde de tous ses yeux, regarde.

Arrivée au contrôle, elle tend devant elle, au petit bonheur, les billets que prend le conservateur du théâtre. A l'abri de leurs épais sourcils méphistophélesques, ses yeux scrutent curieusement, amusés, les quatre fillettes, un peu surpris de ne pas les voir chaperonnées par quelque duègne vénérable ; mais, débordé par le flot des arrivants, il crayonne sur les coupons des signes cabalistiques et oublie la petite bande.

Sous la conduite de l'ouvreuse, ces demoiselles

pénètrent dans leur loge. Le théâtre est déjà plein.

Avant tout, Mady cherche son Roger dans les rangs de fauteuils, depuis le parterre jusqu'au poulailler, sans l'y découvrir : « Il n'est pas encore arrivé. Oh ! je suis tranquille ! Il viendra !... J'aurais dû lui demander où il est placé... »

Elles se montrent dans la salle les têtes connues, critiquent les toilettes, admirent les bijoux, se tirent par la robe pour faire remarquer une nouvelle venue.

— Regarde vite, Simone, celle-là, debout dans l'avant-scène, tous ses colliers !

— Mon té, c'est-y possible ! J'oserais pas y mettre de peur de me faire assassiner...

(On ne se représente pas bien la jeune poitrine osseuse de Simone, encore en escalier, couverte de ces splendides parures-là).

— Voilà le monsieur au chien dans la loge du milieu, désigne Mady. Depuis que je suis à Genève, je le rencontre tous les jours, matin et soir, avec sa petite crotte de chien sous le bras. Si jamais ce petit-trésor-à-son-pépère meurt, le pauvre homme se croira manchot.

On chuchote à l'entrée d'une famille de nouveaux riches : madame exhibe un décolletage outré.

— Tiens ! le Grimpion sort sa femme à présent... Tu sais ce qu'on raconte ? Non ?... Paraît qu'il paie ses factures lui-même de la main à la main, pour éviter l'impôt de guerre. Mais ça se sait, il aura des ennuis un de ces jours...

Au balcon, deux vieilles étrangères, aux voix de casse-noisettes, grincent :

— L'hospitalité de la Souisse, c'est : « Fais voir ton porte-monnaie ! »

— Oui, c'est iouste ; cé matin même, ma propriétaire m'a démandé pourquoi jé né retournais pas dans mon pays de cacatoès ! Vous comprénez, jé né pouis soupporter céla, aussi j'y rétourne dans mon pays ! Ici, à Génève, les calomnies poussent comme champignons, si tant est que l'on pouisse comparer des mauvais propos aux bons champignons. Même en restant à l'écart des champs de coultoure, on n'est pas à l'abri, d'oune façon certaine. Aussi comprend-on parfaitement l'attitoude de certains ménages qu'on né voit dans aucoune réounion, aucoune soirée ; ils se souffisent à eux-mêmes.

— Elle n'a qu'à ne pas sortir non plus ! gouaille Mady. Non, mais, entendez-vous ces vieilles pies-grièches exotiques en train de débiner votre Genève ? Et vous ne protestez pas ? Vous n'avez donc pas de sang dans les veines !

Le trio se soucie bien de protester ! Penchées hors de la loge, ces demoiselles lisent les noms des célébrités artistiques d'autrefois : Adrienne Lecouvreur, Talma, Mlle Mars, etc.

— Regarde, Mady, ces superbes médaillons peints là-haut, admire Hélène, dommage qu'on ne puisse voir le plafond, d'ici...

— Tu le verras pendant l'entr'acte...

Sous leur loge, aux fauteuils de balcon un bon

jeune homme égrène d'une voix chaude et amoureuse les souvenirs de son voyage à Paris :

— ... J'avais cousu mon or dans la doublure de mon veston. Je me rappelle, en arrivant, mon premier étonnement en voyant une petite plaque bleue triangulaire sur presque toutes les maisons. C'était marqué : « gaz » ; je trouvais ça tellement drôle, ces petites plaques bleues partout !... Et puis, c'était la mode des longues chaussures pointues, là-bas, et je me disais : « Mais comme ils ont tous de grands pieds !... » Et puis, j'ai vu Anatole France, il tendait la main pour sentir s'il pleuvait et il a ouvert son parapluie, Anatole France! J'ai vu aussi Henri de Régnier, avec son monocle, ses longues moustaches pendantes, et je l'ai suivi longtemps, je ne sais pas pourquoi, j'étais content...

Le rideau se lève et tout de suite les jeunes filles se trémoussent, ravies, riant d'avance.

— Hé ! Qu'est-ce que c'est que ça pour une bête ? s'exclame Hélène, si naïvement que plusieurs spectateurs se retournent vers elle en souriant.

« Ça », c'est la vaste salle où un génial inventeur réunit ses jouets mécaniques. Ses poupées, représentées par des actrices bien vivantes, circulent à pas menus et rapides sur la scène, remuant automatiquement bras, têtes, bustes, ce qui suffit à enchanter ces jeunes spectatrices.

La divette détaille spirituellement le couplet : «Je t'ai-me, je t'a-do-rrre... tuuu... et soudain se plie en deux comme un jouet à bout de ressort,

qui a besoin d'être remonté. Sur quoi, Simone s'émerveille : « Je me demande comment elle fait pour ne pas tomber ! » Mais ce : « Je t'aime, je t'a-do-rrre » réveille en Mady ses sentiments, qui ne dormaient que d'un sommeil bien léger. De nouveau, elle cherche son Roger, dans la salle, sans le voir encore. Enervée par la musique, sa tendresse s'exalte, des larmes lui voilent les yeux... Elle oublie la scène pour fouiller du regard, âprement, l'assistance, fauteuil par fauteuil. Elle sent alors un frôlement à son bras, se retourne, ouvre sa petite bouche rose, retient à temps une exclamation soulagée. Roger est là, dans la loge voisine, et lui sourit de tout son amour, si bien rencogné dans l'ombre qu'aucune amie de Mady ne peut l'apercevoir. Maintenant, la joie inonde la fillette au cœur tendre ; elle applaudit frénétiquement la première chanteuse. Elle lui trouve du génie !

Entr'acte. La salle se vide. Ces demoiselles échangent leurs impressions louangeuses et s'impatientent déjà d'entendre la suite. « Exquise, cette poupée ; qu'est-ce qu'il va lui arriver, à présent ? — Ne lis pas l'analyse du programme, Simone ; après, la pièce ne t'intéressera plus autant ! T'as vu le moulin au mur ? — Et le pierrot ? — Et tous ces oiseaux ? — Et le nègre automatique : oh ! il est extra, celui-là, il a l'air tellement vrai ! — Mais il est vrai, ce que t'es godiche ! — Ah ! j'y suis plus du tout, fait la pauvre Simone,

ahurie, ça remue tellement là dedans, on ne sait plus ce qu'il y a de vrai ou de faux. »

On entend, d'une loge voisine :

— Tenez, Excellence. — Merci, mon général. — Où est donc passé le kronprinz ? — Il est au petit endroit. — Il ne faut pas le laisser s'échapper, surveillez-le. — Vous êtes-vous bien amusé hier soir, cher marquis ? — Peuh ! Eté au bar ; assommantes, les femmes ; toutes pareilles, elles vous racontent leurs histoires de famille ! — Ah ! voilà le kronprinz, asseyez-vous, mon petit monsieur, et ne bougez plus. — La barbe, toi tu nous cours, Robert ! fait le « kronprinz », vexé parce que l'entourage ricane.

Ce sont quatre petits jeunes gens qui se décernent généreusement ces titres fantaisistes. Le « marquis » se plaint au « général » d'un air désabusé : « J'ai plus le rond, je vais écrire à mon père pour le taper ; j'en ai assez, à la fin, il se paie ma tête. Vous comprenez, dès l'âge de six ans, il m'a collé en pension. C'est pas parce qu'il a divorcé d'avec maman... et si je veux voir ma demi-sœur, je suis libre !... etc. » Et ce simili-marquis que les femmes assomment « parce qu'elles racontent leurs histoires de famille » dévide la sienne, interminablement.

On sonne la fin de l'entr'acte. Les spectateurs regagnent leurs fauteuils.

— Quel monde huppé au foyer, toute la rue des Granges est sortie, dit avec un sifflement ironique un grand soldat blond du bataillon 13.

... Quand le rideau tombe, sous une pluie de fleurs, la divette, enivrée de son succès, salue, sourit, envoie des baisers au public, à l'orchestre, à tout, à tous. Chacun en prend sa part.

Sur la scène, transformée en serre, l'artiste, rappelée avec enthousiasme, bisse son couplet final et reçoit une nouvelle avalanche de bouquets. On lui apporte une table couverte de petits paquets, récompense méritée d'une saison laborieuse, où elle s'est prodiguée.

Debout dans leur loge, les quatre fillettes applaudissent de toute leur âme.

Entraînée par l'allégresse générale, Mady lance à la délicieuse Poupée sa petite bague — seul bijou que lui permette sa maman — simple turquoise cerclée d'or qui tombe dans l'orchestre, perdue...

CHAPITRE XX

LE SOUPER

Elles quittent leur loge à regret, emportant une idée fausse du théâtre où elles viennent d'applaudir, sans le savoir, la représentation d'adieux donnée au bénéfice de la divette.

Comme par hasard, Roger se trouve sur leur passage à la sortie. Fernande l'aperçoit :

— Mady, Mady, ton chou est là !

— Où ça ?

— Là, près de la porte... Tu ne le vois pas ?

— Tiens ! oui...

— Allons lui « toucher la main », il nous « raccompagnera » ?

— Je veux bien.

Elle court vers lui, qui simule assez mal un vif étonnement.

— Bonsoir, mesdemoiselles, vous étiez donc au spectacle ?

— Mais oui, monsieur, minaude Fernande.

Mady retient difficilement une forte envie de rire. Un silence bébête pèse.

— Et vous rentrez chez vous, maintenant, mesdemoiselles ? Toutes seules ?

— Bien sûr, minaude encore Fernande, qui s'est instituée le porte-parole du groupe.

Déçu, il regarde Mady ; son coup d'œil s'informe : « Est-ce qu'elles ne vont pas s'en aller ? »

D'un mouvement imperceptible des yeux, Mady répond : « Je ne crois pas... Elles n'en n'ont pas l'air !... » Et les épaules soulevées disent : « Je n'y puis rien... »

De fait, « elles n'en n'ont pas l'air ! » Elles prennent des mines coquettes et posent, selon leur habitude immuable, dès qu'elles se trouvent en présence d'un jeune homme.

Alors Roger propose de « prendre quelque chose » avant de rentrer. Toutes accueillent l'offre avec enthousiasme, toutes, sauf Mady qui ne sait trop si elle doit être contente ; d'abord, il est tard ; ensuite, elle préférerait rester seule avec lui.

— Oh ! et puis, après tout, c'est fête, ce soir ; allons-y, tant pis ! Mais où ?

— Oui, où ?

Simone lance le nom de Dussez.

— C'est tout près d'ici, on mangerait une fondue. C'est si amusant de piquer tous dans le même plat.

« Heu ! Ça dépend avec qui ! » pense Mady, qui, pour la seconde fois, préférerait être seule avec Roger !

— Non, pas de fondue, ça donne trop soif, rétorque Hélène.

— Eh bien ! on boira !

— J'aime mieux la raclette.

— Tout le monde est d'accord pour la raclette ? demande Mady. Oui ? Alors, allons-y, en route !

La rue est déserte ; elles en profitent pour marcher toutes les quatre comme la Poupée, à pas menus et rapides, effleurant le sol sur la pointe des pieds.

Roger suit, amusé, mais un peu inquiet de sa responsabilité. On entre au café.

L'apparition de ces frimousses fraîches provoque l'attention masculine. Flatté, Roger les installe à une table d'angle. Mady s'étonne :

— Quel drôle de café, on se croirait à une exposition de peinture !

— Tu n'étais donc pas encore venue ici ? demande Simone.

— Ma foi non, tu penses bien que maman ne va jamais au café !

— Ce que nous allons empoisonner le tabac, demain, avec toute cette fumée ! s'inquiète Fernande. Attention de ne pas nous trahir ; qu'est-ce qu'on va dire chez nous ?

— Oui, qu'est-ce qu'on va dire ? soupire Hélène.

— Que la maîtresse nous a emmenées prendre un sirop ? insinue Simone.

— Bonne idée !

Dans l'oreille de Roger, Mady reproche :

— Comme tu m'obliges à mentir, depuis que je te connais, mon chéri, j'en ai honte !

Si bas qu'elle ait parlé, Fernande, toujours aux écoutes, a surpris la confidence :

— Oh ! dans la vie, c'est toujours comme ça, affirme-t-elle, si spontanément que toute la bande éclate de rire.

On leur apporte des beefteacks au fromage, et des picholettes remplies d'un fendant clair auquel ces demoiselles font honneur.

— Qu'est-ce que tu guignes, parmi ces vêtements pendus ? demande Hélène à Mady.

— Mon manteau. C'est inouï ce qu'il me ferait envie s'il n'était pas à moi !

Et, sautant d'une idée à l'autre :

— Qu'elles sont drôles, les serveuses, avec leur mouchoir rouge attaché au chignon et à l'épaule ! Ont-elles peur qu'il s'envole ?

— C'est la coiffure des Valaisannes, cette panosse-là, explique Simone. Si tu voyais, dans leurs pays, elles portent le pantalon d'homme et fument la pipe.

— Penses-tu ! Sur les cartes postales, peut-être. Mais c'est des craques. C'est comme en France, j'avais toute une collection d'images quand j'étais petite, représentant les accoutrements curieux de chaque province, toutes sortes de jolis bonnets tuyautés ou dentelés, des coiffures plates, carrées, pointues, des croisillons de velours, de riches broderies, des jupes épanouies, raides, et tout le tremblement... Je m'amusais à déguiser mes poupées tantôt en Normande, tantôt en Béarnaise ; j'aurais voulu en avoir toute une collection, autant que de

provinces... Et puis, quand j'ai voyagé, j'ai été bien désappointee de voir les habitants habillés comme tout le monde !

— Pourtant, il en reste encore, assure Roger. Plus tard, nous irons ensemble à la recherche de ces vieux costumes pittoresques. Tu choisiras la Bretagne ou l'Auvergne, ou le Dauphiné, ou...

— Oh ! je ne pourrai jamais choisir, je veux aller partout avec toi.

— Nous irons partout, affirme Roger en souriant ; nous ferons le tour du monde !

Dans leur joie amoureuse, ils oublient leurs invitées. Fernande interrompt ces épanchements :

— Mady, demande à M. Roger qu'il nous fasse descendre à la cave.

— A la cave ! T'es malade ? Ça doit être plein de rats !

— Que non ! Tu ne peux pas te douter comme elle est cocasse. Il faut l'avoir vue avant de rentrer à Paris, elle en vaut vraiment la peine, n'est-ce pas, monsieur ?

— Oui, elle est drôle, on pourrait la visiter si le patron y consent ; je vais le lui demander.

« Il y a donc vraiment quelque chose à voir ? se dit Mady. Quoi ? Des tonneaux ? Ce n'est pas si rare... Sont peut-être carrés... ou en tire-bouchon ?... » Elle s'intéresse au départ d'un esquipot de montagnards, sac au dos, alpenstocks, solides bottines aux semelles cloutées et bordées de crochets, alourdies d'une épaisse couche de terre grasse...

Simone signale, au fond de la salle, le retour de l'ambassadeur :

— Le voilà, ton Roger ! A-t-il réussi ? On ne peut rien lire sur sa figure...

« Elle ne parle que pour moi », murmure Mady, tendrement.

— Mesdemoiselles, vous avez l'autorisation ; seulement il faut descendre tout de suite, sinon, il sera trop tard.

— Allons-y alors, fait Mady, intriguée.

— Par ici, indique la serveuse, le patron vous rejoint, il est « d'abord » prêt.

« Si j'avais pu me douter que je descendrais dans une cave, je n'aurais pas mis ma robe de velours », pense Mady. Mais un premier coup d'œil la rassure. En effet, cette cave semble sortir de l'ordinaire.

Sur la porte d'entrée, on lit :

Paradis.
Soyez les Bienvenus
Sous l'art.
Quand voz'é preü trénalia pé dessu.
Liaubâ
Por ariâ
La teivra valezâna
Que voâri à coup su
La maladi pâ sana.

Voici le patron : un petit homme alerte, souriant, aux yeux vifs et au teint bistré d'Italien ; il leur fait goûter la « chèvre » mousseuse du Valais.

— Vite, vite, il faut boire pendant que ça mousse !

Ces demoiselles s'amusent beaucoup, boivent d'un trait.

— Qu'est-ce que ça veut dire, monsieur, ce qui est écrit là ? demande Mady.

Il traduit :

— « Quand vous avez assez traîné par-dessus, descendez pour traire la chèvre valaisanne qui guérit à coup sûr la maladie pas saine. »

— Et là, monsieur, pourquoi ce mot : « Confessionnal » ?

— Parce que c'est l'endroit où on met le « sac à charbon ».

— Ah ! fait Mady qui, n'ayant pas compris, va quêter tout bas d'autres explications auprès de Roger.

— Qu'est-ce que ça a de drôle, un sac à charbon ?

— C'est un prêtre, en argot.

— Oh ! maman serait froissée si elle entendait ça, elle n'aime pas qu'on touche à la religion !

— Viens voir la « bibliothèque » ! conseille Simone.

— Il y a une bibliothèque ici ? Avec beaucoup de livres ?

— Et comm' ! Des tas de bouteilles de vins, bien rangées, couchées à plat ventre sur les rayons. Tiens, regarde, tu les vois ? Humagne, Gouë, Malvoisie, Païen, etc., etc.

— Des auteurs gais, sans doute ? C'est avec cette bibliothèque rose que les hommes sont gris, souffle-t-elle à Simone qui en reste coite.

— Veille-toi de ne pas l'être aussi ! réplique

Fernande qui commence à s'échauffer, comme toute la petite bande, grâce aux dégustations qu'on leur multiplie généreusement.

Se rendent-elles compte de tout ce qu'elles absorbent coup sur coup ? Fendant, Muscat, Amigne, Arvine, flétris (doux), glaciers (forts), champagne du Valais ; bien que pris en petite quantité, le mélange produit son effet, les joues s'empourprent, les yeux s'animent ; sans arrêt, jaillissent les exclamations de surprise joyeuse ; les fillettes se montrent, au mur de la grande cave, écrit au-dessus d'un tonneau :

Maçonnerie.

— Pourquoi « maçonnerie » ? questionne toujours Mady, qui pense : « Ça doit être du vin de Mâcon. »

— Parce que le mur est contigu à la loge des francs-maçons.

Près d'un petit tonneau de « chèvre genevoise » encastré dans le mur, une inscription prévient les buveurs que ce vin :

Vous met d'humeur grivoise,
Sans trop provoquer noise.

Le « Tourbillon », lui aussi, célèbre ses propres vertus en latin macaronique :

Turbulentâ concursione
Atomorum,
Alo mentem magistratuum,
Seriorum,
Multo magis... que tous les punchs au rhum.

Fernande a disparu, Mady la recherche et la trouve auprès des vins étiquetés : « Joffre ».

— Qu'est-ce que tu fais là ? Tu es malade ?

De la tête, Fernande fait signe que non. Et puis, un peu gênée, elle lui chuchote quelques mots à l'oreille. Toutes les deux, alors, rient, rient, convulsivement.

— Ça ne fait rien, dit Mady, quand elle a pu reprendre haleine, ça ne se voit pas, tu le feras sécher sur le radiateur en rentrant; ôte-le...

— Oh ! non. Où veux-tu que je le mette ?

— Mady, Fernande, où êtes-vous ? appelle Hélène ; venez vite manger du saucisson sur le « brello ».

Autour du « brello » — table tournante pour empêcher les souris de manger les gros fromages de gruyère qui se font, renseigne inlassablement Dussez — le groupe sympathique grignote un peu de carnatzet (viande séchée).

Et toute la bande s'éloigne enfin, après de chaleureux remerciements à l'amphitryon. Elles lisent encore en partant : « Tordus » et : « Au revoir », et répondent gaîment : « Au revoir, au revoir ! »

Roger, un peu rouge, précède tout son petit monde pour lui montrer le chemin ; Mady ferme la marche.

Soudain, une pensée lui traverse le cerveau :

— Mon Dieu, Roger qui s'en va et qui oublie de payer !

Elle n'ose l'appeler et reste un peu en arrière.

— Tu nous suis, Mady ? lui crie Simone.

— Oui, une seconde, j'attache mon soulier.

En réalité, elle fouille vite dans sa poche pour prendre ses fameuses économies et demande à voix basse au patron :

— C'est combien, monsieur ?

— Qu'est-ce que vous dites ?

D'une voix un peu plus ferme, elle redemande :

— C'est combien ?

Il éclate de son rire jeune, si personnel et réplique :

— Ne vous occupez pas de ça, mademoiselle, tout est réglé.

Son rire le reprend de plus belle, de si bon cœur, que la contagion gagne Mady ; elle continue son ascension en s'esclaffant, sans pouvoir s'arrêter.

— Attendez-moi, là-haut, attendez-moi, j'ai le fou rire, je pleure...

CHAPITRE XXI

LE SCANDALE

— Qu'est-ce que tu as, ma chérie ? s'alarme Roger, en la soutenant par la taille.

— ... Ai rien... Ah ! Ce qu'on s'amuse, ce qu'on s'amuse !

Son rire a gagné toute la bande.

— Le lacet de mon corset s'est détaché, regardez tous, j'ai une crinoline... non... une robe à paniers, mes chères ! (Elle fait une révérence.) Oh ! mon ombre par terre, ce qu'elle est drôle ! Elle me fait une silhouette de femme en situation intéressante... Brrrou, que je suis laide ! (Elle court après son ombre qui s'allonge démesurément.) Voilà que j'ai une robe tonneau, à présent, et des bras en macaroni...

Derrière elle, les amies s'amusent de cette ombre cocasse. Roger lui-même, malgré la dignité qu'il voudrait garder, partage l'hilarité générale,

Hélène s'affaisse sur la marche d'une porte cochère, dans une encoignure ; elle glapit :

— J'suis malade, j'suis malade, j'peux plus me bouger ! Ça me rebouille profond.

En vain Simone, d'ailleurs sans force, essaie mollement de la relever.

Gêné, Roger abandonne Mady à son ombre, regarde autour de lui si personne n'apparaît et, soulagé de voir la rue déserte, tend une main de sauveteur à la malheureuse Hélène qui le remercie avec effusion comme s'il l'avait repêchée dans le lac.

— Sans vous, j'y restais jusqu'à l'aube, je me serais endormie là, c'est sûr !...

Mady se dandine toujours dans son ombre, avec des rires en cascade, elle se frotte les côtes :

— J'ai trop ri, Roger, ça me fait mal à mes petites côtelettes.

— C'est rien, c'est rien, M'ame, persuade Roger, pressé de rentrer tout son monde.

D'un regard circulaire, il fouille l'horizon, espérant apercevoir une auto secourable... Mais non, rien, rien...

Toutes les fillettes marchent maintenant sur une seule rangée, en se donnant le bras prudemment pour s'assurer un équilibre bien incertain.

— Dépêchons, dépêchons ! répète Roger, il est très tard. J'espère que nous trouverons une auto devant le théâtre, sinon je téléphonerai... J'aurais dû le faire tout à l'heure ; comment n'y ai-je pas pensé !

Mais elles se soucient bien d'une auto ! Fernande se lance dans des explications dont elle ne se sort pas sur la meilleure recette pour préparer

la fondue. Plus elle veut préciser, plus elle s'embrouille.

Et la joie tourne au délire lorsque Mady déclare très sérieusement :

— Tu ne peux pas prendre une auto, Roger, il se passe dans la rue des choses extraordinaires, vois : il n'y a plus de fenêtres aux maisons.

— Hé ! qu'est-ce qu'elle dit ! s'effare Hélène.

— Mais non, il n'y a plus de fenêtres, je vous assure ; regardez, les murs sont tout mous ! Ils se gondolent, les murs ! Hi, hi, hi ! ils se gondolent. Oh ! ce que c'est drôle, jamais je n'ai vu les rues comme ce soir. N'est-ce pas, Roger, qu'il n'y a plus de fenêtres aux maisons ?

— Mais bien sûr, ma petite M'ame, tu as raison, s'empresse d'acquiescer Roger.

Ce n'est pas le moment de la contredire !

— Oh ! c'est curieux, Roger, ces murs tout nus... dis ? Et là, c'est une porte de Tunis, n'est-ce pas ?... Dieu, que c'est beau ! Mais, où sommes-nous donc ? Je ne l'ai jamais vue, cette porte-là... Et toi ?

— Voyons, ma petite Mady, tu vois bien que c'est la tour du Molard !

— La tour du Molard, ça ? Tu es sûr ? Ah ! ah ! ah ! C'est encore plus drôle, je ne la reconnais pas ; elle a grossi, on dirait un tunnel. Vive le chemin de fer !... tutut... tutut... Chou-pa-ta-tchou-pa-ta-tchou...

— Allons, il faut rentrer, Mady, toi qui habites tout près, nous allons te reconduire d'abord.

— Jamais de la vie, j'aime mieux mourir ! Faut être mousquetaire ! Alors, celle qui habite le plus loin rentrerait toute seule ? Oh ! Roger, je ne te reconnais plus !

— Mais non, ma chérie, sois tranquille, je reconduirai tes amies. Aïe, pourquoi me pinces-tu ?

— Pour t'apprendre à vouloir reconduire mes amies tout seul, vilain !

— Mais, ma petite M'ame, c'est parce que je te sens fatiguée ; sans quoi, je n'y tiens pas du tout !

— Je le sais bien, mon Roger... Oh ! là là, que j'ai soif !

— Et moi donc ! répondent en écho les trois amies qu'une douce torpeur rendait muettes.

— Mes dents ont soif, Roger, elles ne sont pas comme d'habitude non plus. Attention, Fernande, tu me tires trop le bras, ça me fatigue, tu vas me faire tomber.

— C'est Simone qui se pend au mien.

— Regarde, c'est Hélène qui se laisse traîner, se récrie Simone écrasée de sommeil.

Mady continue à faire l'inventaire des calamités qui l'accablent.

— Et mes mâchoires, elles me brûlent ! Oh ! jamais je n'ai tant senti que j'avais des mâchoires. Je me découvre, ce soir !

— C'est la fondue, assure Fernande, qui, à force d'en parler, finit par croire qu'elle en a mangé.

— Elle en prend une place, ma bouche ! Est-ce qu'elle a grandi aussi, dis, Roger ?

— Mais non, elle n'a pas grandi, il y a juste la place pour y mettre un dé quand tu l'ouvres toute grande.

— Un dé ! T'ézagères, Roger, tu as tout de Tartarin ; je peux y mettre deux doigts, tiens, et même trois.

— Veux-tu laisser ton amour de petite bouche, tu vas me l'abîmer.

— Non, je ne l'abîme pas, elle est à toi... Mais, tout de même, je veux voir si elle a grandi ; je le sens bien, qu'elle a grandi ! Je veux une glace tout de suite.

— Oui, c'est ça, viens te regarder dans une glace, mais avance, sans quoi nous serons encore là à quatre heures du matin.

— Oh ! maintenant, tu sais, une heure de plus ou de moins, ça n'a plus d'importance. D'abord, j'ai trop soif ! Tu vois, là-bas, la tour blanche de Salonique ? Je la reconnais, je l'ai vue au cinéma. Ah ! quelle soif ! Oh ! chic ! voilà de quoi boire, merci, mon Dieu !

Elle quitte brusquement ses amies, se précipite vers la fontaine du Molard, trempe ses bras dans l'eau fraîche et, avidement, boit dans le creux de sa main. Après quoi, elle proclame :

— Buvez tous l'eau de Perlimpinpin, elle guérit de la maladie de la pierre et des mauvaises odeurs, elle adoucit la peau et détruit les insectes ; on peut, sans inconvénient, l'absorber en grande quantité, tant elle est douce et légère ; bue à jeun, elle rend plus agréable le caractère ; comme les

carottes, elle blanchit le linge sans qu'il soit nécessaire d'employer le savon et lui donne un parfum et un éclat surprenants... Buvez et vous verrez...

— Hé ! qu'est-ce qu'elle dit ! s'étonne encore Hélène dont le répertoire ne varie guère, ce soir.

— Quelle éloquence ! admire béatement Fernande.

— Chut ! fait Mady, en mettant un doigt sur ses lèvres, c'est l'histoire d'un conteur arabe enthousiaste de sa source...

Espiègle, elle trempe de nouveau sa main dans l'eau et asperge ses amies en train de se désaltérer.

Alors éclatent de nouveau des rires aigus, de petits cris, suivis d'une fuite éperdue pour échapper à la douche froide.

Roger est consterné.

Hélène, qui approche de son logis, fouille dans sa poche pour chercher ses clefs. Une bougie s'en échappe. Elle explique :

— L'électricité ne marchait pas ce soir dans la montée, chez nous, alors j'ai pris une bougie et des allumettes, sans quoi j'oserais jamais rentrer s'il n'y avait point de lumière.

— Donne, supplie Mady, on va l'allumer pour s'amuser. Fernande, prête-moi ton écharpe... Là, merci. Bouge pas, Hélène, laisse-toi faire, on va rire. Tu as l'air d'une communiante comme ça. On va faire un monôme.

Sous son grand voile blanc, la docile Hélène avance à pas lents, tenant comme un cierge sa bougie allumée. Derrière, par rang de taille,

Mady, Simone et Fernande, suivent à la queue leu leu, se tenant par les épaules...

— « La marche funèbre », commande Mady, malgré les supplications de Roger, qu'elle n'entend plus.

Alors, sur tous les tons, graves ou aigus, s'élève une étrange « marche funèbre » qui aurait bien surpris Chopin : « Pam-pam-papam-pam-papam-papam-papam... »

Roger regarde ce défilé cocasse, atterré.

Soudain, d'une fenêtre traîtresse, un gros sac de cailloux — préparé à l'usage des bruyants noctambules, si fréquents dans la rue du Rhône — est lancé et s'écrase sur la chaussée. Aucune des processionnaires n'est atteinte, heureusement.

— C'est intelligent ! rage Roger.

— Baluche ! crie Hélène vers la fenêtre hostile où personne n'ose se montrer.

— Sotte ! crie Simone.

— Lâche ! crie Fernande.

— Cornichon ! achève Mady.

D'autres fenêtres s'ouvrent, un peu partout, des silhouettes en chemise apparaissent, regardent le cortège baroque qui poursuit sa route : « Pam-pam-papam... »

Mais, cette fois, Roger se précipite, souffle la bougie, et les fillettes s'égaillent dans la nuit, avec des fusées de rires frais.

— Tant pis pour elles, dit Roger qui ne lâche plus sa Mady.

— Sois tranquille, il ne leur arrivera rien... maintenant elles sont chez elles.

Elle désigne d'un geste large diverses portes où ses amies, de loin, agitent leurs mouchoirs, n'osant crier : « Adieu », de crainte de se faire entendre des parents endormis.

Dès que les portes se sont refermées, Roger reproche :

— Pourquoi as-tu voulu les accompagner ? Tu vois bien que tu es fatiguée !

— Non, je voulais rester un peu avec toi, tout seuls.

Ils se promènent doucement, silencieux à présent, serrés l'un contre l'autre, jusqu'à la demeure de Mady.

— Bonsoir, ma petite M'ame, dors bien.

— Toi aussi. Tu m'aimes ?

— Tu le sais bien, ma chérie ?...

— Alors, embrasse-moi. Pourquoi tu ne m'embrasses pas ? Tu es fâché ?

— Mais non, ma chérie...

— J'entends ton cœur, il fait boum-boum, boum-boum, si vite !

— Oh ! oui, il bat très fort quand tu es près de lui. Je voudrais que tu restes toujours toute petite, pour mieux l'entendre.

— Embrasse-moi... Encore !... Oh ! comme c'est bon, ton baiser, ce soir, encore... j'aime... Et toi ?

— J'adore... Je t'adore, ma jolie, tu ne le sens donc pas ?... Oh ! quand seras-tu à moi ?

— Mais je suis à toi !

— Oui, ma chérie, oui, rentre vite, tu vois bien que je ne sais plus ce que je dis...

Il la pousse dans la maison, referme la porte derrière elle et, tout en baisant la menotte à fossettes qu'elle lui passe encore à travers la grille :

— Sauve-toi vite ! J'attends que tu sois montée. Quand tu seras dans ta chambre, tu allumeras et je partirai rassuré.

Péniblement, Mady arrive au troisième, rentre sans bruit sur la pointe des pieds, pour ne pas réveiller sa maman et, dans sa chambre, écarte les rideaux de la fenêtre, agite son chapeau.

Roger envoie un dernier baiser et, tout fiévreux, s'en va dans la nuit...

CHAPITRE XXII

NUIT AGITÉE

En hâte, avec des gestes maladroits, Mady se déshabille. Contrairement aux habitudes d'ordre, inculquées de bonne heure par sa maman, elle jette pêle-mêle ses vêtements sur une chaise et se couche, ligotée de sommeil, l'esprit confus et agité.

« Pourquoi Roger n'est-il pas auprès de moi ? J'aimerais tant dormir sur son cœur ! J'entendrais encore *boum-boum*, *boum-boum*... Il battait fort, tout à l'heure... Le mien aussi bat fort, ce soir ! Qu'est-ce qu'il y a donc de changé dans ma chambre ? Tout remue, mon lit est boiteux... C'est peut-être un tremblement de terre... »

Elle ferme ses paupières pesantes, divague :

« Quelle belle invention qu'un lit ! Ce qu'on se soigne, tout de même ! On a de la chance de venir au monde quand tout ça est déjà créé. Qu'est-ce qu'ils peuvent bien penser, les animaux, en voyant notre confort ? Est-ce qu'ils nous envient ou est-ce qu'ils se moquent de nous ? Si les animaux pouvaient travailler, est-ce qu'ils se construiraient des

maisons et des autos ? Oh ! ce lit-balançoire, il me donne le vertige !... Bien sûr, Roger, je suis à toi, à toi... »

Elle dort.

Son rêve l'emporte dans les nues, en avion, à une vitesse folle, auprès d'un pilote qu'elle n'a jamais vu, mais qu'elle semble connaître depuis toujours. Un instant, le ciel s'incendie et Mady, émerveillée et craintive, aperçoit autour d'elle d'étranges bêtes roses transparentes, aux têtes dentelées ou hérissées, aux corps onduleux, à reflets dorés ou argentés. Dans un souffle, elle demande à son voisin : « Vous avez vu aussi ? Oui, n'est-ce pas ? Je leur expliquerai, à mes amies, qu'il y en a en forme d'hippocampes... Je les dessinerai au tableau. C'est extraordinaire, ravissant... » L'avion pique vers la terre, dépose Mady dans la cour de son école. Seules, trois fillettes en sabots jaunes sont assises sur un banc, trois fillettes que Mady n'a jamais vues. Elle s'approche d'elles, les interroge : « Vous êtes nouvelles ? Venez jouer, ne restez pas là... » D'une voix caverneuse, l'une, aux cheveux secs, filasses, répond : « Non, on ne joue pas. On n'est pas des petites filles. On est des âmes. » Etonnée et prête à rire, croyant à une plaisanterie, Mady les dévisage et découvre, sur ces corps d'enfants, des têtes sans âge. « Ce sont des naines, se dit-elle un peu inquiète, mais cependant les deux autres ont des voix d'enfants. Est-ce qu'elles se moquent de moi ? » Les trois têtes regardent fixement Mady et

changent à vue d'œil : les peaux fraîches se décolorent, se ratatinent jusqu'à ne devenir qu'un amas de rides multiples, les lèvres disparaissent complètement et c'est maintenant trois figures de petites vieilles édentées, aux yeux diaboliques, qui ricanent... Et Mady s'enfuit, apeurée, refermant les portes sur son passage pour ne pas être poursuivie, mais elle entend les rires sarcastiques derrière elle et les trois phénomènes qui courent dans leurs sabots jaunes. Une chasse éperdue commence dans l'école, puis dans les rues.

(En réalité, Mady se retourne dans son lit et a l'impression de tomber dans un gouffre...)

Elle se retrouve, haletante, à la porte de sa maison, heureuse d'avoir échappé aux gnomes. Sa mère se tient sur le seuil, toute pâle, terrorisée, les mâchoires tremblantes. Mady se jette dans ses bras : « Tu es malade, maman ? Ne restons pas là, viens vite, rentrons ! — Non, ne monte pas, Mady, la maison est hantée. » La sentant défaillir, Mady, qui ne croit pas aux maisons hantées, mais redoute d'être rejointe par les trois sorcières, essaie de l'entraîner : « Viens, maman, je t'en supplie ! — Non, non, rentre si tu veux, moi, je n'ose plus ; on nous empêche de passer ! » Mady trépigne, jette des regards éperdus derrière elle, écoute si elle n'entend pas la cadence des sabots jaunes... La nuit est venue, une nuit noire. Elle prend alors sa mère par la main, l'attire comme un enfant, lui fait monter l'escalier, marche par marche. « Je reconnais si bien notre maison que, si je devenais

aveugle, je ne buterais jamais, maman ! » A ce même instant, elle se heurte contre une chaise. A tâtons, elle l'écarte : « Quelle drôle d'idée de l'avoir placée là !... Quelqu'un l'aura oubliée. » Mais partout des obstacles se dressent, Mady trébuche à chaque pas, elle repousse planches, meubles posés en travers, explique : « C'est sans doute un déménagement. » Le son de sa voix, dans le silence, l'impressionne. Elle sent la main de sa mère frissonner dans la sienne...

Triomphante, elle approche enfin de leur étage. Une toute petite lanterne verte est posée devant la porte, comme une veilleuse. Elle respire, soulagée : « Tu vois bien, maman, qu'il n'y avait pas de danger ! » Elle saute les dernières marches, rit de tout son cœur, rassurée, et demande intriguée : « C'est toi, maman, qui as illuminé aussi pompeusement notre palier ? — Non ! » fait d'un signe de tête la pauvre maman qui monte craintivement, et dont la mine, de plus en plus alarmée, exprime soudain une affreuse angoisse. Poussée, semble-t-il, par une main invisible, elle tombe raide dans la cage de l'escalier, comme un mannequin, sans un cri. Terrifiée, Mady cache ses yeux dans ses mains, attend son tour, tout son être crispé, son cœur bondissant. « Ah ! qu'il m'arrive quelque chose, mais que ce soit tout de suite ! » Elle n'ose se pencher par-dessus la rampe pour voir... Ses oreilles bourdonnent, sa vue se trouble, ses tempes s'embuent d'une vapeur froide, ses bras s'alourdissent, elle s'évanouit.

Puis, sans transition, Mady se retrouve maintenant devant la maison, auprès de son père démobilisé, en civil. Il lui parle doucement, gaîment : « Allons, pas d'enfantillage, Mady, tu ne vas pas rester ici, il faut rentrer chez nous, viens avec moi... » Mais Mady demeure immobile ; elle revoit la vision effroyable : la montée hésitante, l'affreuse chute... Elle frémit : « J'ai trop peur, papa ! — Peur ! avec moi ? Allons donc ! » A son tour, il l'entraîne, Mady se cramponne à lui, balbutie : « Tu verras, papa, les chaises partout, les planches ! Ne ris pas, je t'en conjure, tu ne sais donc pas que maman est morte ? » Il hausse les épaules, sifflote. Ils montent. Aucun obstacle ne s'oppose à leur marche.

En approchant de l'étage fatal, Mady n'ose plus avancer ; effrayée, elle lâche la main paternelle, et reste figée près du mur ; « Arrête-toi, papa, arrête... c'est là que maman est tombée ! » Mais il se penche, se penche, on dirait que son corps devient flasque, mou, comme un ballon qui se dégonfle, et Mady a le vertige, elle veut fermer les yeux, impossible ! Ah ! Il tombe !... Elle pousse un cri rauque, d'égorgée : « Ah !... Roger, viens, au secours ! Roger ! »

Ce cri la réveille, le corps en sueur, le cœur tremblant. Elle prend sous son oreiller son fin mouchoir de linon, s'essuie le visage, la nuque, rejette ses boucles en arrière et quitte le lit,

Le jour se lève lentement, gris et sale comme un vieux vagabond.

Mady prend sur sa table de toilette un verre d'eau qu'elle absorbe à petites gorgées. Un long frisson la secoue, ses dents s'entre-choquent : « Quel affreux cauchemar ! Je crois bien que je vais être malade. Ah ! là, là, je suis toute barbouillée ! Qu'est-ce que je vais dire à maman ? »

Elle s'approche de l'armoire à glace, regarde curieusement sa pauvre petite figure tirée, son teint blêmi, ses yeux troubles et ses lèvres trop rouges.

« Brrr, je me fais peur ! Si je me voyais à la vitrine de la Morgue, je me ferais sauver. Oh ! ma pauvre tête ! Elle fait tchiou-tchiou, tchiou-tchiou... Sûr que mon crâne doit être en mosaïque... Cinq heures ! Encore deux bonnes heures à dormir pour me remettre de mes émotions, quelle chance ! Je suis si raplapla... »

Mady se recouche, ferme les yeux, et se rendort immédiatement, d'un sommeil aussi agité. Son rêve s'égare en un dédale d'incohérences fatigantes et ridicules. Se croyant emprisonnée dans une étroite tourelle, elle s'affole, tâtonne les murs d'angle, près de son lit, se débat, murmure des phrases sans suite, s'évade par une trappe et tombe dans l'eau gluante d'un souterrain où des chats maigres miaulent à son approche, criant famine.

Puis elle se trouve dans le sentier d'un sous-bois, montée sur *Sans Peur* à califourchon, un

long voile de crêpe noir attaché à son chapeau d'amazone. Ses amies lui demandent, en la voyant partir : « Comment vas-tu faire avec ce voile, il va t'encombrer ? » Elle leur montre, en souriant, qu'il ne la gêne pas, s'en drape gracieusement comme d'une écharpe, autour du cou. Et elle s'éloigne, de légers coups de talon. Devant elle, l'écuyer recommande : « Tenez bien vos rênes, sans serrer... Hop ! Trottons ! Une, deux ; une, deux. » Ils trottent...

Et les couvertures s'en vont furieusement se tasser au bout du lit...

CHAPITRE XXIII

LENDEMAIN DE FÊTE

Et c'est ainsi que, deux heures plus tard, sa maman la surprend. Pudiquement, elle remonte les couvertures avant de réveiller la jolie dormeuse.

Très vaguement, dans un lointain bourdonnement, Mady entend prononcer son nom.

— Qui m'appelle ? sursaute-t-elle, la voix un peu enrouée.

— Mais c'est moi, ma chérie. Tu vas être en retard, voilà déjà quatre fois que l'on vient t'éveiller ! Comme tu dors aujourd'hui !

— Toi ! maman, c'est toi ? s'exclame Mady, encore ensommeillée, tu es revenue ?

— D'où ?

— Je ne sais plus, je rêvais... Tu es là, ma petite maman ! Je suis si contente de te voir là !

Elle l'embrasse avec ferveur.

— Tu n'aurais pas dû sortir encore, tu as la fièvre, tes mains sont brûlantes.

— Ce n'est pas parce que je suis sortie hier, mais j'ai eu un si affreux cauchemar...

— Raconte-le, cet affreux cauchemar...

— Oh ! non, tu aurais peur !

— Quelle enfant tu fais, sourit la douce maman en lui caressant les cheveux. Je ne t'ai pas entendue rentrer, cette nuit ; tu n'es pas trop fatiguée ? C'était bien, cette conférence ?

— La conférence ? Ah ! je l'avais oubliée !... Oui, oui... c'était bien, l'aviateur a raconté qu'il était resté je ne sais plus combien de jours dans l'eau... Ce n'était plus un oiseau, c'était un poisson !

— Veux-tu te taire, vilaine, et ne pas dire de choses pareilles ! Est-ce qu'il y avait des projections ?

— Des projections ?... Bien sûr ! Des avions à n'en plus finir, naturellement.

— Tu me raconteras ça tout à l'heure, en déjeunant ; lève-toi vite. Qu'est-ce que tu préfères, ce matin, du café ou du chocolat ?

— J'aimerais mieux du tilleul ; j'ai une telle soif ! J'en ai la gorge toute sèche.

— Du tilleul ?

— Oui. La maîtresse nous a conseillé ces jours-ci des tisanes, beaucoup de tisanes.

... Et pendant que sa maman s'éloigne pour faire préparer la boisson calmante, Mady pense :

— Oh ! oui, elle aurait peur si je lui racontais... Elle est si impressionnable !

Et pour avoir frôlé le danger de la perdre, Mady frissonne, entrevoit pour la première fois les

grands malheurs qui bouleversent les foyers, les cœurs :

« Ça doit être atroce de voir disparaître ceux qu'on aime... Comme je vais l'aimer, ma petite maman, maintenant, encore plus qu'avant ! »

Elle active sa toilette...

— Tiens, Mady, voilà ton tilleul, bois-le pendant qu'il est bien chaud et puis, dépêche-toi un peu, sinon à quelle heure arriveras-tu aujourd'hui ! Tu préviendras ta maîtresse que j'irai lui rendre visite cet après-midi pour la remercier.

Mady sent son cœur défaillir :

— Remercier ma maîtresse ? Oh !... tu sais, maman... ce n'est pas la peine de te déranger, elle déteste les visites, elle nous le disait encore dernièrement, elle prétend que ça dérange ses cours...

— C'est ennuyeux... Et après les cours ?

— Après les cours, elle s'en va, tu penses bien, elle en a assez.

— Attends, nous allons simplifier... Je vais lui écrire une lettre pendant que tu t'habilles et tu la lui remettras tout de suite, en arrivant.

— Veine ! pense Mady, pourvu que les autres s'en tirent aussi bien que moi !

. . . .

Une heure plus tard, en passant sur le pont du Mont-Blanc, Mady lançait négligemment dans le lac pur l'épître maternelle, pétrie en boulette.

Et les cygnes, croyant à une aubaine, glissaient à sa poursuite, allongeant le col...

CHAPITRE XXIV

LA CORBEILLE DE VIOLETTES

— Comment, Mady, tu es encore là ? Je te croyais partie depuis longtemps ; qu'est-ce que tu fais donc, petite lambine ? Veux-tu filer !

— Je m'en vais, maman, je m'en vais ; j'avais oublié ma géographie, halète Mady, à travers la cloison de sa chambre, tout en donnant, par prudence, un tour de clef à sa porte.

Les bras chargés d'une énorme corbeille de fleurs, elle piétine sur place, indécise, affolée.

Cet envoi superbe, mais encombrant, vient de lui être remis sur le palier au moment où elle sortait, par un porteur d'une quinzaine d'années. Pendant qu'elle cherchait dans son porte-monnaie un pourboire reconnaissant et qu'il la dévisageait, sournois et allumé, ce dialogue s'échangeait à voix basse :

— Vous êtes sûr qu'il n'y a pas de carte jointe ?

— Absolument sûr, même que la patronne m'a dit de vous y faire remarquer.

— Et vous ne savez pas qui est venu la commander ? insiste fébrilement Mady.

— Que si : un jeune homme qu'elle a dit, un grand jeune homme.

— C'est bien, merci.

— A votre grand service.

Et, sur la pointe des pieds, Mady est vite rentrée dans sa chambre.

« Pas d'erreur, c'est bien pour moi, mais que c'est donc compromettant ! »

Nul doute, en effet : sur la corbeille laquée blanc et lisérée or, enrubannée de satin mauve, le nom « Mady » s'étale sans pudeur tout en violettes de Parme ; mais, à côté, un petit cœur est esquissé, frais et bébête comme un tout jeune amoureux.

« Roger devient fou, c'est sûr, d'oser des choses pareilles ! Encore une chance que ce soit moi qui l'aie reçue et que maman n'ait rien entendu ! Où la cacher, mon Dieu ! Ça va en faire des histoires, si on la découvre pendant que je serai à l'école... Ah ! dans l'armoire... oui, c'est une idée... Dommage ! Pauvres fleurs, elles vont se flétrir ! Allons, bon, elle est trop grosse pour y entrer. Que faire ? sous le lit, peut-être ?... Tant pis, en les pliant... »

Les mains moites d'émotion, elle essaie encore de pousser la corbeille réfractaire ; mais, à voir les violettes aussi martyrisées, elle retient son geste massacreur.

Angoissée par la crainte d'être surprise, elle cherche de tous côtés une cachette protectrice ; ses yeux inquiets se rassérènent, elle a trouvé !

Vite, elle arrache une poignée de fleurettes qu'elle fera sécher tout à l'heure dans un livre, puis elle monte sur une table, hisse la corbeille au-dessus de l'armoire à glace, couchée derrière le fronton en éventail qui la dissimule un peu, très peu.

Avant de franchir sa porte, Mady juge l'effet une dernière fois : « Tant pis... à la grâce de Dieu ! »

Et elle sort hâtivement, pas trop rassurée.

— Au revoir, maman, je l'ai retrouvée, ma géographie, je file...

Dans sa main, les violettes s'attiédissent, Mady les respire amoureusement, pose ses lèvres sur les pétales veloutés : « C'est doux comme sa joue, quand je l'embrasse... »

... Quelques heures plus tard, elle cheminait auprès de Roger.

— Tu n'es pas trop fatiguée, ma petite M'ame ? Ça s'est bien passé, hier ?

— On ne peut mieux, je n'en reviens pas moi-même ; mais, pour rien au monde, je n'oserais recommencer. Et toi, tu es bien rentré ? On ne t'a rien dit ?

— Non ; seulement, ce matin, pour me réveiller, ça n'allait plus. Quel sommeil ! C'est pour cela que tu ne m'as pas vu.

— Je m'en suis doutée.

— Et tes amies ? Il n'y a pas eu trop de grabuge ?

— Elles s'en sont bien tirées aussi, elles ont ra-

conté tant de craques chez elles qu'on n'a qu'une peur : c'est de rencontrer les parents des unes ou des autres, parce que c'est sûr qu'alors on bafouillera. C'est égal, quelle soirée ! On s'est vraiment bien amusés, dis ?

— Oui, mais vous m'avez donné chaud ! Moi non plus je ne recommencerai jamais une pareille sortie... ou j'amènerai du renfort.

— On n'a parlé que de ça en classe toute la matinée ; on avait un peu honte, mais pas de remords, on a trop ri ! On a tout raconté aux autres ; ce qu'elles étaient jalouses !... Mais qu'est-ce que tu as à me regarder comme ça ?

— Je te regarde comme je t'aime, ma chérie, et, en plus, je constate que tu es joliment fleurie, ça te va très bien.

Mady sourit, lui coule en coin un délicieux regard tendre et complice :

— Tu es vraiment trop gentil, mon Roger, mais tu sais, il faut faire plus attention.

Sans comprendre, il poursuit :

— Des violettes de Parme ! Où as-tu pu en trouver ?... Donne-m'en une, je veux la garder toute l'après-midi sur moi et, ce soir, nous changerons : tu me donneras la tienne et je te rendrai celle-ci, veux-tu ?

Son accent sincère déroute Mady. Elle le regarde, cette fois, droit dans les yeux. « Est-ce qu'il me fait une farce... ou ne serait-ce vraiment pas lui ? » Elle hésite encore. Puis, timidement, elle risque :

— C'est bien toi qui m'as envoyé la corbeille ?

— Quelle corbeille, ma chérie ?

Mady se tait, affreusement gênée, rougissante. Cette idée lui vient aussitôt : « Comment n'y ai-je pas pensé, c'est Emmanuel ou peut-être Pierre, ou les trois frères... Non, c'est sûrement Emmanuel... »

Un froid se prolonge. Roger aussi a rougi. Il insiste :

— Quelle corbeille, Mady ? sur un ton où il y a de l'inquiétude, de la tristesse et de la jalousie.

Elle le sent, désolée. Alors, d'instinct, elle arrange de sa voix claire, mutine, pour le rassurer à tout prix :

— Je ne sais pas, chéri, quand je sortais de la maison, j'ai vu qu'on apportait une belle corbeille de fleurs, j'ai cru qu'elle venait de toi, pour moi, et je te trouvais bien imprudent. Comme j'étais pressée, j'ai happé celles-ci au passage...

— Non, Mady, ce n'est pas moi qui t'ai envoyé ces violettes.

— Alors, c'est que la corbeille est pour maman, je ne sais pourquoi je m'imaginais... Quelle folie ! balbutie Mady avec un empressement qui cherche à masquer son malaise.

— Sans doute...

Il regarde les fleurettes fraîches piquées dans la boutonnière du manteau gris cendre.

— Ecoute, Mady...

— Mon Roger ?

— Jette-les, tu veux ?

— Bien sûr, je veux !

Elle les détache, les laisse glisser...

Alors, il l'embrasse d'un baiser plus fougueux, comme s'il venait de frôler un danger.

— Je t'en enverrai des fleurs, Mady, les plus belles qu'on puisse trouver à Genève, tu verras...

— Garde-t'en bien, je t'en supplie !

Après un tendre adieu et la promesse de se revoir le soir, ils se quittent, l'âme légère.

Heureuse de le voir apaisé, Mady le regarde partir.

Dès qu'il a disparu, elle se remet en chemin, mais elle frémit toute : adossé à un arbre, Otto est là, devant elle, plus nerveux que jamais. Sur sa petite veste étriquée de collégien, quelques violettes se serrent autour d'un bouton cuivré.

Et Mady reconnaît leur couleur délicate...

— Mes violettes ! C'était donc lui !

A son grand étonnement, Otto ne fait pas un pas vers elle ; il a des gestes saccadés auxquels Mady ne prête d'abord aucune attention ; elle ne voit que son visage ruisselant comme en plein été, ses yeux plus creusés que de coutume... deux petits points brillants les animent, deux petits points étranges, dansants, un peu fous...

Les gestes saccadés se multiplient et Mady pâlit : elle aperçoit une main sanglante sur laquelle l'autre s'acharne, armée d'un canif, va, vient, frappe et le sang coule.

XXV

LE SAUVETAGE

Bouleversée, Mady se précipite vers lui :

— Je vous en supplie, ne faites pas ça, grand fou ! Arrêtez, vous me fendez le cœur... Donnez-moi ce canif, Otto, si, donnez-le-moi tout de suite, je le veux, ou je vais chercher un agent ! Est-ce possible de se mettre dans un état pareil ! Vous avez mal ?

Compatissante, elle le caresse comme un enfant. Il se laisse prendre alors le canif.

— Je vous le donne, Mady, vous le garderez en souvenir de moi.

— Je vous en conjure, Otto, ne me rendez pas ainsi malheureuse, soyez raisonnable, voyons ! Voulez-vous que je vous conduise jusqu'au collège ? Dépêchons-nous, il est si tard... qu'allez-vous faire ?

Il esquisse dans l'air un geste indifférent.

— Me promettez-vous de ne pas faire de bêtises ? dit-elle tout bas, honteuse de sa question.

— Qu'entendez-vous par « bêtises » ?

Mady ne sait pas au juste, mais elle redoute tout... Et comme il se tait aussi, abattu, absent, Mady pense : « Il a déjà l'air mort. » Alors, effrayée, elle le secoue.

— Dites-moi quelque chose, voyons, ne me laissez pas comme ça, Otto, vous me faites peur.

Il la regarde dans les yeux, profondément, lui prend les mains.

— *Toi*, Mady, dis-moi quelque chose. *Toi*, ne me laisse pas comme ça. C'est toi, Mady, qui me fais peur, tu ferais de moi un assassin !

Elle frémit, le sentant trop sincère. Qui tuerait-il irrésistiblement dans sa jalousie exaspérée ? Roger ? Elle ? Ou lui-même ? Roger, s'il les rencontrait encore enlacés, ou lui-même sans aucun doute, mais pas elle, elle en est sûre, il n'oserait pas.

— Dis-moi quelque chose, Mady, répète-t-il, les yeux troubles.

Plus émue que choquée de ce tutoiement jailli d'une telle détresse, Mady cherche, ne trouve rien, rien, rien.

Adroitement, elle panse la main blessée avec son fin mouchoir.

Il se laisse faire, attendri.

— Tu m'aimes donc un peu ?

— Mais... oui, je vous aime bien... si vous vouliez, nous serions de si bons amis...

— Chut, Mady, n'ajoute rien, dis-moi seulement : « Je t'aime »... dis-le doucement...

— Je veux bien, Otto, je... je...

— C'est difficile à dire quand le cœur n'y est pas, tu vois ?

— Je vous assure cependant que je vous aime bien et que si vous vouliez être raisonnable...

— « Je vous aime bien », c'est peu ! « Je vous aime bien ! »... Enfin !... Et l'autre ?

— L'autre ?

— Oui, celui qui était là tout à l'heure, celui qui t'embrassait.

— ...

— Celui-là, tu l'aimes ? Oh ! tu peux me l'avouer, Mady ; sois sans crainte pour lui, je ne lui ferai pas de mal, je te le laisserai, puisque tu l'aimes, n'est-ce pas ? Dis-le-moi, puisque maintenant nous sommes de bons amis, de bons amis comme tu l'entends, comme tu le voulais... Alors, tu l'aimes ?... Dis ?

— Oh ! oui... je l'aime !

— Comme tu l'as bien dit, cette fois !

Son visage se contracte, ses mâchoires se serrent... il regarde intensément Mady dont les yeux angoissés attendent. A son tour, il la caresse, embrasse la menotte pâle qui ne se retire plus, joue distraitement avec une longue bouclette d'or.

— Oui, je te le laisse, je ne veux pas que tu sois malheureuse, *toi* !... Mady ?

— Quoi ? Vous me faites mal, Otto, vous me serrez trop fort, ça me blesse les doigts.

— Pardon, c'est sans le faire exprès... Dis... embrasse-moi... un baiser, un seul, je t'en supplie.

Mady sursaute, puis s'exécute, honteuse, pour en finir, très vite, du bout des lèvres.

— Moi non plus, Otto, je ne voudrais pas que vous soyez malheureux. Ce n'est pas de ma faute tout ce qui arrive. Mon cœur aime tout seul, je ne le dirige pas, c'est lui qui me dirige. Si vous vouliez, vous seriez très heureux, tenez, avec Fernande par exemple, elle est gentille et ne demande qu'à aimer et à être aimée. Elle est très méritante, je vous raconterai sa vie.

— Quelle enfant tu fais, Mady ! « Mon cœur, je ne le dirige pas, c'est lui qui me dirige »... Pourquoi diriger le mien là, quand il n'aime qu'ici ?...

Tenace, Mady se fait persuasive, ravie d'entrevoir une heureuse solution :

— Vous savez bien, Fernande, celle qui a des yeux verts comme les chats ?

— Je n'aime ni les yeux verts, ni les chats.

— Et des jolis cheveux flous, en perruque de marquis...

— Elle est brune, je n'aime pas les brunes.

— Au soleil, elle n'est pas si brune que ça ! Et puis, c'est joli aussi une chevelure brune. Si j'étais brune, vous ne m'aimeriez pas ?

— Oh ! même si tu étais laide, s'il t'arrivait un accident, si tu devenais infirme, défigurée, je t'aimerais autant. J'en arrive à le souhaiter parfois pour t'avoir à moi seul... Je ne sais ce que tu as en toi, ce qui m'attire, mais ça me rend fou, fou !

Toute déconfite de voir la conversation revenue au point dangereux, Mady se dérobe, prend la

main blessée, ôte le mouchoir censément mal noué et refait le pansement avec des gestes craintifs, sincères.

— Est-ce que ça vous fait très mal ?

Il hausse les épaules, dédaigneux :

— Je voudrais en avoir autant sur tout le corps pour ne plus sentir l'autre douleur.

— Qu'est-ce que vous allez dire chez vous ?

— N'importe quoi... que nous avons fait des expériences de chimie aujourd'hui au collège et qu'une lampe a sauté ou une machine quelconque, cela a si peu d'importance.

— Oh ! Ecoutez... l'heure sonne... Ça m'ennuie de vous laisser ainsi, tout seul, mais je suis déjà très en retard ; qu'est-ce que je vais dire à la maîtresse ? Il faut que je m'en aille... Au revoir, Otto... Alors, pour Fernande, je peux lui en parler ? Elle sera si contente !... Je vous l'amènerai demain, trouvez-vous ici à la même heure, non, un peu plus tôt, pour qu'on ne se mette pas aussi en retard. C'est entendu, n'est-ce pas ?

— Non. Ta sollicitude me touche, mais elle est bien inutile, ma pauvre petite.

— Qui sait ? Nous verrons ça ! Je veux faire votre bonheur. Au revoir...

— Non, Mady, adieu.

— Comment « adieu » ? Que voulez-vous dire encore ?

— Rien de sérieux. Dis adieu à l'Otto que j'étais. Je t'ai bien encombrée, bien importunée, j'étais si jeune ! J'ai bien vieilli depuis tout à

l'heure. Dites adieu à cet Otto-là qui vous laissera en repos désormais.

Emue, elle dépose sur la main bandée un baiser d'infirmière.

— A demain, insiste-t-elle.

— Mady, avant de partir, permettez que je garde votre mouchoir en souvenir de ce jour, pour qu'il me rappelle ma promesse. Ce sera un peu de vous...

— Je veux bien, c'est moi qui l'ai brodé pendant que j'étais malade.

— Il m'en sera plus cher.

— Et moi, Otto, j'ai oublié de vous remercier pour vos si jolies fleurs...

— Chut ! Adieu.

Elle s'éloigne, le laissant affaissé sur le banc.

Il la regarde disparaître au pas gymnastique pour rattraper une partie du temps perdu et, seul, le cœur crevé, il pleure...

Mady aussi a les yeux embués de larmes, elle court, sans plus voir personne.

« Pauvre Otto ! De le voir tant souffrir pour moi, ça me retourne... Si je pouvais le sauver, grâce à Fernande !... »

Et, convaincue d'accomplir un acte généreux et grand, Mady redresse la tête, digne et pâlotte, et pénètre dans l'école répétant encore : « Je le sauverai, je le sauverai ! »

CHAPITRE XXVI

LA PIONNE

Debout devant le tableau noir supporté par un grand chevalet, Hélène, la craie aux doigts, s'embrouille dans une racine cubique, efface rageusement ses erreurs avec l'éponge sèche, raidie, qui crisse et fait grincer des dents.

La craie s'écrase sur le tableau, chaque chiffre provoque une fine pluie de poudre blanche.

Au bruit de la porte brusquement ouverte, trouant le silence attentif de la classe, les élèves se retournent et regardent entrer Mady, un peu timide. Hélène interrompt son calcul ; de la main tenant le bâton de craie, elle adresse un signe amical à l'arrivante, tout en lui montrant, d'un coup d'œil au cadran, l'heure tardive.

— Vous êtes bien en retard, mademoiselle, remarque une étrangère massive, qui trône au bureau.

— C'est que j'ai été retenue plus que je ne l'avais prévu... j'avais une commission à faire

pour maman... cela ne m'arrivera plus, mademoiselle.

— C'est bien, dépêchez-vous de vous asseoir. Vous, continuez, jeune fille.

Mady gagne rapidement sa place et tout de suite questionne Fernande :

— Qui est-ce encore, que ce phénomène-là ?

— Oh ! une vieille quinquerne, ma chère ; il y a plein de nouveau, on nous y a dit tout à l'heure : d'abord, Mme Daxelle a la grippe. Et d'une !

— Non ! Elle qui avait si peur de l'attraper ! La pauvre, c'est dommage, elle était si gentille !

— Ce n'est pas grave, paraît-il, mais elle ne reviendra plus, Mme la Régente nous a prévenues tout à l'heure que Mlle Berthe va reprendre sa classe ces jours-ci, définitivement. Et de deux ! Pendant ce temps-là, on nous a collé cette grosse sous-maîtresse provisoire. Et de trois !

— Eh bien, vrai ! on en a des maîtresses de rechange !

— Attends-toi à des surprises, c'est pas tout !

— Ah ! Quel genre ?... Non, écoute, ne me dis rien maintenant, je n'ai pas le temps ; moi aussi, j'ai du nouveau.

— Je m'en doute bien, pour que tu arrives à cette heure-ci !...

— Parlons très sérieusement, c'est grave. Fernande, tu m'as toujours dit que tu aimerais Otto, rien que pour ses lettres ?

— Parfaitement. Mais pourquoi me reparles-tu de ça ? Tu as l'air toute chose.

— Il y a de quoi, je t'assure. Si tu savais par quelles émotions j'ai passé aujourd'hui ! Mais écoute... je veux faire ton bonheur et le sien.

— Mon bonheur ?

— Oui, petite égoïste... avec Otto. Toi qui n'as pas de flirt pour signer ton coussin, je t'en apporte un. Il est à point ; il est malheureux, toi aussi ; vous êtes faits pour vous entendre. Débrouillez-vous, rendez-vous heureux mutuellement. *Amen*. Et maintenant, trotte-toi, invente un truc pour sortir, tu trouveras Otto au Jardin anglais, pas sur mon banc, un peu plus loin, sous le sapin... A moins que cela ne te plaise pas, réfléchis.

— C'est tout réfléchi, je vais filer en douce. La porte de la rue n'est pas fermée ?

— Non, je l'ai laissée contre, exprès, tant j'étais sûre que tu accepterais.

— Alors, j'y vais.

— Bonne chance ! Tiens, je te prête mon sou percé pour te porter bonheur. C'est mon fétiche depuis quatre ans déjà.

— Merci, tu es un ange. Ah ! dis donc ! Comme je ne pourrai pas revenir, je t'attendrai ce soir, sur ta route, pour te dire ce qui se sera passé et pour savoir ce qu'on aura comme tâches. Si tu veux, nous les ferons encore ensemble ?

— Ça va.

— A la maison, comme l'autre soir ?

— Ah ! non, non, pas chez toi !

— Pourquoi ?

— Pour... pour rien... parce que c'est à ton tour de venir chez moi.

— Comme tu voudras, « c'est égal »... Ah ! bête que je suis, j'oubliais, je ne peux pas me sauver, on attend M. l'Inspecteur... il est dans le bureau de Mme la Régente.

— Ça ne fait rien ; si on s'aperçoit de ton absence, je dirai que tu t'es sentie subitement malade et que tu dois être dans la cour.

— Tant pis. Ça me tente trop, arrive qui plante !

— Re-bonne chance !

Gracieuse dans son long sarrau d'escot noir, à gros plis plats, Fernande se lève, affecte un air maladif :

— Mademoiselle, je ne sais pas ce que j'ai, ça me prend tout d'un coup, je ne me sens pas bien, je peux descendre ?

En ces temps d'épidémies, l'indulgence règne.

— Allez, mais ne restez pas longtemps.

Au tableau, Hélène s'en est tirée victorieusement ; elle pose la craie sur le rebord du chevalet, frotte ses mains poudreuses sur son tablier qu'elle secoue et tapote ensuite pour effacer les traces blanchâtres.

— Mady, qu'est-ce que tu dis de notre sous-maîtresse ? chuchote Simone.

— Je dis que ce qui peut la consoler, c'est que, pour trouver plus beau qu'elle, c'est facile, mais plus laid, ça ne doit pas exister : donc, c'est une espèce rare, elle peut être fière.

— Elle sait sûrement qu'elle est hideuse pour se montrer aussi mauvaise, agressive, brrr... Avant que tu viennes, elle a déjà marronné sans motif, sauf qu'elle n'arrivait pas à s'asseoir sur cette chaise. Tu penses, il lui en faudrait au moins quatre pour être bien.

— La malheureuse, c'est un écroulement depuis ses joues, son triple menton, jusqu'à son ventre, ce n'est que des vagues de graisse, quelle cascade !

— Pour sûr, c'est une maladie.

— Comment s'appelle-t-elle, cette déesse ?

— Je ne sais pas.

— Faut lui trouver un surnom ; voyons, elle a l'air d'une chandelle qui se consume, tu sais, quand il ne reste plus qu'un petit tas de suif informe ; on pourrait la baptiser : « La chandelle qui pleure » ou plutôt : « Les dernières larmes. »

— Ou « la mer en furie », à cause des vagues ?

— Non, attends, j'ai trouvé ! Eurêka : « Bibendum. » Elle ressemble tellement à ce tas de pneus !

— Oh ! alors, ça, c'est extra !

— Tout de même, elle est trop flasque, c'est un Bibendum dégonflé... Alors, « l'Impotente nouvelle » ou bien « la pionne », tout simplement. C'est si vite dit. Les garçons ont bien des « pions », eux !

Le mot circule de bouche en bouche, s'essaie, et chacune l'approuve.

— Ça va, « la pionne » ? Pas d'objection ? Alors, adjugé.

— Avec un *n* ou deux ?

— Deux, faut bien faire les choses.

Sur ces mots, M. l'inspecteur effectue une entrée sensationnelle, guidé par Mme la Régente.

Bien beau, M. l'inspecteur, avec ses cheveux d'argent, sa figure énergique, fraîche et imberbe, ses yeux noirs étincelants d'intelligence.

Dès qu'il parle, il découvre des dents intactes, solides, éblouissantes. Sa minceur distinguée conquiert d'emblée tous les petits cœurs inflammables.

En France, sa boutonnière s'ornerait au moins du macaron académique. Ici, elle reste vierge.

Un regard circulaire, une question posée à la première venue — qui a la chance de fournir une réponse impeccable, ce qui amène un sourire orgueilleux sur les lèvres de Mme la Régente — une prière à la maîtresse de poursuivre la leçon que sa visite a interrompue (leçon qu'elle improvise immédiatement au tableau — ce qu'elle sait de mieux, déclare ironiquement Mady — sur les farineux) et c'est tout.

Il a fait trois petits tours et s'en est allé...

— Déjà ! soupirent les jeunes cœurs.

— Déjà ! soupire la pauvre « pionne ».

— C'est vite fait, une inspection ! s'étonne Mady. Mais un inspecteur, ça ne voit donc rien ? Est-ce qu'il a vu que Laurette Depeney a lestement esquissé son portrait pendant qu'il parlait ? Que Renée-Louise Piachaud a pondu un sonnet en son honneur ? Que la sentimentale Françoise Laya a écrit vivement quelques confidences à sa cousine

Titine ? Que Léonie s'est maquillé les yeux avec du fusain et s'est fait des accroche-cœur ? Et les pupitres ? Est-ce qu'il a vu dans celui de Fernande, entre le bâton de rouge électrique et la poudre de riz, ses cigarettes d'eucalyptus qu'elle fume, profitant de l'épidémie, en faisant croire que son docteur les lui ordonne ? Est-ce qu'il a vu dans celui d'Hélène vingt-huit photos du baryton du Grand Théâtre et dans celui de Simone trente-sept du ténor, encloses dans une enveloppe bleue où elle a écrit : « Le mien est bien plus beau », pour agacer Hélène ? Rien, je vous dis, il n'a rien vu, sauf la racine cubique sur le tableau et les patates décrites par la « pionne ! »

— Tais-toi donc, supplie Simone, elle va t'entendre ; si tu ne te tais pas, je te jure que je te ferai des blagues pendant la récitation, veille-toi !

— Tu ferais ça, petite chipie ?

— Sûr ! je le jure : « Croix de bois, croix de fer, si je mens, je vais en enfer. »

Plus de doute après un tel serment.

— M'est égal, maintenant que je suis prévenue !

— Vous, la jeune fille au ruban bleu, interpelle la pionne qui ne connaît encore aucun nom, dites-nous de qui est *La Fable et la Vérité.*

— Pan ! ma pauvre Simone, jubile Mady, c'est toi la jeune fille-au-ruban-bleu, ton serment t'a porté malheur ! « Veille-toi » à ton tour !

La malheureuse Simone jette autour d'elle un regard éploré, quêtant du secours.

— Eh bien, jeune fille, j'attends... « Un mar-

quis, ah ! oui, ma chère, allez dire qu'on peut ouvrir ! »... ajoute-t-elle distraitement, comme pour elle-même.

— Plaît-il, mademoiselle ?

— Rien, je vous demande de qui est *La Fable et la Vérité.*

— De La Fontaine, mademoiselle.

— J'en étais sûre, sotte créature, toutes les fables sont de La Fontaine, n'est-ce pas ? Apprenez donc que c'est de Florian, ignorante pécore... « Ce sont deux têtes de mort assez touchantes », ajoute-t-elle encore, à demi-voix.

Des propos courent sur tous les bancs :

— Qu'est-ce qu'elle barjaque, la pionne ? On n'a pas fini de rire ! Chouette !

— Elle n'est pas très polie, vrai !

La pionne reprend :

— Récitez-nous cette fable, jeune fille ; la savez-vous ?

— Oui... mademoiselle, hésite Simone, vexée, qui lutte entre son amour-propre et son humiliation ; mais elle tient à sa réputation de bonne élève et, quoique « ignorante pécore » lui pèse lourd sur le cœur, elle clame, rageuse :

— *La Fable et la Vérité*, fable de Flo-ri-an !

La vérité toute nue
Sortit un jour de son puits.

— Oh ! la vilaine sale ! chuchote Mady.

L'entourage commence déjà à ricaner.

La main de Simone s'agite derrière son dos,

pour réclamer le silence. Mady en profite pour chatouiller cette paume implorante avec la pointe de son crayon. Sensible, la main frémit, chipe le crayon et disparaît.

Sans rien laisser paraître de cette petite scène, Simone récite d'une voix calme :

Ses attraits par le temps étaient un peu détruits.

— C'est ce qui nous pend au nez à toutes, déplore l'espiègle Mady.

Jeunes et vieux s'enfuyaient à sa vue.

— Oh ! les cruels !... Bien ça, les hommes !

Cette fois, le dos de Simone s'agite, sa voix tremblote, perdant sa belle assurance.

La pauvre Vérité restait là, morfondue.

— Ah ! la pauvre ! Comme c'est triste ! Et alors ? questionne Mady sur un ton de tragédienne de l'Ambigu.

Simone se tait, toussote pour reprendre son sérieux.

— Continuera !... Continuera pas !... Continuera !... Continuera pas !... blague le voisinage amusé. Courage ! Faut pas chapitoler.

— Eh bien, qu'attendez-vous ? demande la maîtresse : « Un marquis, ah ! oui, ma chère, allez dire qu'on peut ouvrir. » Poursuivez, mon enfant, poursuivez.

Les élèves s'interrogent des yeux : « Que peut-

elle avoir ?... Pauvre grosse tiaffe, elle est métiafolle. »

Mady se tape le front de l'index, diagnostique :

— C'est une maniaque, il n'y a pas de doute ! Si elle le dit encore une fois, je pouffe, moi ! C'est donc ça que Fernande voulait me dire tout à l'heure, avec ses surprises... je comprends !

La pauvre Simone sentant, elle aussi, le rire l'étouffer, se hâte de débiter d'une traite :

> Sans trouver un asile où pouvoir habiter.
> A ses yeux vient se présenter
> La Fable richement vêtue,
> Portant plumes et diamants.

— Oh ! oh ! c'est une impératrice, admire Mady, ponctuant sa phrase d'un geste burlesque.

Simone ne veut plus entendre ; les yeux rivés sur le nez de la maîtresse, n'osant la regarder en face, elle va de plus en plus vite, louchant affreusement sans s'en douter.

> La plupart faux, mais très brillants.
> Eh ! Vous voilà ! bonjour ! dit-elle :

— Hé, bonjour ! Té, mon bon, comment qué tu te portes ? Hé ! Toujours le même, cé bon Marius... Hé !

Simone est au supplice.

> Que faites-vous ici, seule sur un chemin ?

— En voilà une curieuse ! blâme Mady qui, encouragée et excitée par les rires silencieux qu'elle provoque, ne lâche pas sa victime.

La vérité répond : Vous le voyez, je gèle ;

— Dame, aussi, pourquoi habite-t-elle dans un puits ? Pauvre petite, va...

— *Pauvre petite, va...* bafouille Simone en s'arrêtant aussitôt, toute confuse.

Les amies, triomphantes, ravalent leurs fous rires.

Distraite, la maîtresse n'a rien entendu. Au silence qui suit, elle lève la tête.

— Mon enfant, c'est bien, mais vous récitez comme un âne. Vous n'avez pas le sens du rythme... aucun sentiment... « Ce sont deux têtes de mort assez touchantes. » Asseyez-vous. Notez comme devoir : « Quels sont les trois écrivains modernes que vous préférez ? Dites pourquoi. »

Simone s'est assise, sans un mot de reproche ni un regard pour ses compagnes. Elle couve sa rage.

Mais ces demoiselles n'y songent déjà plus ; elles échangent leurs pauvres idées sur les écrivains modernes. La maîtresse compulse des paperasses, parlant toute seule : « Un marquis, ah ! oui, ma chère, allez dire... »

Cette fois, les rires fusent. Elle tressaille, elle a compris. La main levée, elle essaie de rétablir le silence. Mais comment endiguer cette joie générale ?

— Je constate que mon cours ainsi que ma personne sont en pâture à votre hilarité.

— Vhou ! perce une voix délirante dans cette mêlée, je suis malade, j'en pleure.

— Filles dégénérées ! jette la maîtresse, méprisante, exaspérée devant son impuissance. Je vous ferai renvoyer de l'école.

— Filles dégénérées ! D'où c'est qu'elle sort qu'on l'y ramène ! plaisante Raton, la petite rouquine.

Une grande s'est levée pour protester, froidement arrogante :

— Jamais on ne nous a insultées à l'école. Est-ce de notre faute si vous avez pour spécialité de répéter à tout propos ces deux citations !

— Taisez-vous, pimbêche !... Sortez. Allez prévenir Mme la Régente de ce qui se passe dans cette classe.

Bien entendu, l'élève ne bouge pas.

— « Un marquis ? Ah ! voui, ma chère, allez dire qu'on peut ouvrir », parodie drôlement Mady.

De l'autre bout de la classe, Isabelle répond, en flûtant sa voix : « Ce sont deux têtes de mort assez touchouantes... »

Alors, le chahut éclate : sifflets, boulettes de papier... les pupitres claquent. Folle de plaisir, une élève, en exécutant des *ra* et des *fla* sur le banc avec deux règles, entonne le patriotique « Roulez, tambours... », repris en chœur par la classe électrisée. Des danses s'esquissent, le *cake-walk*, le *pilou-pilou*, la danse de l'ours, le shimmy.

Les amies s'interpellent, enivrées par leur propre tapage :

— Il n'est pas encore là, ce pauvre marquis ?

Depuis le temps qu'on peut lui ouvrir, il se fait bien désirer.

— Qui veut tailler mon crayon, j'peux pas ouvrir mon canif, j'ai les ongles trop tendres, glapit une voix aigre.

— Par ici, le crayon ? Boum ! voilà ! racauque ! Oh ! c'est un crayon boche !

— Un crayon boche ? Penses-tu, je l'ai acheté à la papeterie primaire.

— Regarde : « Berlin. » C'est-y boche, ça, ou c'est-y pas boche ? Commerce avec l'ennemi, toi, une Savoyarde ! Hou ! Hou ! Hou ! Tu le vois, ton crayon ? Oui. Regarde-le-bien, tu ne le reverras jamais, jamais, jamais.

— Mademoiselle, elle m'a jeté mon crayon par la fenêtre !

— Tu soutenais qu'il n'était pas boche, aussi, menteuse ! graine de Neuret ! Tu sais, méfie-toi : les menteurs sont des voleurs, les voleurs sont des assassins et les assassins on les guillotine. Couic !

— Mademoiselle, mademoiselle, on m'étrangle.

— Raportapet ! Raportapet !

Grisée comme les autres, Mady sort le canif d'Otto, le montre à sa voisine que cet ahurissant chahut abêtit :

— Tu vois ce couteau ? C'est un jeune homme qui a voulu se tuer pour moi aujourd'hui qui me l'a donné...

L'autre, médusée, considère le canif, puis Mady, et semble de plus en plus hébétée.

— Je vais me plaindre à Mme la Régente, mesdemoiselles.

— Prends le tram, tu arriveras plus vite, conseille Mady, mais entre ses dents, pour ne pas concentrer sur elle seule tout l'orage.

— Je n'ai jamais vu une classe aussi mal élevée, aussi indisciplinée, rugit la malheureuse sous-maîtresse, la voix rauque de colère.

Alors, un brusque revirement s'opère.

Muettes à présent, d'un air faussement contrit, ces demoiselles écoutent le sermon, la tête basse...

Et leur attitude s'explique : à travers la porte vitrée, on voit reparaître la silhouette de Mme la Régente. Le silence devient angoissant dès qu'elle entre. Une jeune fille l'accompagne.

Dans un petit rire nerveux, Mady chuchote à leur vue : « Ce sont deux têtes de mort assez touchantes »... mais personne n'ose même sourire.

Debout, elles attendent la sentence.

— Asseyez-vous, mesdemoiselles, dit gravement Mme la Régente, je vous amène une nouvelle élève qui vient du Brésil, Mlle Iracema ; soyez gentilles avec elle, montrez-lui ce que vous êtes : de bonnes petites camarades, des jeunes filles bien élevées.

Un frisson passe dans la classe...

. . . .

Après le départ de la Régente, la sous-maîtresse interroge Iracema ; les écolières se regardent, ébahies.

— Ouf ! quel trac j'ai eu ! avoue Simone.

— Qu'est-ce que vous dites de ça ? Elle est épa-

tante, elle n'a rien dit ! C'est un « as » ! Faudra se cotiser pour lui offrir un chic cadeau...

— Pensez-vous ! coupe Mady, perspicace. Elle est encore onctueuse et confuse devant Mme la Régente ; c'est parce qu'elle est nouvelle, elle a peur de se faire renvoyer !

CHAPITRE XXVII

LA REMPLAÇANTE

Par le menu, Mady raconte à Fernande qu'elle vient de retrouver sur son chemin, — comme elles en avaient convenu — la séance bouffonnement tumultueuse de l'après-midi.

— Oui ma petite, crois-tu ? Un chahut ! Un vrai, comme les garçons. Le premier de notre vie, on n'en revenait pas nous-mêmes, après ! C'est parti tout seul, mais quelle crise de joie, de folie !... Du délire, je te dis. Quel dommage que tu n'aies pas vu ça, mais... et toi ? Qu'est-ce que tu as fait pendant tout ce temps ? Otto était-il encore là ?

— Oui, là où tu m'avais dit, sous le sapin.

— Et alors ?

— D'abord, quand il m'a vue arriver, il s'est sauvé, crois-tu, ce Joseph ! Moi, ça m'a mise en rage, plus il courait, plus je galopais après lui, c'était grotesque ! Tu te rends compte de cette poursuite dans les rues ?

— Oh ! très bien ! assure Mady qui se mordille la lèvre pour ne pas rire, j'aurais bien voulu voir ça aussi.

— Tu comprends, j'avais à cœur de ne pas rentrer bredouille. A tant faire que de risquer un renvoi en m'évadant ainsi de l'école, au moins que ce soit pour quelque chose, pas vrai ? Et puis, quand il s'est arrêté croyant m'avoir dépistée, il s'est trouvé tout niais devant moi... Quel dâdou, va !

— Je le vois d'ici, le pauvre garçon ! Alors ?

— Alors, il s'est fâché, m'a questionnée d'abord tout brusque, puis radouci : « Vous venez de sa part ? Elle ne s'est pas fait gronder d'arriver en retard ? Elle n'était pas trop fatiguée, elle a tant couru... — Moi aussi, j'ai couru. » Il avait sa main bandée, je lui ai demandé s'il souffrait, si c'était un accident. Il ne m'a pas seulement répondu, ce n'était guère aimable...

— Enfin, maintenant, tu es contente !

— Oh ! contente... voilà... Nous nous sommes promenés deux heures, il m'a tout le temps parlé de toi : de tes cheveux par-ci, de tes yeux par-là, de ton teint, de ton élégance, de ta silhouette aristocratique, de tes menottes d'enfant, de la forme de tes ongles, de tes petits pieds, des souliers blancs à pattes mexicaines que tu portais l'été dernier... Il n'a rien oublié, va ! Il m'a même expliqué comment tu serais plus tard : « un peu plus potelée, bien séduisante »... Paraît qu'il voit ça d'après les fossettes de tes joues et de tes mains.

— Ah !

— On dirait que ça te fait plaisir tout ce que je te dis là ?

— On est toujours sensible aux compliments ;

mais toi, on dirait que ça te rend amande amère ?

— Non, ça me fait envie, je voudrais être aimée comme il t'aime... Sais-tu comment il t'appelle ?

— Oui : « Conchita. »

— Non : « Ma petite rose des neiges. » Il a aussi dit « Conchita », mais je n'avais pas compris, il marmottait tout le temps : « Ma petite fée cruelle... » et je ne sais quoi ; je croyais qu'il avait bu, il parlait tout le temps tout seul.

— Mais toi, qu'est-ce que tu disais ?

— Je disais comme lui, pardi ! J'aime bien entendre parler de toi, mais je trouvais que ça durait longtemps et je commençais à regretter d'être venue...

— Fallait pourtant une entrée en matière. Enfin, après ce préambule, vous avez sympathisé ? Que s'est-il passé ?

— Heu... Pas grand'chose. Nous étions revenus sous le sapin ; seulement, au lieu de s'asseoir sur le banc, il a pris deux chaises... Et puis... quand je l'ai vu redevenir sombre, je l'ai attiré à moi et je l'ai embrassé... Je ne sais pas comment j'ai osé... j'en mourais d'envie et il ne s'en apercevait pas... Ça m'a fait tout chose, ça m'a piqué le cœur...

— Et lui ?

— Lui ? Il avait l'air suffoqué, encore plus gêné que moi.

— Mais qu'est-ce qu'il t'a dit après ?

— Ah ! ce qu'il m'a dit ? Ça aussi, ça m'a piqué le cœur : « C'est justement là qu'elle m'a embrassé

tout à l'heure »... Tu ne m'avais pas dit que tu l'embrassais...

— Oh ! je te raconterai comment c'est arrivé ! Mais continue d'abord... Alors, tu l'as embrassé ?

— Oui. J'étais si émue que j'avais plutôt envie de pleurer... Il fermait les yeux, j'ai bien compris qu'il pensait encore à toi...

— Laisse donc, maintenant que tu as fait le premier pas, et quel pas de géant... ça ira tout seul.

Fernande secoue la tête, peu convaincue.

— Et lui ? poursuit Mady, il t'a aussi embrassée ?

— Oui, il m'a rendu mon baiser et il m'a quittée tout de suite après.

« Roger, lui, ne l'aurait sûrement pas embrassée ! » songe Mady ; et, jusqu'à son domicile, elles cheminent pensives.

En pénétrant dans sa chambre, un doux parfum de fleurs fraîches rappelle soudain à Mady sa corbeille perchée. Vite, elle entr'ouvre sa fenêtre : « En voilà une que j'avais oubliée, par exemple ! Qu'est-ce que je vais en faire ? je ne peux cependant pas la jeter par la fenêtre, ce serait dommage... Et pourtant, cette odeur va me trahir, si ce n'est déjà fait. Ah ! la la ! tout cela finira mal ! Je m'enlise, je m'enlise... »

Devant son amie stupéfaite, elle monte sur une table, délivre la corbeille et se met en hâte à enlever les violettes formant son nom, puis le cœur.

— C'est Roger qui te l'a envoyée ? s'informe Fernande de plus en plus surprise.

Sans répondre, Mady montre la porte d'un regard anxieux : « Chut ! j'entends maman. »

A son tour, la maman s'exclame en entrant :

— Quelle jolie corbeille, Mady, qu'est-ce donc ?

— Des violettes...

— Je vois bien, mais d'où viennent-elles ?

— On nous les a remises... pour toi... maman.

— Pour moi ? Mais c'est impossible... il y a erreur.

— Si, si, n'est-ce pas, Fernande ?

— Oui, madame, assure la complice malgré elle, fort décontenancée.

— Pour moi ? mais de la part de qui ?

— Je ne sais pas, maman, il n'y a pas de carte, tu vois ? On a rencontré le porteur dans l'escalier, il montait ici.

— Mais il fallait la lui demander, voyons, il a oublié de te la remettre. C'est sûrement une confusion.

Elle fouille la corbeille, la retourne en tous sens et découvre une étiquette dorée.

— Ah ! voici l'adresse du fleuriste, nous allons savoir tout de suite, je vais téléphoner.

La pauvre Mady demeure consternée. Alors, comme elle l'a fait pour rassurer Roger, elle arrange encore, très vite :

— Pas la peine, maman, c'est moi...

— Toi ?

— Oui, je voulais te faire une surprise aussi, j'ai eu tellement de plaisir quand tu m'as annoncé la mienne : *Sans Peur* !

— Mais c'est absurde, petite folle ! Je t'interdis absolument de pareilles dépenses, c'est tout à fait déraisonnable... Allons, viens m'embrasser, mais je ne suis pas du tout contente.

. . . .

Maintenant, elles travaillent toutes deux côte à côte à leurs devoirs. Quelle idée cruelle traverse le cerveau de Mady ? Elle pose sa plume pour cueillir une touffe de violettes, la tend à son amie.

— Tiens, Fernande, tu les mettras demain à ton corsage si tu vois Otto et tu lui diras bien que c'est moi qui te les ai données, parce qu'il t'a embrassée.

Etrange petite Mady, amoureuse sans partage de son Roger et pourtant jalouse, inexplicablement, de la tendresse d'Otto qu'elle repousse !

CHAPITRE XXVIII

NOSTALGIE

Arrivée plus tôt que d'habitude à l'école — comme chaque fois que sa mère l'accompagne depuis la révélation des assiduités d'Otto — Mady se promène dans la cour en attendant la venue de ses amies.

Partout s'entre-croisent des parties de *chat cache-cache*, *loup*, *grâces*, *balle...* accompagnées de rires, de cris perçants, de « ciclées », d'appels, de chutes parfois suivies de pleurs.

Assise à l'angle d'un banc, Mady s'intéresse aux jeux. Devant elle, deux fillettes tournent une longue corde par-dessus laquelle une file d'enfants sautent à la queue leu leu, puis le jeu change, devient individuel ; celle-ci implore : « Polichichinelle ! ». On le lui accorde et elle s'élance, radieuse, pendant que les deux tourneuses accélèrent la vitesse, en psalmodiant : Po-li-chi-nelle-a-trois-couleurs (ici trois *doubles* souligneurs) : bleu-blanc-rouge. La suivante choisit la « salade », on proteste, mais, comme elle tient bon, les tour-

neuses s'y résignent en glissant mal, exprès, la corde sous ses pieds pour la faire buter et perdre ; la petite sautille de côté, en rythmant d'une voix monotone : *A la-salade-quand elle-pouss'ra-on-la-mang'ra-avec-de l'huile-et du-vinaigre.* Et les doubles commencent : « Lundi, mardi, mercredi... » ; ici, son pied s'empêtre dans la corde, son tour passe à une petite maigrelette qui réclame uniquement du « vinaigre », elle va fièrement jusqu'à soixante.

L'attention de Mady est détournée par une ruée de gamines s'acharnant sur une pauvrette, impitoyablement : « Oh ! les cor-nes ! oh ! les cor-nes ! oh ! les cor-nes », malédiction ponctuée du geste classique.

La victime sanglote de honte, la tête dans son bras replié.

— Voulez-vous laisser cette petite ou vous aurez affaire à moi ! crie Mady.

Comme les persécutrices continuent leur manège sans se soucier de sa menace, elle bondit délivrer l'enfant qui s'agrippe à elle, reconnaissante, sans oser relever son visage en larmes.

— Faut nous la laisser, proteste l'une des manifestantes, raidie de suffisance, en cherchant à leur barrer le passage, elle est punie parce qu'elle n'a pas su sa leçon ; notre maîtresse nous a dit de lui faire les cornes pendant la récréation ; si vous l'emmenez, je vais aller lui dire !

— Va le dire au pape si tu veux, mais je te connais, toi, morveuse, et si tu rapportes, tu verras

ce que je lui dirai à ta maîtresse ! Vous aussi, là-bas, je vous préviens, j'en sais des choses sur vous ! Sauvez-vous vite ou je vous lance tous les cailloux de la cour ! Garez-vous...

Elle ramasse une poignée de pierrailles. Effrayées, les gamines s'enfuient comme un vol d'oisillons.

Mady emmène la fillette vers le banc.

— Allons, c'est fini, ne pleure pas comme ça, voyons, puisqu'elles sont parties.

L'effarouchée lève timidement la tête pour s'en assurer.

— Comment, c'est toi, Ninette ? s'écrie Mady en la reconnaissant. Et tu te laisses faire par ces pimbêches ! Tu ne pouvais pas venir me chercher ?

— Je t'avais bien vue, hoquette la petite... je courais... mais... elles m'ont retenue... par mon... ta...blier.

— Essuie tes yeux et reste auprès de moi, elles ne viendront plus, sois tranquille.

— C'est vrai, que tu... sais des choses... sur elles ?

— Rien du tout, mais il ne faut pas le leur dire !

— Ce qui me fait le... plus de... peine, c'est que... mes amies aussi... me faisaient les cornes !... J'ai pus d'amies, c'est fini, fini.

Une nouvelle crise de désespoir la secoue toute. Mady la laisse pleurer en la serrant contre elle et cette grosse douleur se calme peu à peu pour se changer en une douce hébétude.

A côté d'ellès vient s'asseoir une toute jeune Italienne au teint mat, aux yeux ardents, dont les tresses d'un noir brillant, croisées derrière la tête d'une oreille à l'autre, laissent voir de grands anneaux d'or.

La conversation s'engage mollement ; perdue dans sa songerie, la brune fillette au pur profil répond à peine.

Puis, la nouvelle élève passe, solitaire, mélancolique. Mady l'interpelle :

— Iracema, venez vous asseoir près de nous trois, vous avez tellement l'air de vous ennuyer, toujours toute seule.

— Je veux bien, merci.

Elle roule légèrement les *r*, y mêlant des *l*, des *h*, des *d*.

— Il y a longtemps que vous êtes à Genève ?

— Nâo, récent.

— Et vous vous y plaisez bien ?

— Ainda nâo, eu tenho saudades de meu paiz.

— J'aime beaucoup entendre parler la langue de votre pays, mais je vous avoue que je n'en comprends pas un mot...

— Oh ! je disais je ne m'habitoue pas encore, jé régrette tellement mon pays, Génève est ouné ville si bizarre ; ainsi, lé premier jour qué nous chegamos...

— Chegamos ?

— Oui, chegamos : ... vénous à Génève, comprenez ? Nous avons dîné au restaurant ; sur le

espelho (1), il était écrit avec la craie : « beefsteak au fromage » ; alors, nous avons voulu des beefsteaks au fromage, et savez-vous ce qu'on nous a apporté ? Du fromage cosido (2), mais nâo de beefteak.

L'Italienne n'écoute pas. Mais, sous son bras enveloppant les épaules de Ninette, Mady sent onduler le rire de l'enfant, heureusement silencieux. D'une pression affectueuse, elle lui recommande la prudence.

— Et puis, reprend Iracema, quand nous avons voulu boire du vinho, on nous a demandé : « Quantos (3) décis ? » Nous savions pas quantos de décis, au Brésil on né boit pas par décis. Et pouis, ici il fait froid, on attrape des frieiras (4). Dans mon pays, on ne connaît pas ces doencas (5). Et pouis, on nous appelle macacos (6).

Ses beaux yeux flamboient, elle s'emballe :

— Pourquoi macacos ? Nous né sommes pas macacos !

Très belle, Iracema ; sa figure, d'un ovale régulier, s'anime parfois d'un sourire lent découvrant des dents parfaites, un peu longues ; ses yeux noirs luisent sous leurs paupières lourdes, à demi closes, qui leur donnent une expression lan-

---

(1) La glace.
(2) Cuit.
(3) Combien de décis ?
(4) Engelures.
(5) Maladies.
(6) Macaques.

goureuse; ses cheveux, rejetés en arrière, dégagent complètement le front, retombent en boucles jusqu'aux reins, reliés à la nuque par un large ruban de taffetas noir, en papillon.

Frileusement, elle se pelotonne dans une écharpe de laine blanche. On devine, à la voir, que le plus chaud soleil de Suisse ne suffirait pas à réchauffer cette déracinée.

Mady, avec sa frange souple sur le front, ses boucles libres glissant le long des joues sur les épaules en doux reflets d'or, ses traits précis et délicats de miniature affinée, aux grands yeux bleus expressifs, Mady, toute grâce et vivacité, entre cette beauté endormie du Brésil et cette autre exilée d'Italie au masque passionné, frôlé à chaque mouvement par les larges anneaux d'or suspendus aux oreilles sous les nattes de jais, quel contraste ensorceleur !

— A quoi rêvez-vous toujours, Iracema ?

— J'ai saudades de mes amiguinhas et de meu Brazil (1)...

« Décidément, j'aurai du mal à la comprendre », songe Mady, tandis qu'Iracema lui livre encore quelques confidences en portugais, après lesquelles elle s'arrête, quêtant une réponse :

— Je n'ai pas très bien compris, confesse Mady, qui n'a rien compris du tout.

(1) J'ai souvenir de mes amis et de mon Brésil.

— Je démande si vous aimez je dirais : « Minha terra tem palmeiras » ?

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est une poésia d'un compatriote exilé à Lisbôa : Gonçalves Dias. Quand il a dû quitter notre paiz, il a escreveu le Cancão do exilio ; depouis je suis ici, j'y pense todos os dias (2). Je récite pour vous ?

— Vous êtes trop gentille, merci. Je suis très touchée...

Iracema se blottit un peu plus dans son écharpe et, d'une voix émue, écoule sa nostalgie :

Minha terra tem palmeiras,
Onde canta o Sabia ;
As aves que aqui gorgeiâo,
Nâo gorgeiâo como la.

Nosso céo tem mais estrellas,
Nossas varseas tem mais flores,
Nossos bosques tem mais vida,
Nossa vida mais amores...

Em seismar, sosinho a noite,
Mais prazer encontro eu la...

L'esprit tendu, cherchant à comprendre, Mady écoute sans interrompre l'enthousiasme de la Brésilienne. Par-ci, par-là, un mot frappe son oreille : palmiers... amours... De cette poésie qu'elle ne saisit pas, un charme magique s'essore, fait du ton ardent et désespéré de la récitante, de ce parler caressant, de cette chanson étrangère, de

(2) Tous les jours.

l'*inconnu*... Et ce charme étreint Mady, la pénètre comme une ivresse ; une tristesse l'engourdit, une tristesse nouvelle, berceuse.

Iracema s'est tue. Elle glisse un regard voilé de rêve vers Mady ; devine-t-elle le trouble qu'elle a suscité ?

— Je vais vous expliquer...

— Oh ! non, non, n'expliquez rien, je vous jure que j'ai compris... Chut !

— Vous comprénez le portougais, alors ?

— Non, fait Mady, d'un signe de tête impatienté.

Croyant à un malentendu provenant de sa difficulté à s'exprimer, Iracema traduit péniblement cette dernière strophe pour Mady, devenue si lointaine :

> Ne permets pas, Dieu, que je meure
> Sans qué jé retourne là,
> Sans qué jé jouisse les merveilles
> Que jé ne rencontre pas ici,
> Sans que jé revoie les palmiers
> Où chante la Sabia...

— La Sabia... l'oiseau de chez nous...

Mais Mady n'entend plus... Elle fuit là-bas vers les plages inexplorées, avec celui qu'elle aime...

La petite Ninette s'est doucement endormie.

L'Italienne aux tresses brunes s'est rapprochée, sentant son cœur s amollir :

— Ah ! moi aussi, je regrette mon pays !

— D'où êtes-vous ? demande Iracema.

— De Surriento, et tous ces temps, quand j'en-

tends cette mélodie sur ma terre natale qu'on joue partout, je ne peux plus avancer, ma gorge se serre, m'étrangle, je voudrais retourner chez moi...

Elle fredonne la chanson sorrentine qui l'obsède :

Vide o mare quant è bello !
Spira tantu sentimento,
Come tu a chi tiene mente,
Ca scetatoi o faie sumnà...

Iracema retombe dans son mutisme alangui. Mady sent des larmes d'émotion la gagner.

Et sur ce banc, dans cette cour d'école genevoise, les cœurs des trois fillettes étrangères s'évadent vers d'autres cieux...

CHAPITRE XXIX

LA COUTURE

Deux élèves désignées au petit bonheur repoussent jusqu'au mur le chevalet supportant le tableau noir pour rouler à sa place le mannequin, buste majestueux sanglé dans sa toile grise et dressé sur un pied de bois verni.

Deux autres jeunes filles distribuent les cartons à dessin, ainsi que les grandes règles plates, et Mady les feuilles à patron que chaque écolière fixe aussitôt avec des punaises sur son carton à dessin.

Tout est prêt. On n'attend plus que la maîtresse.

Armées de leurs longues règles, deux escrimeuses, qui se piquent de fréquenter assidûment la salle d'armes du professeur Vigny, font un assaut pour épater la galerie ; après le salut crâne et cérémonieux : « A vous l'honneur... » les fleurets de bois claquent et menacent de se briser à chaque parade...

Près du mannequin, Mady amuse ses compagnes en imitant la voix de la « pionne » :

— Mesdemoiselles, tracez un rectangle ayant

pour longueur la longueur du dos et pour largeur la demi-largeur du dos plus le demi-tour de poitrine...

Et, de sa voix naturelle, elle ajoute, en s'adressant au buste qu'elle fait pirouetter sur son pied à roulettes :

— Je crois bien que je me trompe... Tu dois savoir ça mieux que moi, toi, depuis le temps que tu fais ce métier-là !

Gentiment dédaigneuse, elle le désigne aux élèves mises en joie :

— ... L'est pas à la mode... l'a trop de gorge...

Puis elle l'enlace, valse, polke, fox-trotte et le pousse enfin vers le bureau vide :

— Va dire au marquis qu'il peut entrer et à la maîtresse qu'elle nous fait poser.

— Mady, dessine-nous le portrait de la pionne, suggère Hélène.

— J'ose pas ; si elle entre, elle me sortira sans égards...

— Je ferai le guet.

— Tu le jures ?

— Croix de bois, croix de fer...

— Alors, ça va.

A la craie, elle caricature sur le tableau noir un trio cocasse : M. l'inspecteur atteint de strabisme divergent, donnant le bras droit à Mme la directrice et le gauche à la pionne, avec une mine si pitoyable, une expression de bouche si désolée que toute la classe en liesse se dilate.

— Vite, vite, efface ! prévient la guetteuse, j'entends monter.

— Je n'aurai pas le temps, tant pis, je suis pincée !

Toutefois, elle se hâte d'en enlever le plus possible, aidée spontanément par plusieurs élèves ; manches et tabliers passent et repassent sur le tableau, vigoureusement.

— Fausse alerte ! crie Hélène, c'est une bouèbe, on y voit son pantet blanc qui dépasse son tablier.

La « bouèbe » — une gamine au profil de souris — pénètre dans la classe, intimidée de se trouver chez les « grandes », mais fière de son rôle d'ambassadrice. Elle débite en lisant d'une traite ce qu'elle a écrit sur un morceau de papier, dans l'escalier, de crainte d'oublier sa commission en route :

— Mademoiselle est retenue par Mme la directrice, elle vous fait dire que vous ne ferez pas de « coupe » aujourd'hui, que vous commenciez tout de suite par la couture, que les « pièces » sont dans le second tiroir du bureau de Mademoiselle et qu'il vous faut faire un ourlet piqué, une boutonnière et un surjet ; vous avez une heure. Et pis, Mlle Simone fera à haute voix la lecture de : *Sans famille.*

A bout de souffle, elle termine sur le même ton nasillard :

— C'est tout. Au revoir, mesdemoiselles.

Et toujours fiérote, mais de plus en plus émue, elle s'enfuit.

— C'était bien la peine de préparer tout ce fourbi !... Qu'est-ce qu'elle peut bien faire chez Mme la Régente, la pionne ?

— Si seulement elle pouvait y rester toute la journée, c'est ça qui serait pur ! s'emballe Raton.

Mady lance philosophiquement :

— Allons, Simone, vas-y de ton *Sans famille* et de « Joli cœur », ça fait sept fois qu'on le lit et qu'on pleure aux mêmes passages. Nous aurons peut-être encore quelques larmes disponibles.

Les mêmes élèves remettent le tableau noir et son chevalet à la place du mannequin, « ramassent » les règles, les cartons à dessin, et Mady reprend une à une toutes les feuilles à patron qu'elle tient repliées sur son bras, comme une marchande de journaux. Imitant la voix des camelots, elle trottine entre les tables, offrant :

— Demandez la *Suisse*, demandez la *Tribune*, cinquième édition ?...

(Elle prononce : « *Tribine* », comme la vendeuse bien connue de la place du Molard.)

Isabelle distribue les « pièces » (petits morceaux de toile blanche d'environ dix centimètres) en prenant bien soin de ne pas les tacher.

Toutes s'activent, sortent des pupitres leurs boîtes à fils variés : petits coffrets laqués, corbeilles d'osier capitonnées de satin ou simples boîtes en fer-blanc, voire en carton. Celles que la moiteur de leurs doigts désole se munissent d'une éponge et d'un godet d'eau, envieuses de leurs

compagnes dont les mains qui se glacent en cousant ne risquent pas de défraîchir leur ouvrage !

Il en est qui, prudemment, protègent leurs ourlets en les entourant de bandes de papier épinglées qu'elles avancent et reculent au fur et à mesure.

A la couture, les petits comités se forment ; les élèves font demi-tour sur leurs bancs pour se trouver vis-à-vis de leurs camarades au lieu de leur tourner le dos.

La petite ruche grouille, chantonne et bavarde en travaillant. Et sur ce bourdonnement, la voix de Simone domine à peine, lisant *Sans famille*, d'un ton de litanie.

— Charrette ! s'exclame soudain Isabelle, je me suis piquée et je ne l'avais pas senti !

Elle montre, consternée, sa « pièce » toute tachetée de sang.

— Pour un ourlet piqué, il porte rudement bien son nom ! constate Mady. Qu'est-ce que tu veux de plus ?

Cette boutade ne console pas la pauvre Isabelle, tout de suite découragée ; elle jette rageusement cette menace aux jeunes filles qui ne s'émeuvent pas pour si peu :

— Ça m'est égal, à présent qu'elle est « mâchurée », je ne fais plus rien !

Et elle plante bruyamment ses coudes sur la table, appuyant sa tête dans ses poings, ce qui lui remonte les joues et donne à ses yeux une amusante forme japonaise.

On se lance des quolibets, comme des balles de tennis :

— T'en as-t'y de la chance d'avoir les mains froides ; ce que tu dois avoir le cœur brûlant !

— Pardi, ce serait malheureux, à mon âge !

Des confidences s'échangent entre amies dans un chuchotement qui ne veut pas être entendu des voisines... Les yeux, alors, deviennent sournois, fureteurs...

— Qu'est-ce qui m'a chipé ma cigogne ? réclame une voix impérieuse. Je veux ma cigogne ou je vais me plaindre à Mme la Régente.

— Tu nous embêtes ! Dirait-on pas qu'on y a fait « rapiamus » sur sa cigogne !

— Je la veux, elle est en argent doré !

Les ciseaux, en forme de cigogne au bec effilé et tranchant, mystérieusement disparus, se retrouvent — comme par hasard — sous un banc.

Le cercle de Mady n'a pas même daigné lever la tête quand on a dénoncé ce larcin ; peut-être même ces demoiselles n'ont-elles rien entendu ? Serrées en équipe de football, elles gardent un silence insolite, à peine coupé çà et là par des gloussées de rires retenus.

Jalouse et intriguée, Léonie rôde, cherchant à surprendre ce qui se passe derrière ces dos courbés.

D'un coup de coude, elle renverse sa boîte de fils pour pouvoir ramper vers le club mystérieux.

Quand la « pionne » arrive enfin, elle se félicite du bon ordre apparent qui règne dans la classe,

contrairement à ce qu'elle redoutait. Elle se promène entre les tables, vérifie le travail, donne des conseils, fait quelques points par-ci, par-là...

Simone lit toujours *Sans famille.*

— Vous avez encore vingt minutes, mesdemoiselles, prévient la « pionne ».

Soudain, Léonie se lève :

— Mademoiselle, je voudrais vous « demander deux mots ».

— Je vous écoute.

— Est-ce vrai, mademoiselle, que « le mariage conserve, c'est-à-dire qu'il vous maintient dans une verte vieillesse » ?

— Vous êtes folle ! Qu'est-ce qui vous prend de poser de semblables questions ici ?

— C'est Mady qui nous y disait « d'abord » que vous êtes entrée...

— Oh ! ce n'est pas vrai, Mady n'a pas dit un mot de cela ! proteste une grande partie de la classe.

Mady s'est effondrée sous sa table.

« La rosse, la rosse, que cette Léonie, elle me le paiera ! Quand elle ouvre la bouche, il en sort toujours un serpent ! »

— Mady, où êtes-vous ? Voulez-vous me dire ce que signifient ces conversations bizarres ?

Un silence. Puis Mady se décide timidement à se montrer ; surgissant de dessous la table, elle avoue :

— Je lisais un livre sur les entretiens d'hygiène, mademoiselle, mais seulement avec mes amies, à

voix basse ; si Léonie a entendu, c'est qu'elle y a mis beaucoup de bonne volonté et surtout d'indiscrétion :

— Où avez-vous eu ce livre ?

— Je l'ai acheté à la Librairie familiale, il était soldé à quatre sous. Il ne contient rien de choquant, mademoiselle, vous pouvez vérifier.

— Alors, continuez votre lecture à haute voix, devant vos compagnes. Allons, j'écoute ?...

Très gênée, Mady prend son parti et lit :

« La nature de la femme se trouve contrariée si elle ne remplit pas les fonctions conjugales et maternelles... »

— C'est bien, arrêtez-vous. Donnez-moi ce livre qui n'est pas de votre âge et finissez votre surjet.

— J'ai fini, mademoiselle.

— Alors, commencez vos devoirs du soir.

— Bien, mademoiselle.

On n'entend plus que Simone, lisant *Sans famille* interminablement.

L'heure de la couture est depuis longtemps dépassée. Chaque élève s'occupe à sa guise.

Mady, qui s'est fait une règle de ne conserver aucune correspondance, relit pour la vingtième fois, avant de la détruire, une lettre où son Roger parle avec extase de certain baiser, particulièrement mémorable :

...Ce baiser appuyé sur tes lèvres consentantes, ma chérie, ce baiser si long et si bon que, tout essoufflée, la tête perdue, tu serais tombée si je ne t'avais retenue à temps, l'as-tu oublié ?

« Méchant chéri, comme si ça s'oubliait ! J'ai cru que j'allais m'évanouir... Et lui aussi, jamais je ne l'avais vu ainsi — il était tout pâle... Mon Roger, mon amour... »

D'abord étonnées de la distraction insolite de leur maîtresse, ces demoiselles comprennent bien vite et s'amusent silencieusement, à la voir toujours plongée dans son bouquin d'hygiène et plus cramoisie que jamais...

CHAPITRE XXX

LA « CHOUCHOUTE » DE LA CUISINIÈRE

Une grande cuisine claire, si complète en ustensiles neufs, si reluisante, des carrelages en losanges blancs et rouges aux casseroles d'aluminium scintillant sur les murs ripolinés, qu'on croirait l'installation de jeunes mariés, sans le groupe jaseur d'écolières qui s'y agite.

Elles se pressent, serrées dans de longs tabliers blancs de cuisiniers qui gardent encore les plis du repassage, autour de leur maîtresse — une brave femme que Mady a surnommée la « Mère Pot-au-feu » — occupée à désosser d'un tour de main expert un poulet grassouillet ; elles la regardent manœuvrer, les cahiers en mains, prêtes à noter précieusement la recette.

Le cours de cuisine est la distraction impatiemment attendue de la semaine. Quatre élèves choisies accompagnent la « Mère Pot-au-feu » au marché, pour s'initier dans l'art d'acheter sans se laisser trop exploiter par les marchandes. C'est, pour ces élues, la joie d'éviter quelques corvées préparatoires du cours : rinçage des casseroles, allumage du fourneau, épluchage des légumes, tables à dresser pour le déjeuner, car, ce jour-là,

elles mangent en commun, dans la grande cuisine, les plats qu'elles ont préparés toute la matinée, juste récompense des longues heures passées au-dessus des marmites.

Ce matin, Mady, Isabelle, Fernande et Léonie sont les quatre désignées par la maîtresse pour faire les emplettes. A Léonie échoit la corvée de porter le panier, ce qui la fait baptiser sur-le-champ : « la chouchoute de la cuisinière » — honneur dont elle se passerait volontiers.

Vexée, mais pleine d'arrogance, elle marche à la droite de la maîtresse, toisant de haut les passants hilares, sans soupçonner, la malheureuse, ce qui fait son succès auprès d'eux.

Pendant que la Mère Pot-au-feu marchandait des marrons, Mady a raflé une étiquette plantée sur un sac de légumes et, sous prétexte de ragrafer la robe de Léonie, l'espiègle lui a prestement accroché cet écriteau dans le dos :

0 fr. 30 la livre
au lieu de 0 fr. 45.

A travers tout le marché, l'importante Léonie promène ses six sous la livre, sous l'œil égayé de la population.

Occupée à faire mentalement ses comptes, la maîtresse ne voit rien.

Dès qu'elles approchent de l'école, le trio complice s'empresse de débarrasser Léonie de son prix du jour et d'ébruiter la farce aux amies en rentrant dans le cours de cuisine.

Le secret court, parmi la gaieté narquoise des élèves.

— Comme tu as du succès dans les rues, Léonie, la complimente Fernande, assez haut pour être entendue des autres, as-tu remarqué comme on te regardait aujourd'hui ?

— Pas plus ! On me regarde toujours autant, je plais et je ne fais cependant rien pour !

— Ah ! oui ? s'étonne Mady, eh bien ! prends garde, tu sais...

— A quoi ?

— Il y avait une fois une grenouille célèbre qui s'enfla si bien qu'elle creva...

Et Mady pirouette sur son talon, secouée par son joli rire perlé, ce qui déconcerte un peu Léonie ; mais autour d'elle les visages, attentifs en apparence aux paroles de la maîtresse, restent impénétrables et la « chouchoute » se rassure.

— Bravo, Mady, tu t'es vengée ! T'as rudement bien fait. Ça l'apprendra à cafarder, à ce rapportapet ! approuvent en chœur les amies, tout en déplorant de n'avoir pu assister à cette exhibition.

Et voilà pourquoi, dans leurs tabliers blancs, ces jeunes personnes contemplent, avec des figures graves que démentent leurs clins d'yeux malicieux, le poulet bourré à éclater.

— Il va devenir un petit goret, ce poulet !

— Jamais je n'aurais cru que tout y serait entré dedans. T'as vu ça, ces tranches de veau, de lard, de chair à saucisse ?

— Oh ! non, moi, je n'ai vu que les truffes !

— Il me donne faim, rien que d'y regarder !

Ravie de son œuvre, la maîtresse recoud les chairs mutilées de sa victime, l'enveloppe d'un linge, multiplie les ordres, s'affaire :

— Est-ce que le poêle a pris ?

— Oui, madame, répond timidement la préposée au fourneau.

Malgré cette affirmation, elle lance autour d'elle des regards alarmés, quémandant du secours. Mady s'apitoie :

— Qu'est-ce qu'il y a ? Il ne veut pas marcher ?

— Pas bien : quand j'y fourre du charbon, ça l'étouffe tout de suite... je ne sais pas ce qu'il a dans le ventre !

— Dame, c'est plein de mystères, tous ces trucs-là, mais ne t'en fais pas ! Il va marcher ; tiens, mets-y du bois... attrape ! Il ne demande qu'à vivre, ce pauvre bois mort...

Isabelle épluche des oignons en les tenant aussi loin d'elle que possible et en détournant la tête ; malgré ces précautions, elle pleure toutes ses larmes, et sa voisine, par l'odeur chatouillée, éternue à rendre l'âme.

Ce qui fait glapir Simone :

— Fais donc attention avec tes oignons, Isabelle, tu fais éternuer Hélène sur ma mayonnaise, elle va rater.

Sentencieuse, Mady déclare, en fouettant des œufs en neige : « La vie est un oignon qu'on épluche en pleurant. »

— Oh ! alors, ça, c'est extra, s'emballe Hélène qui en oublie de verser l'huile.

— T'arrête pas, t'arrête pas ! Tu vas faire tourner ma mayonnaise ! gémit Simone.

Mais comme la mayonnaise s'annonce bien, elle affirme à son tour :

— Oh ! oui, c'est pur !

— Mady, regarde voir Léonie qui s'est mâchuré la figure.

— Attends, je vais la prévenir ; ce n'est pas étonnant, elle goûte tellement la sauce ! Va plus nous en rester.

— Oh ! laisse-la ; elle est si enniolante...

— Il n'y a pas une panosse par ici ? s'enquiert Isabelle qui cherche un linge. Je suis fraîche ! J'ai renversé tout mon plat avec ma truite, j'en ai les doigts qui pègent. Je vais vite essuyer les carrons. La sauce m'a tout regiclé contre !

— Oh ! pauvre ! Comment as-tu fait ?

— Je me suis encoublée dans le seau à charbon.

— Il n'y a rien de cassé ?

— Que si ! J'ai ébriqué le plat, mais j'espère que je pourrai y recoller, sans quoi la maîtresse va encore ronner...

Elle se sauve, affolée.

— Regarde-la pitater, sourit Simone.

— Eh ! mon père ! s'ébahit Hélène.

— Tu peux cesser, il y a assez d'huile à présent, c'est fait, vois si elle est bien prise ?

A tour de rôle elles goûtent, en cachette, une pleine cuiller de l'onctueuse mayonnaise.

Dans un coin, deux affairées pilent des marrons ; l'une parle à voix basse, la bouche pleine :

— Je crois bien qu'il va mé pleuvoir ce tantôt.

— Attention, Mady ! rage Léonie, vous me bousculez tout le temps.

— ... Pas fait exprès !

— Si, vous y avez fait esqueprès, je vous ai vue venir...

— Pardi aussi, vous mangez tout, c'est agaçant à la fin, laissez-en un peu pour les autres ! Elle est bonne, votre sausauce ?

— Merci, elle est bobonne.

— La semaine prochaine, annonce la maîtresse, je vous apprendrai à faire la soupe à l'oignon, c'est très difficile. Vous savez ce qu'on dit, à Neuchâtel ?

Non, ces demoiselles ne savent pas du tout ce qui se dit à Neuchâtel ; elles attendent curieusement qu'on le leur apprenne.

— On dit : « Quand une jeune fille sait faire la soupe à l'oignon, elle est bonne à marier. »

— Alors, j'étais bonne à marier à dix ans, déclare Isabelle, avec un bon rire.

— La cuisine, poursuit la maîtresse en parant une truite du lac, est un art précieux. On dit qu'il faut manger pour vivre et non vivre pour manger, mais, croyez-moi : c'est par la bouche qu'on retient son mari...

Cette réflexion laisse plusieurs gamines rêveuses.

« Par la bouche ! » Mady songe immédiatement aux baisers troublants que maintes fois Roger lui

prit sur les lèvres, et ce souvenir empourpre d'une douce chaleur les joues de cette fillette précocement passionnée.

La « Mère Pot-au-feu » vérifie les divers plats, soulève des couvercles... Une vapeur alléchante les fait toutes accourir pour admirer le superbe poulet truffé, délivré de sa toile protectrice.

Les plus gourmandes ne peuvent retenir des cris de convoitise.

— Amniamniam, amniamniam, fait Mady, entre haut et bas.

Jamais classe n'a vu pareil zèle ; sans attendre les ordres, elles s'activent toutes, silencieuses, sauf pour se découvrir une faim subite, « une faim à dévorer tout le poulet » !

Du four, Mady retire une feuille de papier blanc où, comme des macarons, sont collés des petits tas de mousse neigeuse, « rabiot » prélevé sur la crème préparée pour le dessert.

— Qui fait tiété avec moi ? demande-t-elle.

Tant d'amateurs se présentent que le partage devient impossible ; des protestations s'élèvent.

Le poulet, dans son plat, s'étale, magnifique, somptueux.

Epanouie, la maîtresse admire le résultat de sa science, ajoute un collier de tranches de truffes en garniture.

— Cette fois, je ne peux plus rien pour toi, mon beau.

De nouveau, un murmure flatteur s'élève,

qu'elle accueille avec un sourire conscient de sa valeur.

Enfin, elle se tourne vers Léonie.

— Tenez, jeune fille, prenez-en grand soin et portez-le à Mme la Régente de ma part.

Un silence de mort plane aussitôt ; des protestations désappointées s'étranglent dans les gorges ; la révolte gronde sourdement :

— Dire que je l'ai veillé sans arrêt et de si bon cœur !

— Pour ce qu'il lui coûte, son poulet, elle peut l'offrir, c'te finaude, c'est nous qui le payons !

— Elle n'a pas fini ! Ce que je vais la ringuer, à présent, promet Hélène.

— Et puis, vous ne savez pas tout ! Elle a déjà fait deux nonante-cinq de gratte au marché.

— Pas vrai ?

— Si, c'est vrai ! Elle nous a appris à marchander, mais sur ses comptes, tu peux y voir, elle a marqué les premiers prix, va ! On y a vu ! Pas, Mady ? Avec ça qu'elle s'entend peut-être aussi avec les marchandes, pour comble, comme ça c'est tout bénef.

— Oui, hein ? Ce qu'on est nigaudes quand même, on paie et ça nous passe sous le nez.

— Regarde Mady, elle est moins bête que nous, elle a battu les œufs pour la crème de marrons, mais elle s'en est réservé un fricot en douce pour être sûre d'en avoir.

— Je ne pouvais pas me couper l'aile du poulet, moi ! jalouse Simone.

— Tenez, Léonie, vous y êtes ? tranche la maîtresse, prenez garde de ne pas le verser en route.

— Soyez sans crainte, madame.

On lui lance des regards féroces, on l'assaille de sarcasmes :

— « Chiche que je donne un coup de poing sous ton plat et que le poulet va lécher le plafond ? Sale chouchoute de la cuisinière. — Mange pas tout en route ! Veille-toi de ne pas te brûler, la sauce est bouillante. — Chipe-lui le croupion, c'est le meilleur. — Rapporte-moi une truffe. — à moi aussi ! — Eh ! Léonie, n'oublie pas... »

— Allons, allons, mes enfants, un peu moins de bruit ; vite, la table, il est midi.

En bougonnant, elles dressent le couvert, le plus lentement et avec le plus de mauvaise grâce possible.

— Qu'est-ce que vous mangez, petite ? Vous ne pouvez pas attendre comme tout le monde ? Essuyez la barre de cuivre du fourneau avant que la sauce s'y fige. Quelle est celle qui m'a renversé ça ?

Personne ne trahit Isabelle. Philosophiquement, Mady frotte la barre, en chantonnant :

Esprit Saint, descendez en nous (*bis*),
Embrasez notre cœur,
De vos feux, de vos feux-eux les plus doux...

— A qui le tour pour la vaisselle, aujourd'hui ?

A cette question, les élèves se ratatinent, désireuses d'éviter la corvée. C'est par ordre alphabé-

tique qu'elles s'acquittent de cette tâche, mais, pour quelques sous, le tour passe à une compagne complaisante.

Léonie fait une réapparition pitoyable qui stupéfie tout le monde. On la bourre de questions : « Qu'est-ce que tu as ? Elle n'a pas été contente ? — C'était pas assez cuit ? — Elle ne t'a pas promis le prix d'honneur aux promotions, en pour ? — Il n'y avait peut-être pas assez de truffes ? T'en as chipé en route et elle l'a vu ? — Ou bien, elle l'a senti ? »

— ... S'agit bien de truffes et de poulet ! Quand j'ai frappé à son bureau, personne ne m'a répondu ; je ne pouvais pas déposer le plat sur le paillasson, alors je suis entrée tout droit. La porte était entr'ouverte, puis encore une autre, je les poussais avec mon pied et quand je suis arrivée, c'était sa chambre. Ah ! charrette ! J'ai failli tout lâcher, j'ai posé le plat n'importe où, sur une chaise, j'ai bafouillé je ne sais plus quoi et je me suis sauvée...

— Qu'est-ce que tu as donc vu ? M. l'inspecteur ?

— Non : Mme la directrice toute seule, qu'est-ce qu'il va m'arriver ! Seigneur ! Elle avait son corset à la main, elle était en chemise, elle m'a fait des yeux, mais des yeux !...

— Menteuse !

— Menteuse ! La preuve, c'est qu'elle a plein de poils là, sur la poitrine, même qu'il y en a des gris parmi !

CHAPITRE XXXI

LA FOUILLE

Les manches retroussées jusqu'aux coudes, les traînardes du cours de cuisine achèvent une sommaire toilette autour de la fontaine du préau, avant de remonter en classe.

En attendant ses compagnes, Mady fait du « sandow » avec la longue serviette fixée au mur sur un rouleau de bois.

Fernande polit ses ongles en les frottant vigoureusement sur sa jambe gainée de laine noire.

Toutes s'attardent et flânent à plaisir. Hélène bâille comme une chatte, s'étire mollement : « J'ai sommeil, si je pouvais faire un clopet ! — Ah ! vouâ, tu dormiras ce soir, petite flème ! »

Simone et Isabelle comparent la joliesse de leurs bras fins et grassouillets sur lesquels roulent des gouttes d'eau, celle aussi de leurs épidermes brunis, laiteux ou rosés.

— Avez-vous fini de gadrouiller ? On monte ? demande Fernande, sans conviction.

Frictionnant ses crevasses, Isabelle déplore les rigueurs de l'hiver.

— Mon té ! J'avais une peau si douce, tu te rappelles, Mady ? Du satin... Je t'y avais montrée un jour, à c't'exposition de peinture. Et, à présent, regarde-la voir !

— A présent, elle est gaufrée comme du crêpe de Chine, constate l'interpellée, plains-toi !

— C'est vrai ; et puis, du crêpe de Chine, c'est pas tant laid ?

— Tu vois comme tu te consoles vite, tu seras heureuse dans la vie, toi !

Faute de glace, elles ouvrent une fenêtre, Simone tend son tablier noir contre la vitre ; dans l'ombre de ce miroir improvisé, elles rajustent tant bien que mal l'ordre de leur coiffure et se pomponnent vaille que vaille.

Soudain, une agréable et fraîche odeur d'eau de Cologne dilate les narines sensibles.

— Qui est-ce qui a du « sent-bon » ici et s'en met en cachette ? J'en veux ! réclame Mady.

— Fallait rien dire, elles vont toutes m'en demander, reproche Fernande, en lui confiant à regret son flacon.

— Il a l'air d'un biberon, ton vaporisateur. Tu veux bien que j'en prenne un peu ? Je te le remplirai quand tu viendras à la maison. Ce savon blanc empeste tellement l'évier... pouah !

— Prends- en tant que tu veux ; aussi bien, maintenant qu'elles l'ont vu, il est sacrifié !

En effet, les autres s'approchent tendant leurs

mouchoirs ou leurs mains en creux pour en recevoir davantage. Le partage s'effectue avec une minutie parcimonieuse...

— Ah ! ça fait du bien, soupire Isabelle, en aspirant voluptueusement ses paumes, ça rapicole.

La toilette finie, ces jeunes personnes se décident enfin à réintégrer leur classe.

Sur le palier, elles aperçoivent non sans surprise Raton — la petite rouquine — adossée à la porte.

— Qu'est-ce que tu fais là, toi ? interroge Mady.

Amère, la punie hausse des épaules désabusées.

— C'est la pionne qui t'a bannie de sa noble présence ?

Un signe de tête affirmatif ; un sanglot, qu'elle renifle, suffoquée.

— Qu'est-ce que tu as fait ? Veux-tu que je demande ton pardon ?

Nouveaux signes de tête négatifs et butés. Sans répondre, elle remet à la questionneuse un petit album bien simplet orné d'une image glacée : — un moulin dans un fond violent de coucher de soleil — collée sur sa couverture de toile grise et, au-dessous, en lettres d'or : « Poésies. »

Mady le feuillette curieusement. Ses compagnes, intéressées, l'entourent aussitôt. Des promesses d'amitié « pour la vie », signées de prénoms prétentieusement orthographiés « Jehanne, Denyse, Marcelyne, Elaine... », voisinent avec des pensées plus ou moins personnelles, des dessins d'une gaucherie attendrissante, des découpures, des edel-

weiss, trèfles à quatre feuilles, retenus par des bandes de papier gommé transparent, enguirlandés de cette éternelle blague : « Cueillie pour toi ! », poésies cocasses rythmées au petit bonheur et sur la dernière page, d'une écriture appliquée, ces stances mélancoliques étoilées d'espérance qui surprennent parmi ces feuillets enfantins que gonflent tant de protestations d'affection indestructible aussi exagérées qu'éphémères.

Mady lit à haute voix :

Quand arrive l'adolescence,
Dans tout cœur tendre et virginal,
Au souffle pur de l'Espérance
Fleurit un Rosier idéal !

Les premières roses sont blanches :
C'est l'Amour jeune et souriant !
Puis le Vent agite les branches...
Les roses tombent, en saignant !

Leur sève teinte les corolles
Des roses qui, demain, croîtront :
A nous les jouissances folles
Qui font venir le rouge au front !

Mais, les voluptés sont des leurres !
Voyez les roses se flétrir ;
En l'espace de quelques heures,
Rosier d'Amour, vas-tu périr ?

Non, puisque, malgré le désastre
Du corps blasé, du cœur blessé,
Comme au ciel naît un nouvel astre,
Une rose fraîche a poussé !

Sa blancheur a ce hâle rose
Dont le soleil teinte un glacier ;
C'est l'ultime fleur du rosier :
Dernier amour, dernière rose.

— N'est-ce pas, que c'est beau ? s'exalte la petite rouquine, à travers ses larmes.

— Je t'écoute !

— C'est pour cette chanson que la pionne m'a attrapée, crois-tu !

— Pourquoi ? Parce qu'elle en est déjà à « l'ultime fleur », elle ? Allons, réponds vite, tu ne peux pas savoir comme tu es laide quand tu pleures ! Si le vent tournait, tu pourrais rester comme ça toute ta vie... comme la statue de sel.

La mythologie impressionne toujours ces demoiselles, les légendes dans leurs cerveaux restés superstitieux se confondent avec les contes dont fut bercée leur enfance.

— C'est parce que j'avais signé cette chanson de mon nom, confesse la petite rouquine, et j'ai soutenu qu'elle était de moi.

— De toi ? T'as du toupet pour le restant de tes jours ! Comment as-tu pensé que ça prendrait ?

— Je n'y ai pas pensé, va, sans quoi je ne l'aurais pas dit...

— De qui est-ce, en réalité ?

— Je l'ai copiée dans un volume de René d'Helbingue, tu sais bien, ce poète bohème qu'on rencontre partout avec son chapeau gris « légendaire », comme disent les journaux.

— Qu'est-ce qu'il a de légendaire, son chapeau ?

— Il y a qu'à l'intérieur il est rempli de signatures de célébrités ! Et puis, tu penses, ma chère, son recueil est dédié à M. Poincaré.

— Tu m'en diras tant !

— Ce qui me chiffonne le plus dans cette histoire, c'est que maman va être furieuse quand elle saura que j'ai pris ce livre, elle qui ne veut pas que je touche à sa bibliothèque !

— Tu n'as qu'à le remettre où tu l'as emprunté, elle n'y verra que du bleu, ou du vert, ou du rouge...

— Si seulement !.. Mais je ne peux pas, la pionne me l'a confisqué.

— Sapristi !

— Oui, elle m'a envoyé montrer mon album à la Régente « pour qu'elle voie à quoi je m'occupe pendant la leçon », mais elle a gardé le volume...

— Tu y es allée ?

— Oh ! alors, non, pas si bête ! Je n'ai pas bougé d'ici !

— Tu as bien tort. En voilà une affaire ! Veux-tu que j'y aille ? Je dirai que c'est à moi ; après tout, il n'y a rien de mal, dans cet album.

— Oh ! non, j'y ose pas. Et puis, des fois qu'elle garderait l'album, elle, j'aurais plus rien, moi !

— Tu t'es fait pincer pendant que tu la copiais ?

— Que non ! C'est la pionne qui l'a chipé dans mon pupitre où je l'avais réduit.

— Oh ! pauvre fille, va !

— Oui, c'est comme ça. Et pis qu'elle est d'une humeur à présent ! Elle doit être en train de ronner les autres... Quand elle m'a renvoyée, elle s'en est prise à Léonie, je l'ai entendue. Regardez par le trou de la serrure, elle est punie au mur, mes

chères, pareil les bouèbes ! Et puis, écoutez-la rauffer.

— C'est à cause qu'elle a vu la Régente en négligé, sans doute ? suppose Hélène.

— Que non ! La pionne a trouvé des « documents » dans son pupitre, qu'elle disait, et puis aussi une note que Léonie avait écrite sur un calepin, sa devise, paraît, elle l'a lue tout haut : « Vaut mieux élever des cochons que des enfants, ça rapporte davantage ; signé : Léonie ! » Il doit y avoir autre chose encore, de plus grave je crois, elle avait saisi tout un paquet et elle le parcourait en poussant des : « Oh ! oh ! » scandalisés. Seulement, elle n'a rien dit, on n'a rien pu savoir...

— Elle a donc fouillé aussi dans le pupitre de Léonie ?

— Dans tous ! Une visite générale !

Ces mots produisent un effet magique sur ces demoiselles, immédiatement prises de panique.

Isabelle flanche la première :

— Je ne rentre pas !

Une autre se sent subitement souffrante et implore :

— Dites à Mademoiselle que je suis restée dans la cour, parce que je me sens malade.

Et, de fait, elle y court, prise d'un trac étrange.

Simone exhale ses regrets :

— Si j'avais su, je ne me serais pas tant dépêchée ; on s'amusait bien, à la cuisine.

— Vous êtes bien sottes de vous tourmenter, tranche Mady, venez donc ; tant pis. Qu'est-ce que

ça peut nous faire, après tout, puisque la pionne n'est là que pour quelques jours ?

Et, bravement, elle tourne le bouton de porte malgré les supplications de ses compagnes éperdues.

— N'ouvre pas, Mady, je grebole, je grebole, gémit Hélène.

Raton les regarde entrer et se remet à pleurer doucement, pauvre petite plainte qui berce son cœur endolori.

L'apparition des retardataires enchante les élèves que cette diversion inespérée soulage, comme si l'orage allait se déchaîner plus loin.

Dans le silence qui pèse sur la classe, lourd d'angoisse, les nouvelles venues avancent sur la pointe des pieds, gênées de leurs semelles neuves qui craquent.

La maîtresse attend qu'elles se soient assises. Rien dans son regard froid ne laisse prévoir un reproche.

Cet air calme les tranquillise un peu. Les pauvres mines défaites, anxieuses, se détendent ; il est comique de voir que leur premier geste est d'entr'ouvrir sournoisement leur pupitre pour voir si la fâcheuse visite les a épargnées.

Cette inspection n'échappe pas à leur maîtresse. Méprisante, elle s'adresse encore à Léonie qui, dans son coin, le nez au mur et ses cheveux rêches étalés en éventail sur les épaules, ne bronche pas, semble changée en momie.

— Vous devriez rougir de votre nullité prétentieuse. Vous êtes un type indécrottable.

A ces mots, le dos de Léonie s'agite nerveusement par saccades, on la devine en proie à une violente crise de rire silencieuse, ce qui porte l'exaspération de la maîtresse à son comble.

— Mesdemoiselles, je vous défends désormais de parler à Léonie. « Qui se ressemble s'assemble », ne l'oubliez pas.

Saisie d'appréhension, Isabelle oscille entre le rire et les larmes.

— Je t'en supplie, ne ris pas, lui souffle Simone, tu vas attirer son attention par ici.

— Ce n'est pas de ma faute, j'ai le branle qui me prend, c'est plus fort que moi.

Furieuse, Simone serre ses poings moites de crainte, se mordille les lèvres pour ne pas laisser échapper les injures rageuses dont elle voudrait accabler son amie, qu'elle déteste aussitôt.

— Paraît que c'est toi, Mady, qui as déclanché tout ça, reproche Hélène, qu'un petit billet complaisant vient de renseigner.

— Moi ? C'est raide ! Je n'étais pas là !

— C'est ton livre d'hygiène qui nous vaut cette visite-là !

— Tu en es sûre ?

— Sûr, que j'en suis sûre !

D'un coup d'œil, Mady juge la situation et, consternée, l'étale aux yeux d'Hélène :

— Hélas ! la pionne n'a pas fait comme M. l'inspecteur... Elle a tout vu, elle ! Je reconnais

le « raisin électrique » de Fernande, les photos du ténor et du baryton et tout, et tout... Oh ! oui. Elle a tout vu. Elle en a même vu plus que moi ! Regarde-moi ce bureau. Dirait-on pas les lots d'une tombola ? Il y en a des numéros sortants... à tous les coups l'on gagne... sûr qu'on aura toutes notre paquet ! Prenons courage et préparons notre défense.

La maîtresse ne leur en laisse pas le temps. Désignant de la tête la malheureuse Hélène qui se lève en blêmissant, elle agite en même temps une breloque du bout de deux ongles dégoûtés.

— Reconnaissez-vous cet objet ?

Hélène ne la reconnaît que trop, cette médaille ronde en argent doré, gravée de lettres bleues.

J'aime
Qu'on m'aime
Comme j'aime
Quand j'aime.

C'est le premier cadeau de son premier flirt.

Elle baisse sa tête blonde ébouriffée, renonçant à toute explication inutile ; son menton pointu frôle la collerette festonnée de son tablier noir.

La médaille est confisquée et Hélène priée « d'aller dire à Mme la Régente... »

Elle va rejoindre, sur le palier, la petite rouquine aux aguets derrière la serrure.

Vient alors le tour d'Isabelle à la voix flûtée ;

elle s'avance timidement derrière son grand nez honteux, devenu violet de peur.

— Reconnaissez-vous cette photographie ? interroge d'une voix mauvaise la pionne qui ne varie pas son répertoire.

— Oui, madame.

— Qui est-ce ?

— C'est mon frère.

— Votre frère vous honore de singulières dédicaces. Vous prierez votre mère de venir la rechercher. Vous êtes une menteuse, sortez.

« Allez dire à Mme la Régente... », singe Mady.

Isabelle sort précipitamment, escortée de regards surpris et narquois.

Jamais, dans la classe, ces demoiselles ne subirent pareille épreuve. A chaque nom lancé par la pionne, les cœurs bondissent, les faces se crispent d'angoisse, tiraillées de petits tics nerveux. Ensuite, les élèves s'étonnent, ricanent, s'amusent du « motif » de la nouvelle interpellée, de son air pleutre ou faussement indifférent ; elles compatissent, car elles sentent que leur tour approche, le souhaitent pour être débarrassées et le redoutent, prient mentalement pour qu'il passe le dernier, alors qu'il ne restera plus personne dans la classe pour assister à leur humiliation... Dès que la punie sort, elles lui adressent des signes imperceptibles, semblent dire : « Tu en as de la chance, tu as fini, veinarde ; à tout à l'heure, je viendrai sûrement te rejoindre »... Et la torture recommence, les figures redeviennent anxieuses en voyant la

maîtresse choisir dans le tas, lentement, comme si elle devinait l'atroce tourment qui étreint ces demoiselles... Se venge-t-elle de leurs sarcasmes?... Les nuques frissonnent, la petite mort passe dans les rangs.

Cette fois, c'est Charlotte Jaeger, la forte tête de la classe, qu'on met sur la sellette. Mais elle refuse toute explication ; debout, elle écoute le sermon, cuirassée d'indifférence.

Il s'agit cette fois : 1° d'un petit carnet de poche en maroquin vert, son livre de comptes :

Doit à Mady... 2,25 frs.
« « Pilet... 1,70 « .
« « Isabelle... 0,15 « (sale rapiate)
« « Pilet... 6,50 « (pauvre Pilet)

puis, 2°, d'un jeu de cartes trouvé dans sa boîte à ouvrages.

— Pourquoi ce jeu de cartes à l'école ? gronde la pionne.

— Pour faire des réussites. Je veux savoir si mon ami Pilet m'est fidèle ou s'il me fait de la ficelle, et puis s'il me prêtera encore de l'argent.

Sur un geste sévère et sceptique de la maîtresse, elle s'énerve et se rassied, vexée.

— Vous ne me croyez pas ? Je m'en fiche.

— C'est un scandale !

— Un scandale ? Zut, alors, si seulement fallait que je dise toutes les fois que je vous ai rencontrée avec des zicos, moi !

— Sortez !

— Non, je ne sortirai pas. Est-ce que vous nous prenez pour des bouèbes de la « maternelle » ?

— Je vais me plaindre à Mme la Régente.

— Qu'est-ce que ça peut me faire ? Je lui dirai que je vous ai rencontrée avec des zicos, vous ne pouvez pas en dire autant de moi. Oh ! puis, après tout, je veux bien m'en aller, si ça vous fait tant plaisir, ça me rafraîchira, il y a de l'orage ici... brrrou...

Brave fille sous des dehors exagérément j'm'enfichistes, brusque, garçonnière, redoutée pour ses reparties trop franches... Mais, si certains soirs elle pleure de découragement, d'amertume, personne ne le verra, personne ne s'en doutera.

Après ce départ mouvementé qui scandalise une partie de la classe et dilate l'autre de plaisir, la maîtresse reprend difficilement son calme ; mais, sous les yeux inquisiteurs des jeunes filles, elle ne laisse percer aucun des sentiments qui l'agitent.

D'une voix tranchante, elle appelle Mlle Simone. Avant qu'on l'interroge, Simone s'avoue spontanément propriétaire de ce calendrier où huit jours sont barrés :

— Je fais une neuvaine d'étoiles, mademoiselle, pour être reçue à mon examen, et je biffe régulièrement les jours pour ne pas me tromper.

Que dire devant cette superstition candide ?

— Si vous étudiiez aussi régulièrement vos livres, vous seriez plus sûre de réussir votre examen.

Les élèves sont partagées entre l'admiration de

cette trouvaille et la jalousie de voir Simone s'en tirer à si bon compte. C'est la seule qui regagne sa place avec quiétude.

Une envieuse la pince en sourdine.

— Ce que t'es vigousse ! Dis-nous la vérité, chipie, ou on te vend.

— C'est mon amoureux qui est parti il y a huit jours ; il est du bataillon 10.

— Cachottière ! Tu ne nous l'avais pas dit !

— J'ai tellement peur qu'on me le chipe.

— Tu n'es donc pas sûre de toi ?

— Si ; mais pas de lui, ni des amies !

Fernande, elle, s'empêtre dans une série de mensonges pour expliquer la provenance d'une sorte de rosace pliée en huit où on lit successivement, à mesure qu'on la déplie :

Ouvre et tu trouveras mon cœur.
Ouvre mon cœur et tu trouveras ma pensée.
Ouvre ma pensée et tu trouveras qui j'aime.

Et, à l'intérieur :

C'est toi.

Finalement, elle avoue que c'est son frère qui la lui a confiée pour remettre à une amie qu'elle refuse de nommer...

Et, naturellement, elle n'est pas crue.

Avant de s'en aller, elle confie rapidement à Mady :

— Je te jure que c'est vrai : c'est le lendemain du jour où tu es venue à la maison, Emmanuel

m'a fait promettre de te la donner et je n'ai pas osé de peur que tu te fâches, à cause de ton Roger... Et puis aussi, comme c'était joli, je comptais l'offrir à Otto, quand il m'aimerait...

La pionne interrompt durement le conciliabule.

— Et vous, Mady, me direz-vous ce que signifie cette lettre baroque ?

« Veine que j'ai déguisé mon écriture », se félicite Mady en reconnaissant une lettre en javanais commencée pour Roger.

— C'est aussi de votre frère, sans doute ?

— Ah ! non, mademoiselle, non, moi je regrette, mais je n'ai pas de frère...

— Vous ne me soutiendrez pas qu'elle n'est pas à vous, elle était pliée dans votre plumier. Voulez-vous la lire et m'en donner la signification ?

— Je veux bien la lire, mademoiselle ; quant à l'expliquer... !

Elle s'efforce de déchiffrer péniblement, comme si ce cryptogramme était une énigme pour elle, de façon à le rendre tout à fait incompréhensible, en bafouillant adroitement les syllabes.

« Mavon chavéravi ava mavoi. Lava paviavonnave cravie tavellavemavent favort quave pavour nave pavas l'aventavendrave jave vaviavens vavitave t'avembravassaver aven avattavendavant cave savoir. Lava paviavonnave ava avunave bavouchave dave gravenavouillave, avunave vravaie tavêtave dave javeu dave mavassavacrave... »

— Ah ! mademoiselle, j'y renonce, je ne peux plus lire ce charabia, je n'y comprends rien ; j'ai

trouvé ça dans la cour, je l'ai conservé par curiosité.

— Et celle-ci, la gardez-vous aussi par curiosité ?

— Je ne peux pas voir l'écriture de si loin, mademoiselle.

— Approchez-vous.

Mady identifie avec soulagement une ancienne lettre d'Otto.

— Oh ! celle-ci, mademoiselle, c'est d'un jeune homme. Puisque vous l'avez lue, vous êtes édifiée. Maman l'est aussi, je l'ai prévenue depuis longtemps.

— C'est bien. Vous prierez Madame votre mère de venir me parler. Je lui apprendrai que vous recevez des lettres en langue étrangère.

— Bien, mademoiselle, mais je vous assure que maman est renseignée.

— Taisez-vous et sortez !

Mady quitte la place, désinvolte, tout en bénissant le Ciel de ce que la maîtresse ignore encore « à son âge ! » le javanais.

Sur le palier, elle est accueillie avec enthousiasme.

— Ben, ma vieille, tu l'as échappé belle !

— Qu'est-ce que ça voulait dire ? s'enquiert Raton.

— Comment, tu ne sais pas non plus le javanais, toi ! Je te l'apprendrai quand tu voudras.

Elle lui traduit le commencement de lettre, lu en classe : « Mon chéri à moi, la pionne crie telle-

ment fort que, pour ne pas l'entendre, je viens vite t'embrasser en attendant ce soir. La pionne a une bouche de grenouille, une vraie tête de jeu de massacre... »

« C'est facile : tu ajoutes *av* au milieu de chaque syllabe ; exemple : pour dire Mady, tu dis *Mavadavy* ? Voilà, tu vois comme c'est simple ?

— Hé oui, s'étonne Raton, ravie de ce vocabulaire, nouveau pour elle.

Et, tout bas, elle s'exerce à former ces mots d'une complication ingénue.

Le clan des fautives s'élargit. La nouvelle arrivante reçoit une parole affectueuse, mais banale, car chacune se préoccupe, *in petto*, d'améliorer sa propre situation ; qu'inventer, que raconter à la maison, pour sortir indemne de cette mauvaise passe ?

Et malgré la sympathie qui unit les pénitentes, un froid s'insinue, s'obstine, car elles viennent de comprendre que, malgré leur grande amitié et les multiples confidences qu'elles se prodiguaient, chacune détenait son secret.

Ce en quoi elles étaient déjà bien femmes...

CHAPITRE XXXII

RETOUR MORNE

Jamais ces demoiselles ne furent moins pressées de rentrer chez elles que ce soir-là.

Précédées de Ninette, elles lambinent, mornes, au hasard des rues, la démarche hésitante comme leurs pensées.

Toute leur gaieté a disparu ; sous leurs bérets aux vives couleurs s'agitent des idées uniformément noires.

De temps en temps, la pauvre Ninette se retourne pour s'assurer que les autres la suivent, mais souvent le groupe s'est arrêté ou a filé dans une autre direction, sans se soucier d'elle. Etonnée, elle se demande, en les rejoignant, ce qui peut se tramer. Comme elle essayait de surprendre le sujet de leur conversation mystérieuse, sa sœur Isabelle lui a enjoint, un peu brusquement, de marcher devant, « sans espionner ce que disent les grandes personnes ».

Ce qu'elles disent, ces grandes personnes, elles ne le savent pas bien elles-mêmes, trop troublées

pour prendre une décision, trop émues encore pour se quitter. L'une ou l'autre laisse tomber une phrase floue, esquisse un projet inconsistant ; aucune ne lui répond, aucune même ne l'écoute, chacune s'inquiète trop de son sort pour s'intéresser à celui d'autrui.

Tout haut, Simone répond à ses propres pensées, en taquinant nerveusement sa petite natte brune, sa queue de rat :

— Que non, je ne rentre pas ! J'aimerais mieux me jeter au lac.

Le vent siffle, emportant à la fois son béret rouge et cette funèbre résolution. La bande morose le regarde valser sans un geste pour le rattraper. D'un pied adroit, Ninette l'aplatit et le rapporte à sa propriétaire sans recevoir d'autre remercîment qu'un pauvre sourire.

« Qu'est-ce qu'elles ont donc, ce soir ? » songe la fillette, agacée par la bise et qui voudrait bien rentrer chez elle.

« Ça m'est égal, ça m'est égal ! » rabâche Fernande, d'un ton qui dément cette fausse insouciance.

Crispée par cette rengaine, Isabelle se révolte à son tour :

— Moi aussi, ça m'est égal ; si Mlle Berthe ne revient pas à la place de cette vieille raplapla, je quitterai l'école, tout va de bisingue depuis qu'elle n'est plus là.

— T'as raison, va ! J'en ai par-dessus la tête aussi, moi, appuie Hélène, je vais ringuer maman

pour qu'elle me laisse aller à Zurich, à l'école de Cinéma. Paraît qu'en six mois on apprend à conduire, à nager, à monter à cheval, enfin tous les sports... et, avec ce métier-là, on gagne sa vie tout de suite ; c'est tentant, je ne veux pas tirer l'andrille. Le cinéma, c'est l'avenir.

— Pas sûr ! réplique une voix rabat-joie.

— En tout cas, c'est le présent !

Ninette, au passage, a entendu ce désir. Elle voudrait bien donner son avis, mais elle devine, sur ces visages soucieux, que ce n'est pas l'heure où elle serait comprise.

Elle évoque une vision de fillettes aux cheveux dénoués sur leurs robes souples, jambes et bras nus, aux gestes harmonieux scandés par la musique de Jacques Dalcroze et, à son tour, elle oublie les grandes derrière elle, entraînée par son rêve qu'elle murmure comme une prière : « Rythmicienne, je serai rythmicienne ! »

Une rafale s'engouffre dans les chevelures, soulève les jupes et les bérets ; les jeunes fillettes se plaquent contre la grille du Jardin anglais, clignent les paupières, laissent passer les vagues de poussière où tourbillonnent des débris de papier, de feuillages durcis, secs.

— Oh ! la la ! quel vent ! C'est pas le moment d'avoir des bas troués ! plaisante Mady.

Cette réflexion verse une nouvelle inquiétude au cœur de ces demoiselles.

Isabelle vérifie prudemment ses jambes, où

plisse le lainage cachou ; les belles reprises rondes des genoux la rassurent.

La bourrasque apaisée, le groupe reprend sa promenade quasi silencieuse.

— C'est quand même enniolant, rage Isabelle, de se faire punir pour de la vieille histoire ! Il est bien temps, à présent : voilà trois mois que c'est fini, nous deux Jean-Jacques.

— Pourquoi ? questionne vivement Fernande.

— Parce que j'avais découvert qu'il me faisait de la ficelle ! Et puis, on se comprenait pas, les deux ; il me demandait des choses, des drôles de choses...

— Ah ! quoi donc ?

Cette fois, toutes se rapprochent pour mieux entendre ce secret évidemment scabreux.

— Oui... Une fois, il m'a demandé si j'étais mélomane. J'ai répondu « non », bien sûr.

Qu'a-t-elle compris ? Sa candeur fait une heureuse diversion. Les yeux pétillent de malice. Isabelle s'en alarme, un doute l'effleure. Vient-elle de lâcher une si grosse bêtise ? Elle réfléchit : « Mélomane... manie... » Son doute se dissipe, elle demeure convaincue que son amoureux Jean-Jacques lui a posé là une question des plus inconvenantes !

Il semble maintenant que les confidences vont enfin se donner libre cours.

Simone reproche à Hélène sa sournoiserie :

— Moi qui te disais tout ! C'est pas chic de ta part.

— Menteuse ! A preuve, hein, ce qu'on a trouvé dans ton cahier, oui... fais pas la bête, tu sais bien, ce calendrier...

— Pas la même chose ; un soldat, c'est sacré.

— Il t'aime, au moins ? interroge indiscrètement Mady.

— J'sais pas, avoue Simone.

— Quoi : « J'sais pas ! » Si tu ne sais pas, qui donc le saura alors ?

— Tu sais bien comme c'est quand les soldats partent ? Le besoin d'aimer qu'ils ont alors, et de ne pas se sentir seuls... Alors, c'est moi comme ce serait une autre, parce que c'est moi qu'il a rencontrée à ce moment-là.

— Et toi ?

— Je crois que moi aussi, c'est le besoin d'aimer.

— « Tu ne sais pas... tu crois » ! C'est comme ça que tu aimes, toi ? Mais alors, c'est clair : tu n'aimes pas. Voyons, est-ce qu'il s'est accroché derrière une voiture dans laquelle il t'a vue monter pour te suivre, t'épier ?

— Je ne prends jamais de voiture.

— Comment t'appelle-t-il ?

— Simone, tiens !

— Et puis ?

— Et puis, c'est tout, pardi.

— Simone ! Il ne t'a pas trouvé de petit nom familier, un diminutif pour vous deux tout seuls... rien ?

— Rien.

— Mais, alors, il ne t'aime pas et toi non plus tu ne l'aimes pas ! Aimer, c'est quand on est bien en train de travailler, s'arrêter net pour se dire : « Que fait-il en ce moment ? » et tout planter là pour aller passer et repasser devant sa porte, sous ses fenêtres...

— Ça t'arrive, à toi ?

— Bien sûr ! Oh ! pas une seconde par jalousie, je suis sûre de mon Roger, mais par une nécessité instinctive de sortir, parce qu'on sent qu'on va le rencontrer si on se poste là ou là...

— Et ça te réussit, chaque fois ?

— Pas toujours... Alors, je reviens affreusement malheureuse, désespérée, et puis, ça se calme ; je me dis : « Ça sera pour demain », et je vais à ma fenêtre pour voir s'il ne passe pas à son tour sur le trottoir d'en face... Et quand je l'aperçois, dissimulé derrière un arbre, c'est du délire, j'ai envie de lui crier sans souci des passants : « On s'est manqués de cinq minutes ! » Et puis, je l'écris sur un petit morceau de papier avec des baisers et une phrase tendre et je le lance, c'est irrésistible... malgré le danger de le voir s'arrêter sur le balcon de l'étage en dessous... ou ramassé par un fournisseur. C'est ça, l'amour !

— Moi, narre Fernande avec une mine pleine de sous-entendus, je connais une dame qui se déguisait pour surveiller son amoureux... Je l'ai vue un jour arriver en mendiante, avec une jupe relevée au-dessus de sa tête et se coucher par terre pendant des heures jusqu'à ce qu'il sorte de sa

maison ; alors, elle le suivait. Une autre fois, elle était en religieuse ! C'est ça aussi, l'amour !

— Oui, mais celui-là, c'est l'amour malheureux.

— L'amour malheureux... c'est nous toutes aujourd'hui ! gémit Hélène. Qu'est-ce qu'on va prendre, ce soir ? Comment avouer chez nous ?... On barjaque, mais on n'a pas encore trouvé de solution, et j'ai la greulette de rentrer chez mes parents.

Ce rappel à la réalité les rend de nouveau songeuses ; elles émettent simultanément leurs idées, les combinaisons se contrarient d'objections.

Mady sent sa jupe tiraillée par Ninette :

— Ton M. Roger t'appelle depuis tout à l'heure et tu y vois seulement pas, là-bas.

Elle le désigne du doigt et supplie :

— Dis à ma sœur qu'il est tard, j'ai mes tâches à faire : c'est justement des problèmes bien difficiles, ce soir ; il faut chercher combien il y a de mètres dans un kilomètre et ensuite il faut trouver encore la largeur du terrain. Et j'ai aussi à dessiner deux boutons d'or ou deux marguerites, au choix.

— En effet, je vois que tu ne manques pas de besogne, sourit Mady ; attends, je vais l'appeler, ta sœur.

L'espoir au cœur, Ninette la voit parlementer, et comme l'entretien se prolonge encore trop, à son gré, avec les mêmes mines graves, l'enfant croit deviner que la conversation roule sur le même ter-

rain que celui de son papa, au déjeuner ; alors, embrassant Mady, elle lui demande tout bas :

— Est-ce que tu crois que, si les Bolcheviki venaient, ils me prendraient mes poupées ?

— Les Bolcheviki ! Veux-tu bien t'occuper de chercher combien il y a de mètres dans un kilomètre, petit moustique ! Tiens, je vais te le dire pour te faire rattraper le temps perdu : il y en a mille.

— Oh ! merci ; ce que tu es brave, toi ! Tu es bien sûre ?

— Oui, oui... sois tranquille, compte sur tes doigts ! crie Mady qui court en riant vers son Roger.

Il l'accueille avec une tendresse plus fougueuse encore que de coutume, mais tout de suite sa figure se rembrunit.

— Mady, l'heure est grave.

— Et moi, donc !

— Ne ris pas, ma chérie, c'est très sérieux.

— Ah ! Tu t'es fait aussi chiper des lettres ?

— Je ne sais pas ce que tu veux dire...

— Eh bien, figure-toi que pendant que nous étions au cours de cuisine, la pionne a fouillé les pupitres... Quelle histoire ! Mais, qu'est-ce que tu as donc, Roger ? Tu ne m'écoutes pas aujourd'hui...

— C'est que, je crois que je vais te faire beaucoup de peine.

— Toi ?... A moi ? C'est impossible.

— Hélas ! si... mon pauvre tout petit.

— Pourquoi ?

— Voyons... que dirais-tu, Mady, si... si je devais partir pour un grand voyage ? C'est une hypothèse... je te dis ça en l'air, comme je te dirais autre chose...

— Eh bien, pour me dire ça en l'air, tu ferais mieux de me dire autre chose ! Pourquoi tu ne me regardes pas comme d'habitude ? Tu regardes si loin aujourd'hui...

— C'est tout de même toi que je vois.

— Fais voir tes yeux... Mais, qu'est-ce que tu as donc ? Tu pleures ?

— Oh ! non, voyons ; moi, Mady ? Je me suis un peu enrhumé avec cette bise...

— Alors, qu'est-ce que tu voulais me dire de grave tout à l'heure ?

— Que dirais-tu si je partais ?

— ... Pour longtemps ?

— Pour assez longtemps, oui...

— ...

— S'il fallait absolument, me resterais-tu fidèle ? serais-tu courageuse ?

— Alors, c'est vrai ? Tu vas partir ?

— Réponds-moi, je t'en supplie, Mady !

— Fidèle, oui... courageuse, non. Comment veux-tu ?

— Pourtant, il le faut. Voilà ce qui arrive : mon père est rentré, démobilisé. Nous avons causé sérieusement. Il veut que j'aille terminer mes études à Paris, que je travaille ferme pour préparer Saint-Cyr. Alors... c'est décidé... Voilà pourquoi

tu dois être très courageuse... pour toi, pour moi... Il faut que, dans ton amour, je puise la force. J'ai beaucoup réfléchi cette nuit et, malgré toute la peine qui m'étreint, malgré celle que je vais te faire aussi, je veux partir, je veux bûcher, je veux arriver à quelque chose ! Et si je ressens un si vif désir d'arriver, c'est parce que je veux que tu sois fière de moi plus tard, quand tu seras ma femme, car tu seras ma femme, n'est-ce pas ? Après Saint-Cyr, on se mariera le plus vite possible... Tu veux, n'est-ce pas ?

— ... Oui.

— Tu y penses quelquefois ?

— Jusqu'à présent, jamais... Je ne pensais pas à plus tard, j'étais si heureuse maintenant !

— Mais, plus tard, nous serons beaucoup plus heureux.

— Tu crois ?

— J'en suis sûr, ma chérie ; pense donc à ces heures de tendresse ineffable quand nous serons mariés, chez nous, seuls, Mady !... Loin du bruit, loin de ces regards curieux qui contemplent, narquois, nos baisers, loin de ces passants dont la seule présence froisse la pudeur de nos étreintes. Il me semble qu'ils me volent un peu de toi... C'est cet avenir qui me donne assez de force pour partir. Tu ne dis rien, Mady, tu me comprends, n'est-ce pas ? Tu m'approuves ?

— ... Hélas !... oui...

Le crépuscule les enveloppe. Longtemps, ils s'absorbent dans leurs pensées, silencieux. Roger,

le premier, secoue cet engourdissement qui les immobilise.

— Alors, tu ne songes jamais au mariage ?

— Pas souvent... Quelquefois, entre amies, on en cause pendant les récréations.

— Et comment l'envisageais-tu ?

— D'abord, un mari de tous points pareil à toi. Ensuite, la vie à deux qui ne font qu'un en tout. Et puis, un gentil intérieur élégant, très coquet, égayé de fleurs, et aussi des belles armoires avec des piles de linge nouées de rubans bleus ou blancs, je verrai... Et puis, par-ci par-là, des voyages, les théâtres, les grandes randonnées en auto. Et, les soirs de pluie, les jeux à deux, sans triche et sans que tu gagnes à chaque partie...

— Et puis ?...

— Et puis, un mari qui m'embrasse tout le temps, tout le temps... comme ça, tiens !

— Mon amour !... Et puis ?

— Oh ! je ne sais plus, j'y penserai, si tu veux.

— Oh ! oui, je le veux, et tu me l'écriras ; tu y penseras souvent, dis, ma chérie ?

— Jusqu'à ce que tu reviennes.

— Ah ! vite, que nous vieillissions pour ne plus nous quitter !... Tu m'écriras tout ce qui se passe dans ta chère petite tête blonde, tout ce que tu fais ?

— Oui, tous les jours.

— Moi aussi.

— Mais j'y songe, Roger : si ton père est démobilisé, le mien le sera probablement bientôt aussi ?

Dans ce cas, nous ne resterons plus longtemps ici... Alors, ce sera Paris... Et Paris, toi !

Cet espoir les ranime un instant. Ils se sourient, leurs lèvres se cherchent, s'unissent dans le crépuscule gris et rose.

Le silence peu à peu les domine. Ils écoutent le vent gémir dans les aiguilles des vieux sapins ; leurs regards distraits suivent le jardinier qui va, d'un pas pesant, emplir son arrosoir à la fontaine. Une douce torpeur les paralyse.

Comme Mady est loin, à présent, de l'école, des fouilles et de leurs conséquences ! La pauvrette ne se doute guère que, pendant ces heures douloureuses, la « pionne » se hâte d'écrire et de faire porter chez sa mère — comme chez toutes les coupables — cette carte sous enveloppe :

« Mademoiselle X... vous présente ses compliments empressés et vous serait reconnaissante de bien vouloir visiter attentivement les effets de Mady qui, elle en est persuadée, s'occupe actuellement de choses étrangères à l'école. »

L'heure passe...

— A quoi penses-tu ? murmure Roger.

— Plus à rien. Je suis accablée.

— Moi aussi, je suis accablé.

CHAPITRE XXXIII

L'ATTENTE

Le coude sur la table, le front niché dans sa main, Mady regarde désespérément la grande aiguille noire du cadran avancer par saccades, avec un bruit sec, de minute en minute, et soupire : « Elle n'en finira pas, cette pionne, avec sa leçon d'histoire ! Voilà une heure qu'elle parle sans mettre un point à la ligne. »

Dans les bancs, des vides significatifs. Edifiés par la plainte de la veille, des parents sévères ont retiré leurs fillettes de l'école ; quelques-uns même ont menacé les coupables de les « mettre en apprentissage ».

Mady, elle, s'est fort bien tirée d'affaire, si bien qu'elle en éprouve un peu de honte. Avec un demi-sourire, elle revit les péripéties de cette alerte qui aurait pu avoir de désastreuses conséquences.

A la vue inattendue de la lettre de la pionne dans les mains de sa mère, elle ressentit bien un léger pincement au cœur. Au petit bonheur, elle bredouilla qu'il s'agissait là d'un billet qu'Otto

avait confié pour elle à Fernande : « Tu sais bien, ce jeune homme dont je t'ai parlé, qui me suit tout le temps... » Et sa mère, ce matin, l'accompagna, « pour arranger ça ». Elle arrangea si élégamment cette affaire, assurant que sa fille l'avait mise au courant des assiduités déplacées mais innocentes de ce gamin, que Mady reçut sur ses joues confuses deux gros baisers d'absolution de la pionne, deux baisers humides qu'elle compara mentalement à ceux d'Otto.

Elle subit même la gloire d'une promenade dans la cour, sous la haute protection de la pionne qui, son bras grassouillet et court passé autour des épaules frêles de Mady, lui vantait la joliesse et la distinction de sa maman. Agacée des ricanements qu'elle devinait au passage du couple disparate formée par sa minceur souple et ce pot à tabac, Mady cherchait un prétexte pour s'esquiver.

Elle trouvait que les grandes personnes sont bien fatigantes avec leurs bavardages et les fillettes bien bruyantes avec leurs jeux. Avec quelle ardeur elle désirait la cloche libératrice qui supprimerait ce vacarme énervant ! Ce qu'elle souhaitait surtout, c'était se cacher dans un coin, laisser monter rang par rang les élèves dans l'école et rester seule, seule devant les bancs vides, les arbres nus, les cailloux de la cour, seule dans le grand silence pour écouter pleurer son chagrin.

Depuis la veille, la pauvrette étouffe : « Roger va partir ! » Elle se le répète tout bas et, aussitôt, les larmes emperlent ses yeux agrandis. Sa

maman, hier, mettait cette pâleur, cette émotion, sur le compte de la lettre venant de l'école et s'efforçait de calmer « cette grosse peine pour si peu de chose... »

Et ces aiguilles noires qui ne veulent pas avancer ! Et cette maîtresse qui parle toujours ! Et Roger qui va partir... oui, partir... partir...

Son chagrin dépasse son irritation, l'apaise net. Mady n'entend plus l'interminable leçon d'histoire. Maintenant, elle sombre dans un engourdissement, elle rêve éveillée, elle se revoit devant le marchand de marrons de la place du Port. Roger la dévisage sans discrétion, visiblement séduit ; alors, comme il en commande pour six sous, elle, qui n'en voulait que pour quatre sous, en demande pour quarante centimes... Et le Savoyard lui en remplit un sac si volumineux que Roger s'offre pour le porter...

Ils s'éloignent tous deux, le tenant ensemble comme ils tiendraient chacun la main d'un bébé. De se voir ainsi reflétés dans la glace d'un magasin, Mady éclate de rire...

D'un rire qui tombe fort mal à propos au beau milieu du récit de la bataille de Morgarten et fait retourner les élèves vers la songeuse réveillée en sursaut — confondue.

Le front attentif, maintenant, Mady écoute de toute sa volonté. Aux soldats se mêle alors l'image d'un Saint-Cyrien. Il se détache si nettement de la masse, qu'il reste seul devant les yeux attendris de Mady : « M'ame, viens vite », dit-il... Et Mady

sourit à son appel... Ils s'en vont par les allées silencieuses... « N'est-ce pas, Roger, tu ne pars plus maintenant ? C'est fini, puisque te voilà Saint-Cyrien ? — Mais non, je ne pars plus, je suis à toi pour toujours, ma petite chérie, pour toujours ! »

— Eh bien, Mady ? Tu couches ici, ce soir ?

C'est Fernande qui la tire narquoisement de son nouveau rêve où les années passaient si vite...

Autour d'elle, c'est le brouhaha du départ. Une joie folle l'envahit : enfin, cette odieuse journée est terminée ! Veine !

Elle s'enfuit, bousculant ses amies pour être la première dehors.

— Attends-nous, recommande Simone.

— De la flûte !

— Sûr qu'il y a encore du nouveau, à présent ! suggère Fernande en se poudrant sans parcimonie.

Isabelle hausse les épaules :

— Ces Parisiennes, ça a toujours quelque chose de dingo !

Pendant ce temps, Mady court à perdre haleine pour dépister leur curiosité.

« Roger va partir. » Plus rien d'autre n'existe. C'est pourquoi Mady a glissé dans leur cachette habituelle, à midi, ce billet hâtif :

« Tu sais que nous déménageons, mon Roger ; on en parlait tous ces jours à la maison, mais je n'y faisais pas attention. Maman vient d'arrêter un appartement place de la Synagogue. Elle m'a donné les clefs pour le visiter ce soir avec mes amies, en revenant de

l'école. Viens-y. Je serai seule, naturellement. Je m'arrangerai pour que les autres ne me suivent pas ; ce sera facile, car si elles se mettent à ma poursuite, elles iront vers le Jardin anglais et n'auront pas l'idée de venir de ce côté si opposé à notre trajet quotidien. C'est au troisième, à gauche. Si, par hasard, il y avait du danger, j'attacherais mon mouchoir au balcon ; s'il n'y a rien, monte. Viens, viens le plus tôt possible. J'ai tant de peine depuis que tu m'as annoncé ton départ !... Mais, comme tu m'as suppliée de ne pas te le dire, je me tais. Je t'aime, ça, je peux encore le dire ? A ce soir, je mets toute ma tendresse désolée dans le baiser qui caresse longuement tes paupières closes sur ton chagrin... « Ta petite Mady. »

Plus elle approche de sa future demeure, plus son inquiétude augmente. Elle marche trop vite, se retourne constamment, épie les passants... Sa démarche bizarre intriguerait certainement les gens qu'elle coudoie, si elle avait quelques années de plus ; mais, à cet âge — qu'on dit ingrat ! — les fillettes ont cette chance qu'elles ne retrouveront plus, de passer dans la foule presque inaperçues.

Avec un soupir de soulagement, elle s'engouffre sous la voûte de la nouvelle maison. Aussitôt, elle esquisse une moue désappointée. L'escalier en pierre ne lui semble pas d'une propreté rigoureuse... Elle eût souhaité, pour son Roger, une entrée plus brillante, douillettement tapissée et ornée de hautes glaces majestueuses...

« Enfin, j'aurai peut-être des surprises là-haut ! » Et l'avertissement de sa mère lui revient à la mémoire : « Cet immeuble, par son absence

complète d'apparence extérieure, fait songer aux demeures arabes dont Glaoui (grand-vizir qui a tant fait parler de lui à propos de Marrakech) disait : « *La maison arabe est semblable à la femme arabe, qui, toute voilée à l'extérieur, réserve sa grâce et son charme pour l'intérieur.* » Mais, en dépit de l'assurance maternelle, Mady ne peut se défendre de quelque scepticisme : « Les mères, ça trouve toujours de belles phrases pour faire avaler à leurs enfants d'excellentes dragées... qui sont des purgatifs ! »

La rangée de boîtes aux lettres alignées sur le mur lui apprend indiscrètement le nom et la profession des locataires, et aussi pourquoi l'escalier reste nu : « Quel tapis résisterait aux allées et venues multiples que doivent occasionner ces bureaux à tous les étages ? »

Dès qu'elle pénètre dans l'appartement, Mady se sent charmée, rien qu'à voir toutes les portes largement ouvertes montrant, d'un seul coup d'œil, la beauté saine du logis : grandes pièces confortables, hautes, claires, tapissées avec goût, lumière à profusion.

Une surprise attend la visiteuse : un petit goûter gentiment préparé pour elle et ses amies, posé sur la cheminée du salon.

Autre surprise encore : dans une chambre tendue de rose, qui deviendra la sienne, elle aperçoit une malle contenant ses bibelots et objets personnels. Ravie, elle commence aussitôt à déballer le contenu, en attendant Roger qui ne peut tarder !

raquettes, balles de tennis, patins, aumônière en dentelle d'Irlande (souvenir de sa première communion), qu'elle pique au mur en guise de vide-poche. Elle s'exclame de joie en découvrant, sous des feuilles de papier de soie, une nouvelle parure de patineuse en laine blanche aux parements et bordure rouge vif ; jupe, chandail, polo, écharpe, gants, rien ne manque. « Chère petite maman ! Elle a tellement pris l'habitude de tricoter pour les soldats que, maintenant, elle ne peut plus s'arrêter ! »

Une envie folle la tracasse de revêtir ces blancheurs pour en offrir la primeur à Roger. Seule, l'idée qu'il pourrait sonner pendant cette transformation l'empêche de donner suite à son projet. Pour s'en consoler, elle étale à terre les papiers de soie et pose dessus les précieux lainages qu'elle veut lui faire admirer.

A travers les fenêtres de sa chambre, l'horloge de l'Ecole commerciale lui montre que Roger est en retard : « Pourvu que je ne me sois pas trompée et que j'aie bien mis : « Sans mouchoir au balcon, monte ! » s'inquiète Mady.

Laissant sa malle, elle va vers la porte d'entrée, écoute ; aucun bruit de pas dans l'escalier. Elle ouvre la porte, écoute encore : rien. Rentrée dans l'appartement, elle explore alors, du balcon, les alentours. Sur la place, la synagogue se dresse avec des airs de mosquée, entre ses sapins et ses deux peupliers majestueux ; mais, de Roger, point.

Une partie des pièces de l'appartement donne

sur la rue Petitot. En vain encore, la pauvrette dévisage les passants affairés de cette rue, la silhouette de Roger ne s'y dessine pas. Par contre, en levant les yeux, Mady constate que son apparition ne passe pas inaperçue : aux fenêtres en face des siennes, des jeunes gens en blouse blanche de travail lui sourient, quelques audacieux esquissent même des baisers.

« Heureusement que je n'ai pas amené mes amies, elles n'auraient pas quitté cette fenêtre, ç'aurait été joli ! »

Mady feint de ne pas voir ces garçons trop aimables et retourne dans sa chambre, où elle s'active pour tromper son impatience.

Le grand silence froid de l'appartement inhabité l'impressionne peu à peu. Dès qu'elle entend quelqu'un dans l'escalier, elle sourit d'avance : « C'est lui !... » Mais une porte claque à l'un ou l'autre des bureaux, brutale ; le calme qui suit semble plus lugubre.

Mady s'attriste, une crainte soudaine l'assaille : que sa mère ne vienne la surprendre... « Mais non... elle serait déjà là... » murmure-t-elle pour se persuader. Elle commence à comprendre le péril de sa situation. Mais, devant le désir impérieux de voir Roger, toute autre considération s'efface : « Il viendra sûrement... Ce n'est qu'un retard... mais oui, il viendra... puisqu'il doit partir... Partir ! »

De nouveau, derrière ses vitres, elle scrute les rues sans succès ; distraitement, elle détaille la

construction de la synagogue et, dans l'encoignure d'une fenêtre à vitrail, découvre des oiseaux frileusement blottis. « Ma foi, tant pis pour Roger ! Puisqu'il se fait ainsi attendre, je vais partager mon goûter avec ces petits moineaux juifs. »

Le paquet déficelé, Mady lance plusieurs appels en baisers, en même temps que des miettes de pain. Un petit conciliabule s'échange dans la nichée réveillée ; un mâle au poitrail taché de brun prend son élan, vole devant le balcon sans s'y arrêter, fait deux voyages au long cours à travers la place, ponctués de vigoureux « cui-cui » et revient se poser sur le balcon voisin où il prend, comme un voleur, le pain que Mady ne lui marchande cependant pas. Une autre vient, une jolie femelle grise, svelte, qui disparaît aussitôt en emportant son bien dans le peuplier, de crainte de se le faire ravir.

Lançant les boulettes le plus loin possible sur la synagogue pour ne pas effaroucher les oiselets par sa présence, Mady se plaît à voir une maman nourrir ses petits impatients, tremblant des ailes ébouriffées, qui réclament impétueusement, sans arrêt, dès qu'elle se permet d'avaler une becquée au lieu de la leur enfoncer d'un coup de bec hardi tout au fond du gosier.

Sur la place, des jeunes gens sortent de l'Ecole commerciale en échangeant au passage d'amicales bourrades.

Mady commence à désespérer. Pour se réchauffer, elle marche de pièce en pièce. Les motifs de

mosaïque de la salle de bains l'égaient un instant ; une grenouille sur une feuille de nénuphar alterne avec un pélican, et un joli enfant bouclé sortant à demi de l'eau sourit d'un seul coin de la bouche, « comme le professeur de chant... »

Elle retourne dans sa chambre, l'esprit traversé d'une nouvelle angoisse : « Serait-il déjà parti de Genève sans avoir pu venir ? » Oh ! non, il n'aurait jamais fait cela !...

Un suprême espoir la retient encore.

Elle essaie de distraire sa pensée en fouillant encore sa malle, hésitante, car elle pose à terre, faute de meubles, ce qu'elle ôte des casiers.

Sa collection de poupées porte-bonheur la fait un instant sourire : souvenirs d'amies, couchées toutes sur le même rayon ; pour la plupart, poupées américaines avec les gros yeux ronds, amusés, regardant de biais, ou fantaisies des internés français, primées au concours. Voici Lisette, Claudine et Luce, Roméo et Juliette aux jambes longues, longues... Cupidon, qui cache sa nudité sous une énorme ceinture tricolore ; la Chaste Suzanne, Sam Mac Vea et Bamboulette, et puis Odette, la préférée.

La trompe aiguë d'une auto fait battre précipitamment le petit cœur tendre : « Cette fois, c'est lui ! » Un coup d'œil à la fenêtre... puis, d'un bond, la voilà dans l'escalier, penchée par-dessus la rampe... Hélas ! ce n'est pas lui !

Lasse, Mady cherche un coin où s'asseoir. Par terre ? Sur la baignoire ? Elle choisit la cheminée.

D'un saut, elle s'y installe et attend, découragée.

Elle patiente longtemps encore, tressaillant aux ronflements des moteurs, aux claquements de portes.

Un étrange chœur s'élève alors, des voix blanches, traînardes, qui la font rire nerveusement :

Qu'une fervente prière
S'élève de notre cœur !
En notre céleste Père,
Cherchons le seul vrai bonheur...

C'est un groupe de pieuses adeptes groupées devant la salle de réunion de l'Armée du Salut.

Mady ne bouge plus ; vaguement, dans son esprit confus, s'esquisse le bizarre de sa situation : petite catholique attendant son amoureux entre l'Armée du Salut et la synagogue...

La nuit sournoisement estompe les murs, gagne l'appartement. « S'il pouvait venir à présent ! » espère Mady avec un battement voluptueux au cœur.

Elle ne songe à partir que chassée par la sensation aiguë du froid.

Les membres glacés, engourdis, elle saute à terre et s'en va le cœur lourd, les yeux cernés de mauve : son premier chagrin d'amour...

CHAPITRE XXXIV

LA SÉPARATION

De très bonne heure, ils sont arrivés à la gare de Cornavin bien avant la formation du train.

Après l'affairement des premières minutes passées aux guichets, le pesage des bagages et leur visite de douane où Mady s'intéresse à cet intérieur de malle soigneusement tassé de vêtements uniquement masculins, ils se promènent côte à côte dans le hall, bousculés par les voyageurs pressés et par les employés poussant leurs chariots de colis, dévisagés par quelques observateurs qui devinent, à leurs pauvres figures blêmies, ce petit drame intime... Pour savourer la douceur amère des quelques instants d'intimité qu'il leur reste à vivre l'un près de l'autre, ils se réfugient sur un banc.

Les affiches tentatrices aux séduisantes couleurs, avec leurs alléchants paysages montagnards, leurs ciels trop africains pour la Suisse, leurs skieurs élancés en des sauts magnifiques, leurs cordons d'excursionnistes qui s'échelonnent périlleusement vers des pics hardis, emmènent l'imagination de

Mady de pays en pays jusqu'au grand Saint-Bernard où Jupiter (peut-être mort ?) et d'autres chiens sauveteurs célèbres — qu'elle ne connaît que par cartes postales — fouillent la neige.

Au halètement tout proche d'une locomotive, elle sursaute. Honteuse d'avoir pu penser à autre chose qu'au départ, elle se rapproche peureusement de Roger qui l'en remercie d'un sourire tendre. Des souvenirs leur traversent l'esprit, qu'ils échangent à plaisir comme pour s'imprégner de tout ce qu'ils ont vécu déjà d'émotions communes.

Les : « Tu te rappelles ? » se croisent, multiples ; des petits faits oubliés renaissent, prennent à cette heure une vie intense. Des jeux même sont évoqués, avec des rires fébriles : « Tu te rappelles, dis ?... quand je changeais de pas, exprès pour te taquiner ? — Oui ! Dire que tu m'as fait ce petit manège pendant une demi-heure ! Tu peux rire, va, méchant !... Et quand on jouait aux mots qui finissent par *on*, ou par *eau*, ou par tout ce qu'on pouvait trouver ? — Et alors, ma petite Mady ne songeait à me quitter que lorsqu'elle se sentait au bout de son rouleau de trouvailles. — Oh ! c'est toi, oui, parce que tu ne voulais pas avoir l'air de ne plus rien savoir ! — Comme tu trichais, Seigneur ! — Oh ! quel toupet, c'est toi ! Je me rappelle bien, va, ce jour où, ne sachant plus qu'inventer comme terminaisons, nous avions cherché des mots qui commençaient par *mé*... et tu m'as dit *mélon*, pour ne pas rester en panne,

quand tu as vu que j'allais t'octroyer un beau zéro ! »

A ce rappel précis, un rire convulsif secoue Roger : « Je me souviens très bien de ce *mélon*, tu n'as jamais pu le digérer ! — Je te déteste, tiens ! — Avoue que si tu m'as généreusement criblé de zéros, tu en as reçu presque autant. — Oui, mais toi, tu as eu des zéros pointés, soulignés ! — Et dire que tu as été jusqu'à inventer des zéros cornés pour m'humilier tout à fait ! »

Longtemps encore le passé se dévide, gamin et tendre, coupé de recommandations, de projets, surtout de baisers.

L'heure est venue où Roger doit retrouver son père au buffet.

— Va ! soupire Mady dont la figure pâlotte semble s'amenuiser encore ; alors, je te dis adieu, déjà ?

Dans ses beaux yeux inquiets, ardents, vacille la flamme bleue...

— Je n'ose pas te faire attendre, sans quoi...

— Sans quoi ?

— Mon père ne restera pas longtemps avec moi, il a un important rendez-vous d'affaires pour un nouveau modèle d'hydravion, avant le départ du train.

— Alors, je t'attends.

— Comme tu es gentille ! Je ne serai pas longtemps absent, tu verras. Veux-tu une brochure quelconque pour patienter ? Les *Modes de la*

Femme de France, mademoiselle ? ou la *Semaine de Suzette*, petite fille ?

Taquin, pour cacher son émoi, il désigne la marchande de journaux dans son encadrement de paperasses bariolées.

Des journaux ? A quoi bon ! Sans lui répondre, Mady lui jette un regard lourd de pensées. Il la comprend et s'éloigne, tandis que, bien sagement, elle patiente sur son banc, endormie dans sa tristesse, pauvre petite épave toute menue dans ce coin de gare.

La vue de Roger à quelques pas d'elle, marchant auprès de son père, la ranime spontanément. Elle suit des yeux ce beau couple grave, à la conversation posée, sûrement intéressante. Le cerveau de celui-ci s'infiltre dans celui-là, la nature s'est plue à donner au fils les traits du père avec des douceurs d'expression, des finesses d'épiderme de la mère, que l'adolescence du jeune homme conserve encore.

Mady retient une envie violente de s'élancer vers eux, de proclamer fièrement : « C'est moi qu'il aime ! Il est à moi ! » Une jalousie s'éveille en son cœur de voir cette promenade se prolonger trop longtemps à son gré.

Elle assiste enfin aux adieux. Le père hèle un taxi qui l'emporte, et Roger revient hâtivement vers elle.

Muets d'émotion, ils goûtent les dernières minutes de bonheur commun.

... Un long sifflement de la machine déchire l'air

et leurs cœurs... des portières claquent ; Mady, éperdue, monte dans le wagon derrière Roger. Fous de chagrin, ils se serrent comme s'ils ne pouvaient se décider, lui à la laisser, elle à le donner... Ils n'osent plus parler, de crainte d'entendre leurs voix rauques de tristesse retenue.

Mady bat des paupières, agrandissant ses yeux pour ne pas laisser tomber les larmes qui l'aveuglent. Son doux visage se crispe...

Le pauvre Roger n'a pas besoin de voir cette atroce douleur d'enfant pour s'attendrir aussi, il voudrait pouvoir pleurer sur son épaule, crier : « Garde-moi, garde-moi... Tu vois bien comme j'ai mal, moi aussi, de te quitter... »

Les voyageurs de la dernière heure se hâtent, ouvrent précipitamment les portières, jettent leurs valises, escaladent les marches... Dans le soufflet qui relie les deux wagons, Mady et Roger se réfugient, s'embrassent, s'étreignent à se meurtrir.

— Oh ! pourquoi n'es-tu pas venu dans le nouveau logis, mon Roger, j'aurais été si heureuse de t'y revoir toujours en pensée, maintenant...

— J'ai eu peur.

— De maman ?

— Non... de toi, de mon amour, de la solitude. Je t'aime trop...

« En voiture ! » Un dernier hurlement aigu de la locomotive. Mady saute sur le quai, violemment morigénée par un employé qu'elle n'entend même pas.

Et lentement le train démarre, lui broyant le cœur.

Dans la fumée, des mouchoirs s'agitent, des chapeaux, des mains gantées... puis tout se brouille.

Un sarcasme du même employé la fait tressaillir.

Et Mady quitte la gare, pleurant son premier amour.

CHAPITRE XXXV

LA BREBIS GALEUSE

Roger est parti ! Et la vie continue, toute pareille ; les placides tramways roulent toujours sur leurs rails, dépassés par les autos impérieuses ; comme toujours, les gens vaquent à leurs absorbantes affaires ou à leurs plaisirs, plus préoccupants encore. Rien n'est changé ! Rien !... constate la pauvre Mady en ressentant soudain l'amertume de la douleur isolée dans la foule. Son cœur étouffe. Qu'est-ce qu'une détresse humaine ? Un caillou dans l'océan !

Mady ouvre sur le grouillement de cette vie indifférente, qu'elle discerne plus clairement, des yeux agrandis par une tristesse nouvelle.

Quelques passants se retournent sur cette enfant séduisante qui, son cartable fauve sous le bras, va retrouver ses compagnes de classe, si jolie, si sage, remuant des pensées trop graves pour sa jeune âme, quitte à les oublier, tout à l'heure, dans un éclat de rire, au passionnant récit d'un potin d'écolière...

Indifférente au chamaillis des gamines piailleuses, Mady s'installe, tout au fond de la cour, sur le vieux banc de bois rongé d'usure, un livre inutile à la main ; sous couleur de repasser sa leçon, elle jouit de quelques minutes de repos au milieu du vacarme des fillettes en pleins ébats. Ses pensées qui s'entremêlent, la même idée fixe les traverse toutes : « Roger est parti. »

A présent, les coudes aux genoux, le front dans ses mains, elle voudrait échapper à la vue de ses amies, éviter les questions que lui vaudra son pauvre petit visage décomposé par la souffrance.

« Oh ! non, pas d'apitoiement, pas de consolation, du silence et la solitude... » Et c'est un chant très doux, qu'exhalent les lèvres de cette fillette de quatorze ans, une plainte résignée, qui emplit de larmes ses grands yeux de pierre précieuse.

Elle s'étonne : « On chante donc encore quand on a tant de peine ? »

Soudain, un petit manège anormal attire ses regards, puis son attention. Autour du groupe des maîtresses où s'agite même, en dépit de sa dignité, Mme la Régente, elle voit tournoyer toute sa bande d'amies, sournoisement.

Que se passe-t-il ? Peut-être rien du tout ? Causerie intéressante : politique ? Change désastreux qui menace de ruiner le pays ? Les grandes personnes ne s'occupent à l'heure actuelle que de ces graves questions.

Enhardies par la curiosité, Simone et Fernande s'attardent audacieusement derrière Mme la Ré-

gente. Simone attache, avec des précautions minutieuses, le tablier de Fernande qui tient à merveille. Et les deux petites comédiennes écoutent de toutes leurs oreilles.

Ça y est ! Les voilà fixées. Elles courent colporter les passionnantes nouvelles. Toutes s'esclaffent. A tour de rôle, elles vont rôder, recueillir des bribes de conversations, deux ou trois mots happés par-ci, par-là, qu'elles rapportent précieusement et réunissent comme un puzzle. Avec des mines futées, riches en sous-entendus, elles forment à leur tour un groupe exubérant, où l'on parle, parle...

Qui accable-t-on ?

Mady n'y tient plus ; redevenue subitement écolière, elle court s'enquérir.

— J'ai très bien entendu et je sais ce que je dis, scande Simone : paraît qu'elle sortait souvent avec des messieurs.

— Oh ! s'indigne hypocritement l'auditoire, beaucoup moins scandalisé que ravi.

— De qui parlez-vous ? s'informe Mady.

— De Léonie. Paraît qu'elle était suivie depuis quelque temps par un agent de la Sûreté ; elle a été arrêtée au moment où elle montait en canot.

— Oui, oui ! frétille Raton, très exaltée, elle doit être en prison ! Ses parents l'enfermeront dans une maison de correction, sûr !

— Mais, demande Mady, qu'est-ce qu'elle a fait ?

Personne n'en sait rien, mais elles masquent leur

ignorance sous l'air mystérieux d'en savoir beaucoup plus long.

Le nez d'Isabelle est plus aubergine d'émotion que jamais.

Elle cligne des yeux, opine de la tête comme un magot chinois :

— Ça ne m'étonne pas... je l'avais rencontrée des fois avec un grand diable tout maigre, tout décharné, un vieillard, mais d'un chic !

— Qui aurait cru ça ? appuie Simone. Elle, si laide ! Si j'étais un homme, je ne la regarderais même pas, elle pourrait bien me faire toutes les avances possibles.

— Et moi, donc ! Avec sa peau grêlée !

— Oh ! dit Fernande, les hommes ne sont pas si difficiles ! Et, depuis quelque temps, elle se maquillait tellement !

— Ce que c'est, « quin » même !

— Moi aussi, je l'ai vue, révèle Raton, un soir que j'étais descendue chercher des cigares pour papa ; mais, ce jour-là, c'était pas le type chic dont parle Fernande qui l'accompagnait.

— Qui, alors ?

— Ben, cette fois-là, elle se serrait, croyez-vous, contre un individu tout gros, tout rond et tout rasé comme un prêtre.

— Les prêtres catholiques ne sont pas plus ronds et rasés que vos pasteurs, réplique Mady, haussant les épaules.

Cette objection confessionnelle n'éveille aucun

désir de controverse chez la narratrice qui continue, volubile :

— Figurez-vous qu'à cause de son bonhomme, elle faisait semblant de pas me voir ; alors, j'y ai crié : « B'soir, Léonie », exprès.

La cloche qui retentit bruyamment couvre ces palpitantes histoires. Les rangs se forment, à regret. Le défilé des fillettes s'avance, en longue chenille.

Mme la Régente s'éloigne, les mains éternellement croisées sur son ventre, les babines frémissantes comme un chien prêt à grogner ou à mordre.

Dans la classe, la place vide de Léonie devient le point de mire de tous les regards. On échange des clignements d'yeux complices. Les plus incrédules semblent se rendre seulement à l'évidence.

Le silence est pesant. Personne n'ose interroger. Si, Mady :

— Madame, pourquoi Léonie n'est-elle pas venue ? Est-elle souffrante ?

Chaque élève retient sa respiration.

— Non. Elle ne viendra plus.

C'est tout. Déception générale. Le silence devient oppressant.

— Pourquoi ça ? demande audacieusement la voix fluette et précise de Mady.

L'institutrice hésite, embarrassée, puis se décide :

— Votre compagne ne viendra plus, heureusement pour l'école, pour notre classe, et pour vous, mes enfants. C'était... une brebis galeuse.

Tassée dans sa dignité, elle brusque :

— Allons, travaillez. Prenez vos cahiers et que je n'entende plus un mot !

Mady s'est rassise. Sans rien dire, elle regarde ses compagnes devenues, comme elle, impénétrablement silencieuses. Nul ne pourrait deviner quelles pensées s'agitent derrière ces jeunes fronts ? La maîtresse est obéie : on n'entend plus un mot. Cependant, des lèvres marmottent insatisfaites, comme une énigme : « Une brebis galeuse. »

CHAPITRE XXXVI

DÉTRESSE

— Tiens ! Roger ne t'attend pas, ce soir ? s'étonne Hélène, au moment où le groupe des fillettes se disloque, selon la coutume, près du Jardin anglais.

— Quel miracle ! appuie Simone en riant. On peut faire une croix sur la cheminée !

Cette absence paraît si extraordinaire aux amies de Mady, que leurs yeux brillants de curiosité l'interrogent, avidement.

— Il ne viendra plus... il est parti pour Paris.

Comme elle tremble, la voix de la pauvre petite ! Oppressée de soupirs, elle mord sa lèvre nerveusement, elle joint ses menottes crispées, elle fixe ses regards là-bas, sur un arbre lointain, tout au bout du jardin, pour empêcher ses larmes de jaillir. Son fin visage blêmi s'est empreint d'une désolation si touchante que ses compagnes, sans un mot, l'embrassent, toutes remuées, et s'éloignent, sauf Fernande.

— Tu permets que je reste avec toi, Mady ?

— Bien sûr.

Machinalement, elles pénètrent dans le Jardin anglais, Mady, le cœur déchiré, Fernande, au fond, enchantée et songeant : « Ce que mes frères vont jubiler en apprenant le départ de Roger ! Emmanuel est capable de me donner la montre qu'il m'a promise, quand j'y apprendrai... »

Pour tâter le terrain, elle insinue, doucereuse :

— J'oublie tout le temps de te dire que mes frères te font bien saluer.

Mady ne l'entend même pas ; les yeux clos, elle regarde le train ravisseur qui s'enfuit, emportant tout ce qu'elle aime.

Vexée, Fernande se tait. Ce silence, alors, réveille la songeuse. Distraitement, elle interroge : « Et toi, es-tu heureuse avec Otto ? »

Une lueur mauvaise incendie les yeux déçus :

— Heureuse ? Si tu crois que c'est possible ! C'est une sœur de charité qu'il lui faudrait, à ce garçon-là ! Je n'ai pas la vocation !

— Patiente, ton heure viendra...

— Si encore je ne te connaissais pas, peut-être qu'il me parlerait moins de toi !... Mais, je t'assure, son obstination a quelque chose d'effrayant... oui, je dis bien, d'effrayant... Hier, je m'étais blottie contre lui, il ne disait rien, je me taisais aussi, troublée de sentir ce contact masculin sous ma joue amoureuse... Je fermais les yeux, j'attendais son baiser, tendue vers ses lèvres, prise d'un vertige... Sais-tu ce qu'il m'a dit ?

— Ne le répète pas, si ça doit te faire de la peine.

— Si, il faut que tu saches ! Et puis, ça me soulage... D'abord, il a balbutié des mots que je n'ai pas saisis, sauf ton nom, et puis, il a lâché cette phrase renversante : « Ce soir, je comprends certains meurtriers !... Je les plains... Pauvres gens ! » Moi, du coup, je l'ai dévisagé, ahurie. Alors, il a continué d'un ton lamentable : « Ah ! Fernande, pourquoi faut-il que, de la vie, je ne connaisse plus que les larmes ? — Parce que vous le voulez bien. — Oh ! non ! Vous ne pouvez pas comprendre la passion qui me ronge, qui me ballotte entre l'Amour et la Folie... Des éclairs rouges traversent mon cerveau, mettant mon corps en feu ; mes poings étranglent le vide... Et, quand Mady passe à ces moments-là, lumineuse en sa beauté douce, tout se fond en moi, je lui souris... »

— Ma pauvre Fernande !

— Attends, laisse-moi continuer... J'avais la mort dans l'âme ; désespérément, j'ai tendu mes lèvres vers les siennes ; il m'a écartée du geste indifférent dont on éloigne la branche qui obstrue un sentier... Ah ! si je t'ai détestée !

— Est-ce de ma faute ?

— Non, bien sûr. Je ne peux pas t'en vouloir, pas plus que lui ne t'en veut... Pourtant, à ta place, je ne serais pas tranquille.

— Oh ! à présent, tout m'est égal... D'ailleurs, je ne crains rien d'Otto : s'il savait ce que je souffre, il souffrirait aussi de ma douleur... Tiens,

Fernande, je suis sûre que, s'il pouvait me ramener Roger, tout en le haïssant, il irait me le chercher.

Rêveuses, elles errent à pas lents dans les allées qui ondulent autour des pelouses. Mady, malgré elle, jette un regard vers sa « boîte aux lettres », chère petite tombe de souvenirs, où la terre que des doigts impatients ne fouilleront plus, maintenant, se tassera vite. Que de couples de « grandes personnes » la frôleront, sans se douter qu'ils passent près d'un amour d'enfants, plus violent, plus exalté que le leur, — et plus sincère !

CHAPITRE XXXVII

LE SOLITAIRE

Une pièce rectangulaire. Piquées au mur, des cartes géographiques, la souriante photographie de Mady sous une branche desséchée de mimosa, qui dégage encore par toutes ses têtes d'or hérissées son parfum adouci. Des fleurets, des gants de boxe, des haltères. Une table couverte de livres d'études, cahiers, dictionnaires. Une bibliothèque. Un fauteuil Dagobert. Une chaise longue. Dans la cheminée, deux bûches unissent leurs flammes pour chauffer le studio du lycéen.

Roger écrit à Mady et son visage grave s'éclaire, s'anime, cependant que sa plume trace lentement des caractères hauts, nets, réfléchis :

... Je viens de songer au moment précis où la séparation a déchiré nos deux cœurs. Je vois encore ton cher visage adoré sous le mignon petit bonnet de fourrure blanche, je le vois tout pâle avec tes yeux pervenche si doux, si aimés, noyés de pleurs, hélas ! Je te vois me considérant fixement, inlassablement, jusqu'à la disparition complète. Troublé par ce souvenir,

il ne m'a plus été possible de rien faire, de rien dire qui ne soit toi, et pour me soulager un peu de l'affreux chagrin qui m'oppresse, je viens t'écrire, je viens me réfugier vers toi, me jeter dans tes bras.

Cette situation devient intolérable, tu es mon courage, ma gaieté, mon esprit, ma vie.

Toi près de moi, tout m'est facile ; lorsque je ne t'ai pas, tout me devient odieux. Maintenant, je ne puis plus avoir quelque valeur qu'en puisant en toi, avec le bonheur, la vigueur de l'esprit : le complet abattement dans lequel me plonge la séparation présente me le montre bien. Vite, vieillissons, pour être réunis. Il faut que nous soyons l'un à l'autre et qu'à ton doigt brille l'anneau d'or après la bague de fiançailles. Il faut que tu sois ma femme. Seul cet espoir me soutient ; que jusque là ta chère tendresse soit mon réconfort, que tes lettres chéries empêchent la tristesse de me terrasser.

Vois-tu, Mady, je t'aime trop, trop. Pourquoi as-tu réuni en toi tous les charmes qui devaient me séduire, ceux de l'esprit, du cœur, ceux aussi de ta radieuse beauté, si naturellement amoureuse, si pudiquement passionnée, si exquise, si parfaite sous tous les rapports ?

Je ne pense plus qu'à toi. Hier, j'ai écrit à une personne (ne fronce pas le sourcil, c'est à un monsieur) et j'ai mis comme adresse... la tienne ! Je m'en suis aperçu, l'enveloppe déjà fermée. J'ai ri, content malgré tout de voir combien j'ai le cœur plein de toi. Aujourd'hui, pis encore : j'avais fait une belle lettre à mon père, j'écris l'enveloppe. Crac ! Je venais encore d'y tracer ton nom. Je perds la tête, vraiment. Un jour ou l'autre, tu recevras des lignes que tu sauras de moi, parce que tu reconnaîtras l'écriture, mais dans lesquelles il sera question de choses auxquelles tu ne trouveras aucun sens.

Par exemple, il n'y a pas de danger que je commette l'erreur inverse, ah ! non ! Jamais aucune let-

tre pour toi ne risquera d'être mise sous une enveloppe adressée à un autre nom ! Je pense souvent à toi en écrivant aux autres, mais je ne pense jamais aux autres quand je t'écris, à toi, mon aimée, à toi dont l'affection douce et violente à la fois me prend, m'enveloppe, m'embrasse tout entier.

Mieux je te connais, plus je t'aime. Ta simplicité — s'alliant à cette distinction absolue qui fera de toi une maîtresse de maison accomplie — ton naturel délicieux m'attachent sans cesse plus passionnément à toi ; ta grâce adorablement jeune exerce sur moi un attrait toujours plus irrésistible, tandis que les charmes de tout ton être me jettent dans un trouble plus ardent. Plus je vais, plus je sens que je te rendrai heureuse, plus je suis sûr que tu feras mon bonheur : nos deux natures se ressemblent et se complètent. Elles se ressemblent par les points essentiels où il faut qu'il y ait communauté de sentiments, sous peine de courir au-devant des désaccords, des mésintelligences. Elles se complètent parce que là où moi je pense avec ma force et ma volonté, toi tu sens avec ta tendresse et ton cœur. Je produirai l'effort, tu seras le repos bienfaisant.

Mady, comme notre roman d'amour sort des banalités de la voie ordinaire ! Comme il ressemble peu à l'habituelle histoire ! Seuls, sans aucune impulsion étrangère, nous avons été l'un vers l'autre encore enfants, et nos cœurs se sont fiancés sans que fût nécessaire une parole de nos lèvres.

Comme j'ai hâte de te lire ! Il me semblera t'entendre encore, alors que, la main dans la main, à pas lents, nous allions dans les avenues désertes... Je m'inquiète : Es-tu malheureuse, seule, toute seule ? Oh ! c'est ironique, n'est-ce pas, pour tes amies qui t'entourent, cette solitude insoupçonnée ! Tu continues à les voir, toutes, mais que sont devenus ces moments que nous chérissions, ces promenades en ces lieux qui nous furent familiers et que tu parcours seule,

toute seule à présent ? Dis, Mady, est-ce que le temps te dure quand tu erres par ces soirs, seule, toute seule ?

Oh ! non, ne me le dis pas, car je sens que j'accourrais vers toi... J'ai lu ce vers : « Un seul être vous manque et tout est dépeuplé » et j'ai eu tant de peine à retenir mes larmes !

Va, je reste bien ton Roger, rien que ton Roger. Les souvenirs m'assaillent, m'obsèdent...

Souvent, en plein travail, ta pensée vient me visiter et puis s'envole. Comme tu faisais au Jardin anglais, lorsque tu me voyais préoccupé : tu t'approchais tout doucement, tu me fermais les yeux de tes deux menottes à fossettes et tu me disais : « Qui est là ? Devinez ? » Et tout de suite, sans attendre la réponse : « Vous n'avez pas deviné ? Un gage ! » Alors, le cher bandeau se soulevait et je voyais ton frais visage rieur. Et c'était un baiser sur tes cheveux si fins, un baiser tendre qui me mettait de la chaleur dans le sang, de la joie dans le cœur... et puis, frrrt, tu te sauvais.

Mais le soir, la lumière éteinte, lorsque je suis allongé dans mon lit étroit, c'est encore la rêverie délicieuse qui reprend, les mots d'amour que je te murmure si souvent à demi-voix jusqu'à la venue du sommeil. En songe, tu es près de moi ; durant les longues veilles qui découpent mes nuits, tu es aussi près de moi...

Ferme tes beaux yeux, mon adorée, ferme tes beaux yeux, sous la caresse passionnée de mes lèvres. Viens te blottir sur mon cœur ; le sens-tu battre pour toi ? Sens-tu l'amour de ton Roger ?

CHAPITRE XXXVIII

ET C'EST LA VIE...

Derrière le dos de Fernande qui la masque inconsciemment aux yeux de la maîtresse, Mady, courbée sur son atlas, entame la première feuille d'une boîte de papier à lettres acquise spécialement pour écrire à son Roger. D'une main, elle tient la couverture du livre levée, prête à la rabattre pour cacher son trésor en cas d'alerte.

Quoique aux aguets, Mady est toute à ses confidences, ses joues enfiévrées en témoignent et, si elle s'arrête par instants, c'est pour puiser rapidement de l'encre jusqu'au fond de l'encrier avec un petit « toc » crispant, non pour réfléchir.

Elle ne s'aperçoit même pas que, intriguée par son petit manège, sa voisine surprend indiscrètement une partie de sa confession. Est-ce que la voisine compte pour Mady, aujourd'hui ? Il n'y a plus d'élèves, plus de cours... plus rien que Roger, là, au bout de sa plume et c'est tout ce que voit Mady.

Et la voisine se délecte, comme au plus passionnant des romans, en lisant sans broncher, retenant son souffle :

Tout est changé depuis que tu es parti, mon Roger ! Genève me semble subitement morte. Je ne la retrouve plus, ça me paraît devenu tout petit ; quand je me promène, je reviens toujours à la même place, comme sur des chevaux de bois. Je pense à toi plus encore qu'avant, et ça me rend très malheureuse ; je sais bien que je ne devrais pas te le dire pour ne pas t'ôter ton courage, mais, tant pis, je crois bien que tu seras plus content de me savoir tant de peine que de me croire brave... comme une Romaine. Va, je l'avoue, je ne suis pas Romaine, du tout, je voudrais qu'on me rende mon Roger, j'ai envie de le réclamer à tout le monde, à tous les passants. Hier, j'ai giflé Raton, la petite rouquine, sans savoir pourquoi ; j'ai eu des remords tout de suite après ; je n'y ai rien compris ; elle non plus.

Tout est triste, tout, même la fontaine du Jardin anglais que le jardinier fait fonctionner de temps en temps, pour que ça ne gèle pas, ou pour son plaisir personnel. Tu te rappelles quand nous étions sur notre banc, sans rien dire, tu aimais sa fraîche chanson ? A présent, lorsque je l'entends par hasard, je me sauve pour échapper à ce murmure... on dirait un sanglot !

Mais je ne veux pas te faire de chagrin, tu m'as tant recommandé d'être vaillante ! C'était facile de te le promettre tant que tu étais là, je ne pouvais pas prévoir combien ton départ me laisserait démoralisée, abattue, perdue !

Tiens, je veux m'imaginer que tu es encore là, tout près de moi, et que je te raconte (comme chaque soir, tu te rappelles ?) ce qui s'est passé dans la journée. Seulement, je veux que tu m'embrasses ou je ne dis rien. Je te donne mes mains d'abord, et puis ma joue.

Garde mes mains dans les tiennes et ma joue sur ton épaule. Tu es bien ? Moi aussi. Alors, je commence. Tu m'écoutes, dis ?

D'abord la maîtresse, Mlle Berthe, est revenue, guérie, et l'ordre est rétabli dans la classe. Elle est bien reposée et devenue tellement fraîche que si le professeur de chant ne la remarque plus, à présent, c'est qu'il a vraiment besoin d'une paire de lunettes ou qu'il a le cœur pris ailleurs. En tout cas, elle n'aura plus Léonie pour rivale, parce que — tiens-toi bien, je vais t'étonner — la demoiselle Gaudichon est renvoyée. Oui ! Paraît que c'était une « brebis galeuse ». Nous sommes très perplexes, toutes, et ardemment curieuses de savoir ce qui s'est passé ; chacune a une idée différente ; on raconte beaucoup de choses sur elle, mais finalement on ne sait rien du tout. Jamais on ne l'a autant cherchée dans les rues, mais elle est devenue invisible, elle ne doit plus habiter Genève.

Fernande quittera l'école aux vacances de Pâques ; sa mère, qui perd toujours au Cercle, a décidé de lui faire apprendre le commerce. Et la pauvre Fernande craint déjà pour le sort de ses mensualités.

Isabelle, prise d'une folie subite de travail, depuis qu'elle a reçu une sérieuse attrapade de ses parents après le fameux « chahut », parle de préparer sa « maturité », rien que ça ! Du coup, il se crée autour d'elle une certaine vénération.

Si tu ne m'embrasses pas tout de suite, je ne te raconte plus rien. Non, non, ne m'embrasse pas, ça me ferait pleurer. Pensons à autre chose, vite, je veux tâcher de t'égayer.

Il y a du nouveau depuis ton départ. Hélène a eu un amoureux qu'elle trouvait très beau parce qu'il avait des longs cheveux et se drapait dans une grande cape ; il venait l'attendre près de l'école, elle devenait fière et pimbêche, fallait voir ça ! Mais nous l'avons toutes tellement taquinée qu'ils sont déjà fâchés. Il lui avait fait croire qu'il était vicomte et quand elle nous

l'a répété, avec des airs de Grande-Duchesse, Simone lui a ri au nez : « Je le connais, ton vicomte, sa mère est chaisière et son père suisse à l'église catholique ; vas-y voir dimanche, à la grand'messe. Tu feras brûler un cierge pour devenir vicomtesse, essaie seulement ! » Alors, le soir, Hélène lui a demandé si c'était vrai ; il s'est froissé et a répondu tout sec : « Non, mon père n'est pas le suisse, il est le bedeau. » Depuis. une montagne de glace les sépare. Pauvre Hélène ! Pour se consoler, elle suit des cours de chant, elle tient absolument à arriver première chanteuse d'opérette au Grand-Théâtre.

Simone s'est fiancée avec son soldat du bataillon 13... Ça durera-t-il ?

La petite Ninette est rythmicienne chez Jacques Dalcroze ; elle en raffole, de sa rythmique, toute la journée elle fait des moulinets de bras pour s'assouplir.

Et puis, ça m'est égal, Fernande, Isabelle, Simone et toutes, ça ne me rend pas mon Roger. Je voudrais rentrer à Paris pour te revoir, mais papa n'est pas encore démobilisé, on l'a envoyé dans une ville rhénane, à Bingen ; il s'y ennuie loin de nous, comme je m'ennuie ici loin de toi.

Non, au fond, ça ne m'est pas égal, Fernande, Isabelle et toutes les amies de l'école ; je sais bien que, lorsque je serai à Paris, je les regretterai et aussi Genève avec tous ses souvenirs entre chaque pavé. Si tu étais là, tout revivrait, je ne désirerais plus rien. Mais là où tu n'es plus, tout est vide et ta petite Mady souffre...

Pourtant, j'ai une sœur à présent, une petite réfugiée ; je l'ai trouvée pleurant sur notre banc, Roger ! Alors, je l'ai ramenée à la maison. Maman va s'occuper de rechercher sa famille, Je voudrais bien la garder. Maman dit qu'elle a déjà passé la période des larmes, la pauvrette. Elle a dû avoir de grandes peurs ; on lui a dressé un lit dans ma chambre ; le premier soir, elle a entendu craquer un meuble, elle

s'est dressée et a dit à haute voix : « Si tu viens de la part de Dieu, entre ! Si tu viens de la part de Satan, va-t'en ! » Ça m'a fait une drôle d'impression, je ne pouvais plus me rendormir ; il ne faudrait pas qu'elle recommence souvent, elle me donnerait le trac, moi qui ne l'avais jamais, Elle ne rit pas ; elle songe, les yeux grands ouverts, muette : elle m'aime beaucoup. Elle ne me quitte guère et je m'y suis déjà très attachée aussi ; mais, quand même, elle ne te remplace pas et je te pleure, Roger, je te pleure bien souvent...

Chut !... Je ne voulais pas te le dire... tu ne l'as pas entendu, n'est-ce pas ?

Il neige sans arrêt depuis deux jours, les fils électriques grossissent à vue d'œil, on dirait d'énormes serpentins blancs jetés d'un toit à l'autre, à travers les rues ; les flocons papillonnent, serrés et menus, en confetti ; c'est un poétique carnaval blanc que nous offre la Nature.

Partout, sur les arbres qui deviennent en dentelle, sur notre banc, sur les barques du lac, la neige se tasse. C'est joli ! J'aime. Quand il y a un grand malade, on étend de la paille autour de sa maison pour amortir les bruits ; moi, ma peine est si grande qu'elle a dû être entendue, tu vois, comme dans les belles histoires de fées qu'on raconte aux tout petits, et pétale par pétale, ouatant silencieusement toute la ville, le tapis se tisse, s'épaissit, endort tout ce qui peut blesser un cœur malade, respectant mon grand chagrin.

Roger, mon Roger, où es-tu ?

Sous le mimosa que j'ai glissé dans ta poche, sur ton cœur, le jour de ton départ, je dépose un baiser pour que tu sentes tout à la fois le parfum de la fleur et la caresse de mes lèvres.

Je voudrais que tu sois près de moi et que tu me serres contre toi, fort, bien fort, comme lorsque tu embrassais mon baiser...

Mady s'arrête, mordille son porte-plume, une larme tremble à ses longs cils d'or bruni.

On entend, du préau, monter des voix aiguës de fillettes :

Cé qu'é laino, le maître dé bataille,
Que se moqué et se ri dé canaille
A bein fé vi pé on désando nai
Qu'il étivé patron dé Genevai.

FIN

PARIS
IMPRIMERIE GAMBART
52, avenue du Maine, 52

Librairie ALBIN MICHEL, Édi

ALMERAS (Henri d')
La Femme amoureuse : Ceux qu'elle aime 1
La Femme amoureuse : Le Cœur et les Sens 1

BADIGEON
Boudebois ou le Roman comique d'un Aviateur 1

BARE (Marcel de)
La Maîtresse insoumise 1
Lucette figurante 1

BRINGER (Rodolphe)
Le Mari de Cœur 1
M. le Vicomte et son Pote 1
M. Florestan, nouveau Pauvre 1
Mam'zelle Titi 1
Le Capitaine Riflegoule (illust. de J. Hemard) 1
Ces Messieurs de l'Apéritif........ 1

CARCO (Francis)
Bob et Bobette s'amusent 1

DELCAMP (André)
Un As d'Amour 1

FABRICE (Delphi)
L'Homme de Joie 1

DERENNES (Charles)
Les Bains dans le Pactole........ 1

DOLLÉ (André)
Brin d'Amour, gars de Paris 1
Les Ronds de Cuir bleu horizon 1

FOUCHARDIERE (G. de la) et BRINGER (R.)
L'Homme qui réveille les Morts 1

HIRSCH (Charles-Henry)
Le Tigre et Coquelicot 1

JEHAN D'IVRAY
Mémoires de l'Eunuque Béchir-Aga.. 1

LANDRE (Jeanne)
L'Ecole des Marraines 1
Loin des Balles 1
Bob et Bobette, Enfants perdus 1
Madame Poche ou la Parfaite Educatrice 1
Où va l'Amour ? 1

LORDE (André de) et MARSELE (Jean)
Aloyse ou la Bourgeoise pervertie 1
Le Mari malgré lui 1

LORRAIN (Jean)
La Maison Philibert 1

MAC ORLAN (Pierre)
Bob bataillonnaire 1

MARAIS (Jeanne)
La Carrière amoureuse 1
Pour le Bon Motif 1
Pour la Bagatelle 1
Trio d'Amour.................... 1

MATHIEX (Paul)
La Folie d'aimer.................. 1

MAURICE-VERNE
Les Mille et une Nuits.......... 1

MAURIS (Jules)
Alfred Rautare ou la Coupable Innocence. 1

ORCHAMPS (Baronne d')
Tous les Secrets de la Femme 1
L'Amant de Poche................ 1
Les Bagatelles de la porte........ 1
Les deux Frissons 1

ORCHAMPS (Baronne d') et WILLY
La bonne Manière 1

PELLERIN (Jean)
Sous le Règne du Débauché........ 1

PEYRE (Fernand)
Amours de Brahmine 1

PHILIPPE (Charles-Louis)
Bubu de Montparnasse 1

RESCHAL (Antonin)
Pierrette en Pension 1
Pierrette s'amuse 1
Pierrette amoureuse 1
Maud, femme du monde cambrioleuse. 1
Les derniers Exploits de Maud 1
L'Entretenu. 1
L'Ornière 1
L'Heure du Péché 1

ROUQUETTE (Louis-Frédéric)
La Cité des Vieilles 1
Notre-Dame-des-Voluptés-sans nombre. 1
L'Homme qui vint................ 1

SALMON (André)
Bob et Bobette en ménage........ 1
C'est une belle fille !.............. 1

SIMART (Maurice)
Ponette, modiste rue de Berne 1

VAUTEL (Clément)
La Réouverture du Paradis terrestre. 1
Les Folies Bourgeoises............ 1

WILLY
Lélie, Fumeuse d'Opium 1
L'Implaquable Siska 1
Les Amis de Siska 1
Une Plage d'Amour (roman polyglotte) 1
Sombre Histoire (roman) 1
Do Dièze 1
Ginette la Rêveuse 1
Ledos tapissier 1
L'Ether consolateur 1

WILLY et MARAIS (Jeanne)
La Virginité de Mlle Thulette...... 1

Catalogue franco sur demande

Association Linotypiste, 23, rue Turgot, Paris (9e). Tél.: Trudaine 61-79.